SCIENCES HUMAINES
N°348
JUIN
2022
SCIENCES HUMAINES
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

BORIS CYRULNIK

« Méfions-nous de la pensée paresseuse »

Des choix personnels aux orientations politiques

COMMENT DÉCIDONS-NOUS ?

BEL/LUX 6,40 € - SUISSE 10,60 CHF - CANADA 10,99 $CAN - ESP/GR/ ITA/ PORT CONT 6,90 € - D 7,40 € - DOM/S 6,90 € - TOM/S 950 XPF - MAROC 68 DH - TUNISIE 9,60 TND

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENJEU

Qu'est-ce qu'une guerre ?

RÉFÉRENCE

Pic de la Mirandole, prince de la concorde

LIVRES

Rire et sourire, regards de sociologues

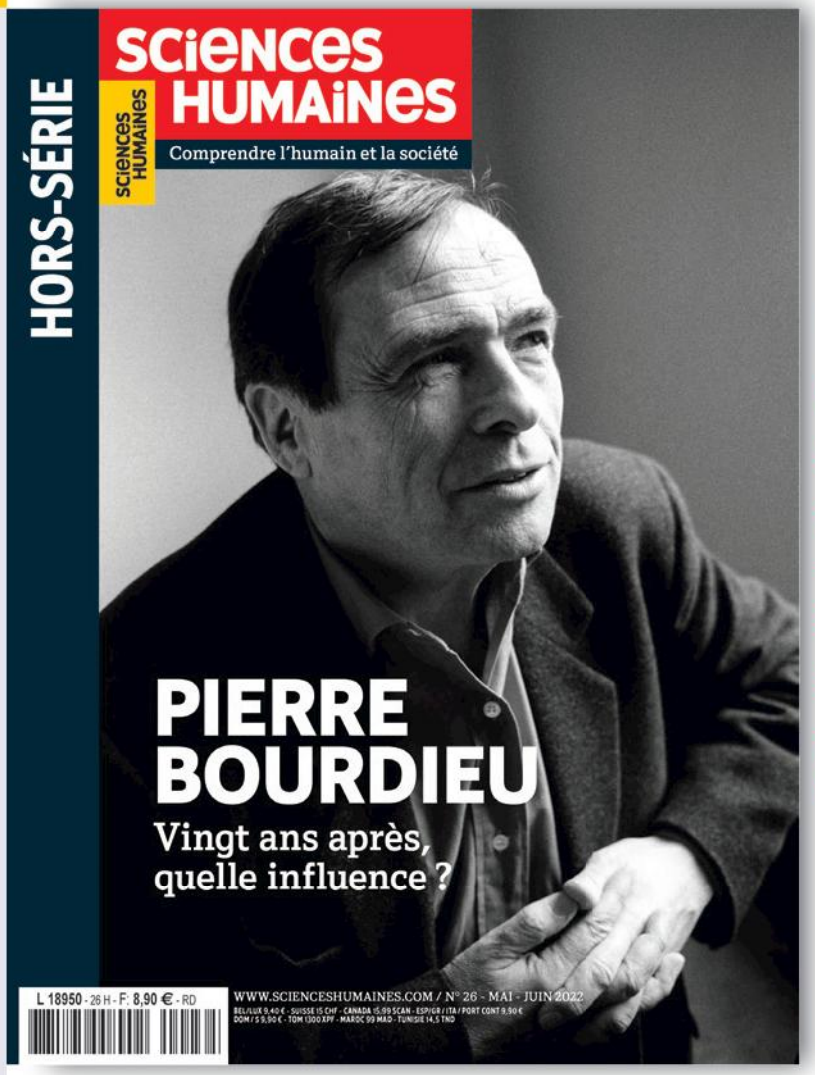
L 18925 - 348 - F: 5,90 € - RD

Délivré à 3531

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX


HORS-SÉRIE
SCIENCES HUMAINES
SCIENCES HUMAINES
Comprendre l'humain et la société
PIERRE BOURDIEU
Vingt ans après, quelle influence ?
L 18950 - 26 H - F: 8,90 € - RD
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM / N° 26 - MAI - JUIN 2022

COMPRENDRE L'ŒUVRE DE PIERRE BOURDIEU ET SON INFLUENCE DANS LES SCIENCES SOCIALES

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

LA SOMME DE NOS CHOIX

Choisir entre une pomme légère ou une riche pâtisserie, s'engager dans une activité, s'orienter, se marier, se séparer, avoir un enfant ou non, lui assigner un prénom, voter, déménager, investir en Bourse, déclarer une guerre… Les décisions sont omniprésentes dans nos vies. Tantôt dérisoires, tantôt vertigineuses, elles s'enchaînent et orientent notre devenir ; elles finissent à la longue par composer notre vie individuelle et notre histoire collective. « *Nous sommes*, écrit Camus, *la somme de nos choix.* »

Cette centralité de la décision est connue depuis l'Antiquité. Elle a longtemps alimenté l'idée d'une humanité libre et rationnelle. Libre, car maîtresse de son action ; rationnelle, car animée par des objectifs clairs et mesurables. Ce modèle de l'*Homo oeconomicus* est aujourd'hui battu en brèche : la sociologie a mis à nu les logiques sociales à l'œuvre derrière notre apparente liberté d'action ; la psychologie a révélé la puissance de nos affects ; les sciences cognitives décryptent les biais cognitifs qui nous orientent à notre insu.

Ces différents courants montrent combien la plupart de nos décisions sont émues, parieuses, aléatoires, versatiles. La rationalité cède généralement la place à une forme d'intuition volontaire, qui résulte d'une série de dialectiques : le souvenir des conséquences des actions passées et la prédiction des actions futures, le calcul et l'émotion, la savoir et le vouloir, soi et les autres. Consentir à une part d'irrationnel n'est d'ailleurs pas déraisonnable. C'est ce qui nous permet de préserver nos capacités d'exploration et d'adaptation face aux bouleversements, ce qui nous sépare des robots et fait de nous des vivants.

Le dossier de ce mois-ci propose une plongée dans l'intimité de nos rouages décisionnels, des microchoix ordinaires aux grandes bifurcations collectives. On y découvrira un domaine très dynamique, la théorie de la décision, que les neurosciences sont venues récemment enrichir. Ce numéro ne délivrera certes pas de mode d'emploi à l'usage des indécis. Mais il peut nous amener à réfléchir à la façon dont nous orientons nos actions dans un monde incertain. ●

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Avons-nous nié l'existence de complots ?

À propos de notre dossier « Complotisme désinformation, rumeurs », nous avons reçu quelques remarques critiques, dont celle de Jean-François Carquet :

Bonjour,

Dans votre dossier d'avril (n° 346), l'article « Une grande vague de complotisme » m'amène à réagir. À sa lecture, penser qu'il existe des complots relève, je cite, « *de la croyance* », « *d'une vision du monde* », « *de personnes qui ont le sentiment de n'avoir pas réussi leur vie* », « *d'une manifestation de la pensée magique* », « *d'échapper à l'anxiété liée au sentiment de la marche chaotique du monde* », « *de personnalités un peu narcissiques avec une estime de soi plutôt faible* », « *de biais cognitifs* »...Sans forcément nier ces dimensions, il y en a une qui n'est pas citée (et qui rend l'article manichéen) : au vu des enjeux politiques, financiers, géostratégiques, au cours de l'histoire, il y a eu et il y aura des complots ! Un exemple : lors de l'invasion de l'Irak par les États-Unis en 2003 sous le prétexte de preuves de la détention par Saddam Hussein d'armes de destruction massive, les personnes qui auraient parlé d'un possible complot auraient alors été traitées de complotistes, avec toutes les caractéristiques citées plus haut. Or on sait aujourd'hui que ces preuves avaient été créées de toutes pièces par ceux (au plus haut niveau de l'État) qui voulaient une telle guerre (notamment pour contrôler la rente pétrolière de l'Irak). En somme, voir des complots partout est peut-être une forme de déviance, mais penser qu'il n'en existe pas est sûrement une forme de naïveté. Aussi, un tel article, peu nuancé, est selon moi plutôt de nature à renforcer le sentiment des complotistes, en ignorant complètement la réalité de certains complots. ● **J.-F. CARQUET**

Vous avez raison sur un point : penser qu'il peut exister des complots n'a rien d'anormal, mais nous n'avons rien affirmé de tel. L'exemple que vous donnez pourrait en être un, encore qu'il y ait eu une mystification d'un agent de renseignement au départ et des voix discordantes au sein même de l'état-major américain. Ces voix discordantes n'ont pas été considérées comme complotistes, et certains représentants officiels ont dénoncé le rapport de la CIA comme pour le moins douteux.

Le complotisme consiste à relier des faits qui, un à un, ne constituent pas des preuves mais des soupçons, et à affirmer l'existence un complot de la part de « ceux à qui le crime profite ». *Le complotisme s'appuie sur le principe qu'un malheur est intentionnel, donc que certains acteurs (en général haut placés) ont collectivement voulu ce malheur. Dans le cas de la guerre d'Irak, on peut admettre que certains chefs d'État partageaient la volonté que ce malheur arrive. En ce sens, il y a eu complot, et il a été révélé comme tel.*

Un autre correspondant (dont le message est malheureusement trop long pour être repris ici) dénonce, à propos de la crise sanitaire, le recours au « complotisme » pour déconsidérer toute opinion divergente. Le « complotisme » ne serait qu'un instrument de censure destiné à faire taire toute opposition à une « vérité officielle », ou à une opinion majoritaire.

Mais c'est aller vite en besogne : être antivaccin ne fait pas de vous un complotiste, même si certains le sont, selon la définition donnée plus haut. Par ailleurs, notre correspondant semble penser qu'une opinion divergente est forcément « plus objective » *qu'une opinion majoritaire. C'est oublier qu'un consensus peut être sincère, même s'il se trompe, et cela mène éventuellement à l'idée que si votre opinion « plus objective » reste minoritaire, c'est qu'il y a un complot quelque part.* ● **N.J.**

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Mercredi 18 mai à 18 h, *Sciences Humaines* reçoit le philosophe et chercheur Mikaël Cozic pour parler de la décision. Rendez-vous sur Twitch ou Facebook, depuis les icônes réseaux sociaux de notre site.

© PIERRE-PAUL PARISEAU

© ERIC FOUGÈRE/CORBIS/GETTY

© REALY EASY STAR/ALAMY

49 RÉFÉRENCE
PIC DE LA MIRANDOLE, PRINCE DE LA CONCORDE

6 ACTUALITÉS

- **6 Reportage**
  Oui, les jeunes lisent encore !
- **9 Portrait**
  Anaïs Garestier
  Une sociologue chez les *gamers*
- **17 Psychologie**
  Comment répondre à l'écoanxiété des jeunes
- **18 CULTURE POP**
  Barbie est-elle féministe ?

19 ENJEU

- **19** Qu'est-ce qu'une guerre ?

24 ENTRETIEN

- **Boris Cyrulnik**
  « Méfions-nous de la pensée paresseuse »

29 DOSSIER
COMMENT DÉCIDONS-NOUS ?

- **30** Les ressorts de nos choix **FABIEN TRÉCOURT**
- **32** « Le cerveau n'est pas une mécanique parfaite »
  3 QUESTIONS À... MATHIAS PESSIGLIONE
- **33** Le paradoxe de l'abondance **EMMANUELLE PICAUD**
- **35** Suivre son instinct ou sa raison ?
  3 QUESTIONS À... HUGO MERCIER
- **36** Théorie de la décision, l'essor d'une science
  ENTRETIEN AVEC MIKAËL COZIC
- **40** Le groupe rend-il stupide ? **SALOMÉ TISSOLONG**
- **42** Gouverner, c'est décider **CHLOÉ RÉBILLARD**
- **40** « En entreprise, l'action collective se délite »
  EMMANUELLE PICAUD
- **44** Biais cognitifs, comment l'action publique peut s'adapter
  3 QUESTIONS À... MATHIEU PERONA
- **45** Des philosophes au chevet des patrons **SALOMÉ TISSOLONG**
- **46** L'art de s'orienter dans le brouillard ? **MARION ROUSSET**

49 RÉFÉRENCE

- Pic de la Mirandole, prince de la concorde

54 LE JOUR OÙ...

- Cornelius Castoriadis annonça l'expansionnisme russe

56 LIVRE DU MOIS

- « *Ah, comme vous me faites rire !* »

56 LIVRES

66 LE MOT QUI FÂCHE

- Appropriation culturelle

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

OUI, LES JEUNES LISENT ENCORE !

Les jeunes n'ont pas abandonné la lecture, montre la nouvelle étude du Centre national du livre. Mais leurs pratiques et leurs goûts littéraires ont évolué… Nous sommes allés à leur rencontre à la médiathèque.

SALOMÉ TISSOLONG

Il est 15 heures, Paris est grise en ce dimanche de mars. Kenza, 10 ans, se rend à la médiathèque de la Canopée, située au Forum des Halles. Sa grande sœur l'accompagne. Elles y passent souvent leurs après-midi, après avoir fait quelques courses dans le centre commercial. Kenza se dirige directement vers le coin jeunesse, au fond de la médiathèque, et débute son exploration. Elle parcourt la pièce à la recherche d'un livre qui pourrait l'intéresser. Albums, imagiers, romans, bandes dessinées et mangas pour un public âgé de 0 à 12 ans sont classés dans des bacs à hauteur d'enfant. La jeune fille fait quelques pas, examine les couvertures, les quatrièmes de couverture, choisit un livre, le feuillette, hésite, rebrousse chemin, en glane un autre… À sa gauche, une mère et ses deux filles sont assises à une petite table. L'adulte lit à voix haute, écoutée attentivement par ses petites têtes blondes. C'est une histoire de princesse. Soudain, une des enfants se lève et part en courant, son ours en peluche à la main. « *Je vais trouver un autre livre !* » déclare-t-elle à sa famille. Elle revient rapidement avec un album intitulé *Les Mammouths, les ogres, les extraterrestres et ma petite sœur*. Elle ne sait pas lire, mais elle l'a choisi car « *la couverture est jolie* ». Continuant ses recherches, Kenza traverse la pièce et foule un tapis confortable, où sont disposés de petits coussins colorés. Un enfant s'y sent si bien qu'il ne veut plus partir. « *Désolé Enzo, on ne peut pas rester longtemps. Mais tu peux choisir des livres à emprunter* », lui dit son père. Après quelques négociations, ils entament un nouvel ouvrage – le dernier, selon les termes de leur accord. « *Un chasseur sachant chasser…* », lit le plus âgé, en prenant un ton théâtral.

> L'ADOLESCENT CHOISIT 5 MANGAS ET LES AMÈNE DIRECTEMENT À LA BORNE POUR LES EMPRUNTER.

ILS LISENT ENCORE

Si les enfants de cette bibliothèque lisent avec plaisir, qu'en est-il de l'ensemble des jeunes Français ? Selon la dernière étude du Centre national du livre (CNL), publiée en mars 2022, ils sont encore nombreux à pratiquer la lecture. Confiée à Ipsos, l'enquête a été menée à l'échelle nationale, en ligne, et porte sur un échantillon de 1500 personnes âgées de 7 à 25 ans [1]. On y découvre que 76 % des 7-25 ans lisent pour l'école ou le travail, et que 81 % lisent dans le cadre de leurs loisirs. Ils ont lu cinq à six livres en moyenne au cours des trois derniers mois. Par ailleurs, 84 % des jeunes déclarent aimer la lecture. Le CNL met cependant en garde : malgré ces chiffres encourageants, il reste des réfractaires. 16 % des jeunes déclarent ne pas aimer ou détester cette activité. On observe aussi un décrochage de la lecture loisir à l'adolescence, avec un fort déclin chez tous les jeunes après 12 ans. La baisse est encore plus

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

© BSIP/ALAMY

importante chez les garçons que chez les filles : 68 % des garçons lisent pour leurs loisirs entre 13 et 15 ans, contre 81 % des filles au même âge.

L'ENGOUEMENT POUR LA BD

Kenza croise un jeune homme qui se dirige, déterminé, vers le rayon manga. Il ne s'attarde pas : l'adolescent choisit cinq de ces œuvres de style japonais et les amène directement à la borne pour les emprunter. C'est tout l'inverse pour la jeune fille, qui adore passer du temps ici. Les bras chargés de livres, elle rejoint sa grande sœur, assise dans le coin BD. L'aînée la remarque à peine, absorbée par la lecture d'un tome des *Cahiers d'Esther* de Riad Sattouf. Cet espace de la bibliothèque est plein de monde : ils sont nombreux à dévorer les planches en silence. Aïssatou, bibliothécaire à la Canopée depuis maintenant six ans, a remarqué cet attrait grandissant pour la BD lors d'une enquête menée avec ses collègues. « *Certaines de nos étagères débordaient de livres qui, auparavant, étaient très vite empruntés. Nous avons donc cherché à comprendre ce qui plaît aux enfants.* »

Grâce à une boîte à idées invitant les enfants à faire des suggestions de lecture, les bibliothécaires découvrent qu'ils veulent lire en majorité des BD – beaucoup de BD – ainsi que des mangas. L'étude du CNL le confirme : les 7-19 ans préfèrent aujourd'hui les bandes dessinées aux romans. Les BD, mangas et comics représentent 73 % de leurs lectures, contre 64 % en 2016. Et parmi les romans – représentant 46 % de leurs lectures, contre 55 % en 2016 –, ils préfèrent la science-fiction, les littératures de l'imaginaire et les romans d'aventures. Les 20-25 ans privilégient quant à eux encore les romans (58 %), mais les BD, mangas et comics représentent tout de même 47 % de leurs choix.

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

Après une petite heure de lecture, Kenza a parcouru toute sa sélection. Alors, c'est reparti pour un tour. Elle quitte son fauteuil, replace les livres où elle les avait pris et se met en quête de nouveaux ouvrages. Elle passe alors devant le coin multimédia, qui attire l'attention de nombreux enfants… L'ordinateur et les deux tablettes du coin jeunesse sont pris d'assaut. Certains se disputent parfois bruyamment pour accéder au matériel. « *Ils jouent à des jeux sur ces appareils* », explique la bibliothécaire Aïssatou. « *Ici les 8-12 ans ont droit à une heure d'ordinateur, et c'est deux heures pour les plus de 12 ans. La tablette, elle, est en accès libre. Cela plaît beaucoup aux enfants ! Certains peuvent passer toute la journée dessus…* », ajoute-t-elle. Cette concurrence entre livres et tablettes ne s'observe pas qu'à la Canopée. Pour l'ensemble des jeunes Français, le temps consacré à la lecture pour le loisir est nettement inférieur à celui passé devant un écran. En moyenne, les lecteurs « loisirs » lisent 3 h 14 par semaine, mais l'ensemble des 7-25 ans (lecteurs ou non) passe 3 h 50 par jour devant un écran ! Et ces écrans sont omniprésents, puisque la moitié des jeunes font souvent autre chose en même temps qu'ils lisent : ils envoient des messages, vont sur les réseaux sociaux, regardent une vidéo…

Certes battue à plate couture, la lecture ne disparaît pas pour autant. L'attrait des jeunes pour les écrans développe en effet de nouvelles pratiques : 40 % des 7-25 ans ont déjà lu un livre numérique et 58 % ont déjà écouté un livre audio ou un podcast. De plus, Internet devient un moyen de promotion de la lecture pour ce public : 29 % des jeunes lecteurs « loisirs » choisissent un livre après en avoir entendu parler sur Internet, et ils sont nombreux à envisager de s'informer sur les livres par le biais des réseaux sociaux (YouTube, Instagram et TikTok). La moitié déclare aussi que leur envie de lire un livre a déjà été déclenchée par le visionnage d'un film ou d'une série sur une plateforme vidéo.

DES 7-25 ANS DÉCLARENT AIMER LA LECTURE
(source Ipsos/CNL, 2022.)

LE RÔLE DE L'ENTOURAGE

Il est 18 heures, la médiathèque de la Canopée ferme ses portes. Non sans regret, Kenza et le reste des lecteurs se dirigent vers la sortie, qui donne directement dans le Forum des Halles. Ils se mêlent à la foule de passants dont fait partie François, un Parisien de 18 ans. Lui ne se rend jamais à la bibliothèque. À vrai dire, il lit très peu : « *La dernière fois que j'ai lu, c'était l'été dernier, il y a sept mois… J'avais dévoré* Qui a tué mon père ? *d'Édouard Louis* ». Il explique aimer lire, mais privilégier d'autres activités, telles que le sport et les jeux vidéo : « *Je dois dire que je n'ai pas beaucoup lu dans mon enfance, donc quand je m'y mets, c'est difficile. Mes parents ne sont pas des lecteurs et ne m'ont jamais encouragé à lire, alors que certains de mes amis devaient lire un livre par semaine, par exemple…* » François a vu juste : le rôle de la famille est déterminant. Selon le CNL, les parents sont à l'initiative de la lecture chez les jeunes : plus de la moitié des jeunes lecteurs est incitée à lire des livres par au moins un de ses parents. François compte tout de même développer cette activité, et se réjouit justement de l'existence du pass Culture. C'est grâce au crédit de ce dispositif qu'il a pu se procurer les livres qu'il possède. « *Je ne les aurais pas achetés avec mon argent* », reconnaît-il. Et il doit bien l'avouer : maintenant, il adore passer du temps en librairie.

● SALOMÉ TISSOLONG

INSTITUTION
LE CNL, PIVOT DE LA CHAÎNE DU LIVRE

Créé en 1946 sous l'appellation « Caisse nationale des lettres », le Centre national du livre est un établissement public du ministère de la Culture. Il est présidé par Régine Hatchondo depuis novembre 2021. La mission du CNL est de soutenir tous les acteurs de la chaîne du livre, soit les auteurs, traducteurs, éditeurs, librairies, bibliothèques, manifestations littéraires… Par le biais de 24 commissions ou comités, près de 300 experts examinent des milliers de demandes d'aides et leur allouent des subventions, disposant d'un budget d'intervention de 18,5 millions d'euros. Le CNL mène aussi des actions visant à développer le goût de la lecture des jeunes et des publics éloignés du livre. Il organise notamment « Partir en livre », une grande fête du livre pour la jeunesse. Il a aussi lancé un appel à projets à destination des auteurs afin de développer des résidences dans les établissements scolaires et des *master class* en partenariat avec le pass Culture. ● S. T.
https://centrenationaldulivre.fr/

❶ CNL/Ipsos, « Les jeunes Français et la lecture. Mesurer les pratiques de lecture, comprendre les comportements et usages des jeunes de 7 à 25 ans », étude publiée le 23 mars 2022.

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

© DR

ANAÏS GARESTIER
Enseignante en science politique à l'université Lyon-II, Anaïs Garestier est plus connue sous le pseudonyme Modiie sur la chaîne Twitch.

PORTRAIT

Une sociologue chez les *gamers*

Parler de sociologie sur une plateforme de vidéos spécialisées dans le jeu vidéo ? C'est le pari réussi de Modiie, qui a lancé des ateliers de lecture et d'enquêtes en sciences sociales, ouverts et décomplexés, sur la chaîne Twitch.

Tous les jeudis soir, c'est l'heure de la lecture collective sur la chaîne de Modiie, son pseudonyme sur les réseaux sociaux. Au milieu des néons colorés, une figurine de Pikachu sur l'étagère, la jeune femme de 26 ans parcourra, trois heures durant, un ouvrage universitaire en sciences sociales, pour le plus grand plaisir de ses 36 000 *followers*.

RÉVISIONS EN LIVE

Rien ne la prédestinait pourtant à se lancer dans la vulgarisation scientifique. « *J'ai lancé ma chaîne en 2013, pour combattre ma peur de parler en public* », se souvient-elle. Férue de jeux vidéo, ce thème lui apparaît comme un moyen de joindre l'utile à l'agréable. Le déclic aura lieu trois ans plus tard, en master de sociologie politique : « *J'avais du mal à assimiler certains de mes cours, j'ai alors eu l'idée d'organiser une séance de révision en "live", qui a eu énormément de succès.* » Petit à petit, les sciences sociales trouvent leur place sur sa chaîne. Outre ses abonnés, nombreux à solliciter ses conseils de lecture, Anaïs Garestier réalise le potentiel des jeux vidéo pour illustrer les concepts : l'univers postapocalyptique de *Horizon Zéro Down* devient alors prétexte à évoquer l'organisation politique des sociétés, tandis que le scénario manichéen de *Xenoblade Chronicles* en fait un support idéal pour les questions d'éthique.

C'est en 2020 qu'A. Garestier fait des lectures collectives un rendez-vous hebdomadaire. L'exercice n'est pourtant pas de tout repos, car si certains ouvrages, tels que *Les Faux-semblants du Front national* (Presses de Science Po, 2015), suscitent un grand intérêt, ils apportent également leurs lots d'hostilité : « *J'ai subi du harcèlement, des menaces de mort, des appels au viol de la part de militants d'extrême droite* », témoigne la jeune femme, qui a dû faire appel à la plateforme de signalement Pharos du ministère de l'Intérieur. D'autres thèmes, tels que les études de genre ou les discriminations raciales, ne manquent pas aussi de déclencher la controverse, observe A. Garestier qui met un point d'honneur à préserver la sérénité des échanges au sein de sa communauté par une modération intransigeante.

L'entrée par les jeux vidéo rend son public plus hétérogène que celui des autres contenus de vulgarisation.

DÉMOCRATISER LA SOCIOLOGIE

La vidéaste veille également à démocratiser une pratique de la lecture des ouvrages scientifiques : « *Je montre à ma communauté qu'on a le droit d'annoter un livre, d'y piocher ce qui nous intéresse sans le parcourir de A à Z, et que c'est normal de buter sur certains passages.* » Si le Web reste pour elle un lieu propice à la diffusion des savoirs, A. Garestier se méfie néanmoins des biais inhérents au fonctionnement des plateformes, qui favorisent une starification des créateurs de contenu au détriment de l'esprit critique. « *Beaucoup de gens sont persuadés qu'avoir des milliers d'abonnés suffit à légitimer un propos.* » Contre cette dérive, elle plaide pour des initiatives plus collectives, où la qualité du contenu pourrait redevenir la valeur primordiale.

● BÉATRICE KAMMERER

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 6:40:01 PM

NICOLAS JOURNET

Lorsqu'en 1913, Stéphane Passet, photographe par vocation, parvient à séjourner un mois en Mongolie, il en rapporte près de deux cents clichés autochromes absolument inédits, tant l'accès à ce pays est à l'époque difficile. C'est la deuxième fois qu'il voyage en Asie pour le compte du banquier et mécène Albert Kahn (1860-1940), lequel a conçu en 1909 un projet auquel il consacrera sa fortune : celui de recueillir les traces visuelles des modes de vie des peuples du monde avant qu'ils s'effacent devant la modernité. Baptisée « Archives la planète », l'entreprise d'A. Kahn fera appel à une vingtaine d'opérateurs équipés du dernier cri en matière de photo et de cinéma, couvrira quatre continents et ne prendra fin qu'avec la faillite de son mandataire, en 1931. Acquis en 1936 par le département de la Seine, sa villa, son jardin et ses collections sont alors partiellement accessibles au public. Officiellement musée depuis 1986, doté d'une grande salle en 1990, l'établissement organisera des expositions temporaires chaque année, tout en continuant d'enrichir son fonds d'archives photographiques. C'est aujourd'hui, avec 75 000 clichés et une centaine d'heures de films, une des plus importantes collections de photographies historiques documentaires. Le musée Albert-Kahn, situé à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), après six années de rénovation, a rouvert ses portes le 2 avril 2022. Quant aux clichés en couleurs des « Archives de la planète », ils sont accessibles en ligne à cette adresse : https://opendata. hauts-de-seine. fr/explore/data-set/archives-de-la-planete/images/?disjunctive. operateur

Juillet 1913 -Des lamas posent devant les stupas du monastère de Gandantegchinleg, situé près d'Ourga, Mongolie. Créé en 1809, déplacé en 1838, il est alors le principal centre d'enseignement bouddhique du pays. En 1911, à la faveur de la révolution chinoise, la Mongolie s'est libérée de la tutelle mandchoue, et est gouvernée par le Bogdo khan, à la fois empereur et chef de l'Église mongole de rite tibétain. Après 1924, le pays tombe dans l'escarcelle du Parti communiste mongol : Ourga devient Ulan Bator (« le Héros rouge »). Une longue période de persécutions contre les moines et leurs lieux de culte s'ouvrira bientôt. Le Gandan survit néanmoins, et retrouvera sa pleine liberté en 1990 : 900 moines y résident actuellement.

LANGAGE

AVONS-NOUS PERDU LA RAISON ?

MARC OLANO

© BARBARA ALPER/GETTY

Moins rationnel et plus émotionnel, notre langage a beaucoup évolué depuis un siècle et demi. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés des chercheurs néerlandais et américains à l'issue d'une vaste étude sur des millions de livres publiés dans la base de données GoogleBooks depuis 1850. Ils ont d'abord comparé l'occurrence des termes se référant au rationnel (déterminer, conclure, démontrer...) et des expressions du registre émotionnel (croire, sentir, blâmer...) au fil des années. Si le langage rationnel augmente de manière constante depuis 1850, que ce soit dans les œuvres de fiction ou les essais, en anglais ou en espagnol, à partir des années 1980 un virage s'opère, qui s'accentue à partir de 2007. Les termes rationnels deviennent moins fréquents, alors que l'émotionnel est de plus en plus prégnant. De la même manière, les chercheurs observent une utilisation croissante des pronoms individuels (je, mon, il, elle, son) au détriment des pronoms collectifs (ils, elles, nous, leurs, nos).

Cette tendance se vérifie dans les articles du *New York Times* entre 1850 et 2019, ainsi que dans les termes utilisés dans le moteur de recherche Google depuis 2004. Pour expliquer cette évolution, les auteurs émettent l'hypothèse de sentiments d'injustice sociale croissants depuis les années 1980 en réaction aux politiques néolibérales. La crise financière de 2007 pourrait expliquer le deuxième rebond, mais également la montée en puissance des réseaux sociaux où prolifèrent les contenus avec un fort impact émotionnel et théories basées sur des croyances subjectives plutôt que scientifiques. Pour les chercheurs, ces résultats indiqueraient en tout cas une évolution générale de notre manière de percevoir le monde ces quarante dernières années.

À LIRE

- Marten Scheffer *et al.* , « The rise and fall of rationality in language », *PNAS* , vol. CXVIII, n° 51, décembre 2021..

© GINA WETZLER/GETTY

Le mot du mois

GROSSOPHOBIE

M.O.

Ce terme désigne la stigmatisation des personnes en surpoids.

2 Français sur 3 pensent que l'obésité relève avant tout d'un manque de volonté. Des idées reçues qui persistent alors que les données scientifiques semblent indiquer une multitude d'éléments explicatifs de l'obésité, dont des facteurs génétiques, mais également environnementaux (milieu social, discriminations...). Depuis quelques années, les médias, les publicitaires et le cinéma s'efforcent de rendre plus visibles les personnes en surpoids, mais 1 Français sur 3 (et 44% des hommes) estiment que cette plus grande visibilité ne fait qu'aggraver le problème. 1 Français sur 5 (près de 1 sur 4 chez les hommes) pense même que la grossophobie peut aider les personnes obèses à perdre du poids. Or, nous savons bien que culpabiliser et stigmatiser une personne n'a jamais fait avancer qui que ce soit. D'autant plus qu'au-delà de ces discriminations, d'autres attaques viennent du camp même des antigrossophobes. Selon Maïwen Janovet, présidente de l'association Obèses anonymes et fondatrice de Fedmind sur les réseaux sociaux, les militants les plus radicaux s'en prennent aux personnes obèses qui veulent maigrir en leur reprochant de ne pas s'accepter telles qu'elles sont et de se soumettre aux exigences du système patriarcal. Quand une lutte perd le bon sens...

À LIRE

Enquête de la start-up Fedmind, réalisé par Yougov (https://business.yougov.com/fr) : entre le 24 et le 25 février auprès de 1002 individus âgés de 18 ans et plus, extraits du panel de Yougov Direct.

ÉGALITÉ

VERS UNE SOCIÉTÉ PLUS INCLUSIVE ?

© TREVOR WILLIAMS/GETTY

La population française reste sensible aux inégalités face à la santé, à l'emploi ou au logement. La notion de « société inclusive » gagne en notoriété et en reconnaissance.

MARC OLANO

« La société inclusive » est une société qui a le souci d'intégrer tous ses membres, y compris précaires, handicapés ou vulnérables. Elle s'efforce de garantir à chacun la possibilité de trouver sa place dans la société, d'évoluer au contact des autres et de se réaliser en veillant aux impératifs de dignité et de solidarité.
© TREVOR WILLIAMS/GETTY

66%

66% des Français ont le sentiment que notre société est inégalitaire (78 % en 2014).

Pour 30 % elle est égalitaire (19 % en 2014).

49%

49% considèrent que les inégalités les plus graves concernent l'accès au soin.

Sont ensuite cités l'accès au logement (42 %), celui à l'emploi (40 %), celui à l'éducation (34 %).

71%

71% connaissent le sens de l'expression « société inclusive ».

L'État (43%) et l'école (39%) sont vus comme les acteurs les plus capables de créer une société inclusive.

86%

86% sont favorables à un accompagnement médico-social **au sein des classes ordinaires pour les enfants avec des troubles physiques, psychiques ou mentaux.**

BOÎTE NOIRE

Ce sondage a été réalisé à partir d'un échantillon national de 1 000 personnes représentatif de la population française métropolitaine. La représentativité de cet échantillon est assurée par la méthode des quotas (sexe, âge, profession de la personne de référence, région et catégorie d'agglomération).

Source : http://www.lespep.org/wp-content/ uploads/2022/03/ Barometre_2022_ Kantar_PEP-1.pdf

ARCHEOLOGIE

LES CHEVAUX MÉDIÉVAUX ÉTAIENT... DES PONEYS !

CHLOÉ RÉBILLARD

© PICTURES FROM HISTORY/UNIVERSAL IMAGES GROUP/GETTY

Les films retraçant les épopées médiévales nous ont habitués à visualiser de vaillants chevaliers montés sur des destriers très semblables à nos chevaux actuels : plutôt grands avec des muscles dessinés, se jetant dans les tournois à pleine vitesse tels les chevaux de course qu'ils auraient été... Oui mais voilà, ce n'était pas tout à fait la réalité médiévale ! À partir des restes d'équidés venus de 171 sites archéologiques différents, répartis sur tout le territoire anglais et datés de 300 à 1650, une équipe d'archéologues et d'historiens a conclu que les fiers destriers des tournois médiévaux étaient l'équivalent de nos poneys contemporains. Mesurant souvent à peine plus de 1,40 mètre de hauteur au garrot, là où les chevaux actuels atteignent 1,70 mètre, les équidés médiévaux auraient été classés comme des poneys s'ils avaient vécu aujourd'hui. Néanmoins, ces petits chevaux étaient plutôt sélectionnés pour leur endurance et leur robustesse, deux qualités très recherchées au Moyen Âge. Si notre regard contemporain leur déroberait un peu vite de leur superbe, ils étaient taillés pour les tâches qui leur incombaient alors.

Il faut attendre l'époque moderne, autour de 1500, pour voir les équidés grandir et finalement atteindre leur taille contemporaine. Aujourd'hui, on considère qu'en dessous de 1,48 mètre au garrot, il s'agit d'un poney, soit la quasi-totalité des équidés médiévaux. Les auteurs de l'étude soulignent que les chevaux de guerre n'étaient sans doute pas plus grands que ceux qui pratiquaient les travaux domestiques (labour, travaux des champs...) rendant plus difficile la différenciation entre les différents types de chevaux. Néanmoins, grâce aux avancées archéologiques, l'examen morphologique précis des squelettes permet désormais de mieux définir les activités réalisées par l'animal au cours de sa vie.

À LIRE

Carly Ameen *e t al.* , « In search of the "great horse". A zooarchaeological assessment of horses from England (AD 300-1650) », *International Journal of Osteoarchaeology*, vol. XXXI, n° 6, novembre-décembre 2021.

La date du mois

1863

C'est en 1863 que le niveau des mers a commencé à s'élever. À partir de données couvrant les 2 000 ans qui viennent de s'écouler, des chercheurs ont pu mettre en évidence que le niveau des mers a été stable durant 1 700 ans, variant très peu. Puis, à partir du milieu du 19e siècle, les niveaux ont commencé à gagner en amplitude. Les auteurs de l'étude font le lien avec le début de l'ère industrielle qui entraîne un réchauffement des océans et une fonte des glaciers.

Depuis cette date, le niveau de la mer ne cesse de s'élever : depuis 1940, l'élévation est en moyenne de 1,4 mm par an. Et le phénomène devrait encore s'amplifier dans les décennies à venir.

À LIRE

Jennifer Walker *et al.* , « Timing of emergence of modern rates of sea-level rise by 1863 », *Nature Communications,* vol. XIII, n° 1, février 2022.

© DOMINIQUE BERRETTY/GAMMA-RAPHO/GETTY

SOCIÉTÉ

SOIXANTE-HUITARDS : POURQUOI TANT DE PROFS ?

SALOMÉ TISSOLONG

À 20 ans, ils quittaient les salles de classe pour prendre part à la révolte de Mai 68... À 50, ils étaient devenus enseignants. Comment expliquer la trajectoire des (nombreux) soixante-huitards devenus professeurs ? En se basant sur l'analyse d'une quarantaine d'entretiens biographiques, le sociologue Lilian Mathieu montre que le militantisme a joué un rôle important dans leur parcours, avec des effets paradoxaux. En effet, il les a d'abord éloignés de l'école. Beaucoup de soixante-huitards ont commencé par quitter les bancs dans la classe dans les mois suivant Mai 68 pour s'investir dans le militantisme, trouvant des « petits boulots » leur permettant d'y consacrer du temps. La majorité sont des promus scolaires - le plus souvent les premiers de leur famille à accéder à l'enseignement supérieur -, qui se sont politisés grâce à l'université. Leur retour à l'école, en tant qu'enseignants, se fait de manière hétérogène : rapide pour certains, il prend de nombreuses années pour d'autres - quand s'essouffle leur militantisme. Ce dernier les a dotés de compétences et de connaissances mobilisables pour l'exercice du métier d'enseignant. Ils ont en effet évolué dans un univers valorisant le débat idéologique, avec souvent une activité soutenue de lecture et d'écriture. Débutant souvent par les postes les moins gratifiants, beaucoup de ces soixante-huitards passent les concours de l'Éducation nationale en interne. Finalement, l'ascension sociale à laquelle ils avaient renoncé en abandonnant leurs études au profit du militantisme se réalise... Dans le domaine scolaire !

À LIRE

- Lilian Mathieu, « L'engagement enseignant des soixante-huitards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°240, 2021/5.

Groupe d'étudiants dans une manifestation de mai 1968. Paris.
© DOMINIQUE BERRETTY/GAMMA-RAPHO/GETTY

HISTOIRE

LE NATURISME, UNE PHILOSOPHIE POLITIQUE

Vêtements, logements, alimentation, soins médicaux : à la fin du 19e siècle, les naturistes promeuvent une réforme profonde des modes de vie plus qu'ils ne bronzent. Les premiers mouvements militent pour un retour à la nature, parce que c'est là que l'homme puiserait la source de sa vitalité. Ce socle commun est si fédérateur que certaines structures rassemblent des individus à l'ancrage politique opposé. À la ligue Vivre d'abord, par exemple, des représentants de l'anarcho-naturisme tel Charles-Auguste Bontemps dénoncent l'assujettissement de l'homme à la machine tout en côtoyant des tenants d'une droite catholique réactionnaire, obsédés par la « *dégénérescence de la race* » comme Fougerat de Lastours.

La création de la Fédération française de naturisme (FFN) dans les années 1950 change la donne. Elle popularise le mouvement en s'engageant dans les loisirs de masse avec l'inauguration de centres de vacances naturistes, comme celui de Montalivet en Gironde. La nudité, qui n'était au départ qu'un élément parmi d'autres, devient la norme naturiste. Peu après, la FFN prend un tournant écologique à la faveur de 1968. Pour l'historien Sylvain Villaret, là se joue une quête identitaire : les dirigeants de la FFN voient dans l'écologie le moyen de mettre le naturisme au goût du jour, sans renoncer aux idéaux formulés par les pionniers. Et c'est ainsi que l'alliance entre écologie et naturisme devient si évidente que ce sont les écologistes qui ont demandé en 2017 l'inauguration d'un espace naturiste - où l'on peut bronzer nu - dans le bois de Vincennes.

À LIRE

- Sylvain Villaret, « Naturisme et protection de la nature (19e -20e siècle) », *Corps*, n° 19, 2021/1.

ADÈLE CAILLETEAU

ABSENTÉISME SCOLAIRE

HALTE AUX CARICATURES !

L'absentéisme scolaire fait régulièrement les gros titres des journaux. Mais ce traitement médiatique permet-il au grand public d'acquérir une représentation du problème fidèle aux données scientifiques disponibles sur le sujet ? Pour répondre à cette question, le chercheur Xavier Pons, professeur en sciences de l'éducation, a analysé le contenu de 907 dépêches et 610 articles de presse publiés en France sur l'absentéisme scolaire entre 1997 et 2020. Il a également examiné 252 comptes rendus de débat à l'Assemblée nationale relatifs à ce thème et a comparé l'ensemble au contenu de 44 articles de recherche français recensés sur la même période. Ses résultats mettent en lumière une importante surreprésentation dans le discours public de la parole politique au détriment de la parole experte, ayant contribué à populariser une vision caricaturale du problème. Le chercheur observe notamment une focalisation sur les possibles dérives de l'absentéisme - délinquance juvénile, laxisme parental - invisibilisant la complexité des parcours de rupture scolaire, l'impact des difficultés familiales majeures, ou encore l'existence de la phobie scolaire, tous pourtant mis en évidence de longue date par les chercheurs.

À LIRE

- Xavier Pons, « Les absences de l'absentéisme scolaire dans les médias : masquer les causes en dénonçant les dérives », *Éducation et sociétés*, n° 47, 2022/1.

BÉATRICE KAMMERER

© 10000 HOURS/GETTY

PÉDAGOGIE

JOUER PERMET-IL VRAIMENT D'APPRENDRE ?

B. K.

Rares sont les éducateurs qui oseraient aujourd'hui contester les vertus du jeu. Les pédagogues de l'Éducation nouvelle nous ont en effet légué dès le 19e siècle cette vision optimiste, où le jeu est vu à la fois comme une activité emblématique de l'enfant mais aussi comme sa principale modalité d'apprentissage. Pourtant, les recherches scientifiques peinent encore à caractériser la plus-value que peuvent constituer à l'école les activités ludiques, qu'elles soient libres ou guidées par l'adulte. En tant que situations informelles d'apprentissage, les premières ont des effets imprévisibles, dépendant des élèves et des contextes : le jeu libre peut certes encourager le développement des compétences motrices, langagières ou relationnelles, mais cela n'a rien de systématique. Quant aux jeux guidés par l'adulte, dont les objectifs pédagogiques sont mieux définis, ils ont l'inconvénient de réduire la marge de liberté de l'enfant, ce qui peut compromettre leur potentiel ludique et les transformer en une activité scolaire banale.

Pour tenter d'y voir plus clair, une équipe de chercheurs britanniques en éducation a analysé l'ensemble de la littérature scientifique internationale publiée depuis 1977 sur l'efficacité pédagogique du jeu. Ils ont ainsi sélectionné 39 études de bonne qualité, incluant la présence d'un groupe témoin et impliquant au total 3 893 enfants de 1 à 8 ans : 23 évaluaient la plus-value du jeu guidé sur l'instruction directe, 9 comparaient jeu libre et jeu guidé, et 7 incluaient les trois types d'apprentissage. Malgré la grande hétérogénéité dans la manière d'envisager le guidage de l'adulte, les chercheurs ont pu comparer les résultats de 17 études : leurs conclusions mettent en lumière une supériorité du jeu guidé sur l'instruction directe pour la construction des compétences et connaissances en mathématiques ainsi que pour l'amélioration des fonctions cognitives telles que la flexibilité mentale. Le jeu guidé surpasse également le jeu libre pour certaines acquisitions langagières, telles que celles relatives au repérage dans l'espace. Toutefois, les chercheurs appellent à la prudence en raison de la persistance de biais méthodologiques importants, tels qu'une tendance à ne publier que les expériences ayant conclu à un bénéfice du jeu.

À LIRE

- Kayleigh Skene *et al.*, « Can guidance during play enhance children's learning and development in educational contexts ?

A systematic review and meta-analysis », *Child Development*, 12 janvier 2022.

19% DES 18-30 ANS ONT UNE EXPÉRIENCE DE MOBILITÉ INTERNATIONALE

Un chiffre en progression de 5 points par rapport à 2016, mais qui reste encore loin de l'objectif fixé par le gouvernement pour 2024 de voir 50 % d'une classe d'âge passer au moins 6 mois dans un autre pays européen. Pour plus de la moitié des jeunes, le séjour à l'étranger a eu lieu dans le cadre des études, 35 % d'entre eux partent pour des raisons d'emploi, et 10 % dans le cadre d'un volontariat. Côté bénéfices, les jeunes soulignent principalement l'amélioration de leurs compétences en langue étrangère (34 %), le développement de leurs capacités d'adaptation (26 %), mais aussi les rencontres que cette expérience a occasionnées (23 %).

À LIRE

Cédric Zimmer et Janaïna Paisley, « La mobilité européenne et internationale des jeunes : enjeux et dispositifs », Injep, 14 décembre 2020, mise à jour le 3 mars 2022.

B. K.

© MARTIN-DM/GETTY

PSYCHOLOGIE

COMMENT RÉPONDRE À L'ÉCOANXIÉTÉ DES JEUNES

B. K.

Mal des temps modernes, l'écoanxiété désigne un sentiment de détresse face au dérèglement des écosystèmes et du climat. Encore peu étudié par les chercheurs, ce trouble pourrait pourtant toucher jusqu'à 45 % des jeunes. Pour les éducateurs chargés de sensibiliser aux enjeux climatiques, il représente un défide taille car si une dose d'inquiétude semble inévitable face aux projections scientifiques alarmantes - et même moteur de changement dans la lutte climatique -, l'écoanxiété représente également une menace pour la santé mentale des jeunes. Une solution consisterait à leur enseigner des stratégies d'adaptation pour mieux vivre avec ce sentiment sans renoncer à une conscience écologique. Pour ce faire, trois professeures canadiennes en sciences de l'éducation ont élaboré onze propositions éducatives, fondées sur les ressorts psychologiques de l'écoanxiété. Celles-ci se déclinent en trois catégories. Les premières visent à améliorer la gestion des émotions difficiles en encourageant par exemple les jeunes à les nommer, les exprimer, et les reconnaître comme des vécus largement partagés dans le monde. Les deuxièmes cherchent à restaurer la capacité d'agir des jeunes pour lutter contre leur sentiment d'impuissance. Elles proposent notamment de décomposer les problèmes écologiques en pistes d'actions concrètes dont certaines pourraient être mises en œuvre à l'échelle de l'établissement. Enfin, la dernière catégorie met l'accent sur la recherche de sens, utile pour atténuer le sentiment de désespoir. Celle-ci passe par la promotion auprès des jeunes d'expériences inspirantes déjà mises en place avec succès, mais aussi par un encouragement à imaginer ce que pourrait être un avenir positif et durable, plus désirable.

À LIRE

Marie-Élaine Desmarais, Rhéa Rocque et Laura Sims, « Comment faire face à l'écoanxiété : 11 stratégies d'adaptation en contexte éducatif », *Éducation relative à l'environnement*, vol. XVII, n° 1, 2022.

CHRONIQUE

CULTURE POP

BARBIE EST-ELLE FÉMINISTE ?

FABIEN TRÉCOURT JOURNALISTE, IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

Au premier regard la réponse serait « non ». Avec ses mensurations aberrantes et sa dégaine de princesse slave, la célèbre poupée mannequin véhiculerait des clichés sexistes.

Pourtant cette icône avait une vocation émancipatrice aux yeux de sa créatrice Ruth Handler. Le premier modèle de 1959 incarne une adulte indépendante, devenue astronaute dès 1965, candidate à la présidentielle américaine de 1992, ou encore ingénieure en robotique en 2018. Sa morphologie aussi s'est diversifiée, mais reste proche de canons de beauté artificiels. Qu'en penser au final ?

Le procès de Barbie est plus généralement celui du « *féminisme pop* », analyse Sandrine Galland, docteure en études littéraires de l'université du Québec à Montréal, qui vient de publier un essai sur le sujet.

Barbie serait un archétype des pop féministes d'aujourd'hui, actives dans les films, les séries ou encore la musique. De *Buffy contre les vampires* à Miley Cyrus, ces icônes revendiquent leur émancipation tout en assumant une apparence glamour et hypersexualisée, se faisant cheffes de file d'un « *girl power* » mondialisé. Cette posture ambiguë suscite de vives critiques d'intellectuelles féministes, note S. Galand, qui confesse être elle-même passée par tous les stades. Plus jeune, elle s'est forgé une conscience émancipatrice au contact d'icônes comme les chanteuses des Spice Girls, la combattante Sarah Connor

dans la saga *Ter m i-nator* , ou encore de l'exploratrice de jeu vidéo Lara Croft. Devenue universitaire et confrontée aux critiques de ses pairs, S. Galand tourne le dos à ses idoles de jeunesse ou, au contraire, les « *intellectualise à outrance* » pour leur redonner une légitimité.

Aujourd'hui, elle assume à nouveau ses goûts : le féminisme pop est certes imparfait - ambivalent, mercantile, plus spectaculaire que politique... -, les femmes qui l'incarnent jouent certes le jeu du système qu'elles disent combattre; mais c'est aussi ce qui leur permet de prendre le devant de la scène, de mobiliser d'immenses foules autour de leur idéal, et de proposer *in fine* des alternatives.

Autrement dit, l'essentiel est aussi de mettre « *à la mode* » l'idée que d'autres visions des femmes sont possibles, et qu'il appartient à chacune de les inventer - aux fans de Beyoncé comme aux petites filles avec leurs poupées. Quand elle était elle-même enfant, résume S. Galand, ses Barbie représentaient finalement moins des « *corps de femmes à idéaliser* » que « *des textes en attente d'être écrits* ».

Sandrine Galand, *Le Féminisme pop*, Remue-Ménage, 2022.

© EDWARD GEORGE/ALAMY

ENJEU

QU'EST-CE QU'UNE GUERRE ?

« *La guerre*, écrit Clausewitz, *est un vrai caméléon, changeant de nature dans chaque cas concret.* » Existe-t-il, par-delà l'histoire des peuples et des pays, de grands invariants ? Et faut-il craindre l'émergence de nouveaux conflits majeurs ?

BRUNO TERTRAIS

© PICTURES FROM HISTORY/UNIVERSAL IMAGES GROUP/GETTY

Il existe un paradoxe de la guerre. Alors même que la proportion des victimes des guerres est sans doute la plus faible depuis les débuts de la civilisation, on évoque régulièrement un « retour de la guerre ». Les conflits, même peu nombreux, sont très médiatisés et attirent l'attention des opinions. Alors que la fin de la guerre froide avait suscité l'illusion d'un nouvel ordre mondial pacifique, chaque épisode conflictuel visible - Koweït, ex-Yougoslavie, Afghanistan, Irak, Ukraine… - fait figure de rappel de réalités douloureuses : la persistance de l'incapacité des sociétés humaines à régler pacifiquement leurs différends, la force des idéologies et des passions qui animent la volonté de combattre.

Mais d'abord, comment définir la guerre ? Il s'agit au sens propre d'une forme de violence politique : un conflit armé à grande échelle opposant au moins deux groupes humains organisés. Plus précisément, souligne Carl von Clausewitz, c'est un « *acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté* ».

Au sens figuratif, le mot « guerre » désigne un combat politique organisé et méthodique. Parfois avec des moyens militaires - la « guerre contre la drogue », la « guerre contre le terrorisme »… -, parfois non. Ainsi Emmanuel Macron soutenait-il en 2020 : « *Nous sommes en guerre.* » Il souhaitait ainsi à la fois mobiliser la société française et la convaincre de son engagement personnel à faire du combat contre la pandémie de covid-19 une priorité politique absolue.

Un autre terme a fait irruption : « interventions ». Les guerres peuvent être des conflits interétatiques classiques (affrontement entre pays mitoyens, interventions « de voisinage ») ou des guerres internes, avec ou non le gouvernement comme partie prenante, et souvent internationalisées. Les interventions peuvent être menées par des grandes puissances militaires, en coalition (Koweït, Afghanistan), par une organisation internationale (Kosovo, Libye) voire par l'Onu (Corée). Elles ont pour but de soutenir un allié, de réduire une menace, de porter secours à une population ou de rétablir la stabilité. Mais parler « d'intervention » peut aussi être une manière de déguiser voire de légitimer une offensive militaire classique, comme l'a fait la Russie en Ukraine. Il est vrai que la « déclaration de guerre » formelle n'existe plus guère : elle est associée au temps où l'usage des armes était considéré comme un mode quasiment normal de relation entre États.

DES FACTEURS RATIONNELS...ET PASSIONNELS

La plupart du temps, les conflits ont des ressorts multiples : origines lointaines, motivations profondes, causes immédiates, buts avoués et objectifs cachés... Les démêler est rarement aisé - sans compter qu'ils sont parfois irrationnels. Les facteurs identitaires (régionaux, ethniques, religieux) sont aujourd'hui plus importants que les déterminants matériels. Ce que l'on appelle « conflits frontaliers » ne sont pas des guerres « pour » la frontière (sauf dans de très rares cas, lorsque des ressources ou des lieux symboliques sont situés dans la zone frontalière, comme entre les deux Soudan), mais plutôt pour l'identité et la cohésion des pays concernés. Les guerres de pure conquête territoriale ont été délégitimées, et la prédation des ressources est tombée en déshérence, notamment du fait de la libéralisation du commerce international. Il est devenu « *plus facile d'acheter que de voler* », sauf pour les conflits internes où elles sont au contraire un ressort essentiel.

L'analyse de la guerre fait apparaître quelques grandes tendances : les grands pays, les régimes autoritaires et les pays pauvres sont les États les plus impliqués dans les guerres ; il existe des corrélations importantes entre démographie et conflictualité ; les démocraties ne se font pas la guerre entre elles ; et les transitions tendent à être belligènes, qu'il s'agisse de transitions internes (démographiques, économiques, politiques) ou du système international.

Mais il importe surtout de garder en mémoire la dimension passionnelle de la guerre. Peu de phénomènes humains mettent en jeu autant d'émotions, tant au niveau individuel et collectif, pour le pire souvent mais le meilleur parfois : le courage, la solidarité, le sacrifice pour son prochain... Ainsi, les formules proposées par les grands analystes pour résumer les facteurs comptent à la fois les dimensions rationnelle et passionnelle des conflits : « *la peur, l'honneur et l'intérêt* » pour Thucydide ; « *la puissance, la sécurité et la gloire* » pour Raymond Aron.

LES MUTATIONS DE LA CONFLICTUALITÉ

Si ces facteurs restent de grands invariants, la guerre et la paix changent de formes ; les conflits, s'ils restent souvent primitifs, voient les technologies modernes être de plus en plus utilisées par les belligérants, États et acteurs non étatiques.

Demain, les soldats de l'infanterie auront chacun leur microterminal, multipliant l'efficacité de leur action. L'intelligence artificielle, les drones sont appelés à jouer un rôle de plus en plus important, dans les airs et dans les mers, et agiront en « essaims » capables de prendre des décisions autonomes (recours à l'intelligence artificielle). Les opérations verront la mise en œuvre de réseaux de petites unités (capteurs destinés à réunir les informations et « effecteurs »). La robotisation terrestre permettra le développement de petites plateformes permettant de porter le feu chez l'adversaire sans risque de pertes humaines.

La propulsion hypersonique se développera. Les nanotechnologies devraient permettre l'amélioration de la protection des combattants et des matériels, et le développement d'une nouvelle génération de capteurs. Les progrès de la médecine continueront d'accroître l'efficacité des combattants. Le contrôle des espaces communs - mers, airs, espace, cyberespace, voire fonds marins - sera un enjeu essentiel de l'avenir. L'urbanisation rapide de la planète incitera les forces armées à développer leur savoir-faire dans le domaine du combat urbain et du contrôle des foules, y compris en ayant recours aux armes dites « non létales ». La supériorité traditionnelle des pays occidentaux continuera d'être mise en cause par les nouvelles puissances majeures (Chine) et par des acteurs non étatiques mettant à profit les technologies civiles (drones, GPS...) mais aussi parfois dotés de véritables matériels de guerre (comme le Hezbollah au Liban).

Bref, la guerre devient plus technologique, son théâtre s'étend, ses catégories se brouillent, mais elle demeure fondamentalement ce qu'elle était à l'époque de Clausewitz : un affrontement armé de volontés politiques.

LA FIN DES GUERRES MAJEURES ?

Faut-il croire en un déclin de la guerre ? Cette question fait l'objet de débats. Sur la longue durée, il semble en effet y avoir une diminution de la conflictualité. Les explications données à ce phénomène vont de l'interdépendance économique croissante des États à la dissuasion nucléaire, en passant par l'évolution des normes de la société internationale : la guerre serait de moins en moins considérée comme un mode « normal » de règlement des différends ou d'expression de la volonté politique. Certains experts mettent toutefois en garde contre la possibilité d'une « *illusion statistique* » : les guerres classiques sont devenues assez rares ; par ailleurs, les progrès de la médecine du champ de bataille rendent problématique l'usage du critère du « nombre de morts » pour évaluer la conflictualité.

Enfin, le nombre de conflits internes tend à diminuer depuis 1990. Plusieurs facteurs sont à l'œuvre : la fin de la décolonisation et des tensions Est-Ouest, qui alimentaient ces conflits ; les interventions plus fréquentes d'acteurs extérieurs et de médiateurs, qui conduisent à raccourcir la durée des guerres ; ainsi que l'effet des transitions en cours dans le monde en développement : une fois stabilisées, les sociétés modernes tendent en effet à être plus pacifiques. Certains chercheurs suggèrent que la conflictualité mondiale pourrait connaître une diminution progressive dans les décennies qui viennent au fur et à mesure, notamment, de la transition démographique en Afrique subsaharienne.

Jusqu'à une période récente, les risques de conflits interétatiques majeurs restaient concentrés sur un espace allant de la Méditerranée à la mer du Japon. Ils sont revenus en Europe du fait de l'agressivité russe, mais aussi en Asie. Entre l'Inde et le Pakistan, la détente reste fragile. Et la possibilité d'un conflit entre la Chine et les États-Unis ne doit pas être négligée, notamment à propos de Taïwan. S'agissant des risques de conflit interne, le degré d'instabilité et de déliquescence des États peut fournir des indications utiles. Sans surprise, le Moyen-Orient, l'Afrique et l'Asie centrale restent les régions les plus préoccupantes. Enfin, il ne fait guère de doute que les conflits asymétriques entre forces armées occidentales et des acteurs non étatiques sont appelés à se poursuivre et les opérations militaires contre les diverses déclinaisons du djihadisme combattant vont se poursuivre.

CINQUANTE NUANCES DE PAIX

Le retour à la paix peut résulter d'une victoire, du simple retour au *statu quo* ou encore d'une intervention extérieure décisive. Il existe en réalité des degrés dans la paix comme il y en a dans la guerre. La trêve n'est qu'une interruption provisoire des combats. Un accord de cessez-le-feu implique la fin des combats sans exclure une reprise des hostilités. L'armistice est un accord entre autorités politiques mettant un terme aux hostilités : il peut déboucher sur un traité de paix mettant fin à l'état de belligérance, mais peut aussi être durable (comme en Corée ou Japon). Le règlement politique du conflit s'avère déterminant pour le retour à une paix durable. Il peut requérir l'intervention de médiations extérieures. Celles-ci se sont multipliées depuis la fin des années 1990 ; leur rôle va de celui de simple intermédiaire à celui de négociateur décisif. Les opérations de maintien de la paix (OMP) sont une innovation du système des Nations unies. Depuis 1948 (première mission au Proche-Orient... toujours en cours), elles ont connu une maturation progressive. Depuis la fin de la guerre froide, les Nations unies ont multiplié les missions, notamment dans les Balkans et en Afrique. En 2022, douze opérations étaient en cours.

BRUNO TERTRAIS

Politologue spécialisé dans l'analyse géopolitique et stratégique, directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique.

Escadrille américaine survolant les puits de pétrole koweïtiens en feu durant l'opération Desert Storm en 1991, qui visait à stopper l'invasion irakienne.
© PICTURES FROM HISTORY/UNIVERSAL IMAGES GROUP/GETTY

Kiev, 12 avril 2022. Soldat ukrainien à l'entrée de la tranchée lui servant d'abri lors de la tentative de prise de Kiev par l'armée russe.
© ALEX CHAN TSZ YUK/SOPA IMAGES/LIGHTROCKET/GETTY

EN CHIFFRES

COMBIEN DE CONFLITS DANS LE MONDE ?

Pour 2020, le Peace Research Institute Oslo (PRIO), dont les travaux font référence, **comptabilisait 56 guerres dont 53 conflits internes et 3 conflits interétatiques**. Toutes les analyses montrent depuis 1945 : - Une montée progressive de la conflictualité jusqu'en 1990, suivie par une décroissance assez rapide (fin des conflits alimentés par les tensions Est-Ouest), puis une remontée récente. Du fait de l'intensité de la guerre en Syrie, on assiste à un accroissement du nombre de morts par an à des niveaux inédits depuis la fin de la guerre froide (plus de 100 000 morts par an).

- Une stabilité du nombre de guerres majeures et un déclin de la guerre interétatique, qui tend à devenir exceptionnelle (depuis quinze ans : Russie-Géorgie, Inde-Pakistan, Arménie-Azerbaïdjan, Russie-Ukraine).

- Une décroissance de la proportion de la population mondiale tuée par les guerres. -Les conflits touchent aujourd'hui essentiellement des civils, notamment parce que les militaires sont mieux protégés.

- Les guerres s'installent dans la durée : 90 % d'entre elles ont lieu dans des pays qui ont connu la guerre dans les trente dernières années. Certaines zones de conflit sont endémiques (Afrique subsaharienne, Moyen-Orient, Afghanistan-Pakistan...).

NOTIONS CLÉS

- Les guerres « conventionnelles » mettent en œuvre des armées en uniforme.

- Les guerres « non conventionnelles » impliquent l'emploi de moyens différents de ceux des armées traditionnelles : guérilla, terrorisme, armes chimiques, cyberattaques...

- Les conflits sont « asymétriques » lorsque l'une des parties a recours à des moyens classiques et l'autre à des moyens non conventionnels.

- La notion de « guerre hybride » recouvre l'idée, pour une même partie, d'employer à la fois des moyens classiques et non conventionnels. Elle est employée à propos notamment de la stratégie russe.

© MAXIMILIAN CLARKE/SOPA IMAGES/LIGHTROCKET/GETTY

DÉCRYPTAGE

LE CONFLIT EN UKRAINE, UNE GUERRE « REMARQUABLE »

B.T.

Le conflit lancé par la Russie le 24 février 2022, et qui marque un saut qualitatif majeur dans la série d'opérations commencée en 2014 (annexion de la Crimée, intervention au Donbass) est remarquable à bien des égards :

- **Par son déclenchement.** L'invasion d'un grand pays souverain par un autre n'a d'autre d'équivalent au 21e siècle que celle des États-Unis en Irak (2003); encore faut-il rappeler que ce dernier pays avait conduit au moins jusqu'en 1991 un important programme d'armes illégales, et qu'il était soumis à un important régime de sanctions prises par l'Onu. À l'inverse, la Russie avait reconnu les frontières de

l'Ukraine, et même garanti leur sécurité en 1994 (mémorandum de Budapest).

-**Par sa nature.** Il s'agit de la première guerre interétatique de très grande ampleur du 21e siècle, impliquant la mise en œuvre de la majorité des forces de combat aéroterrestres russes disponibles.

- **Par sa justification.** Le Kremlin avait présenté l'invasion comme une « opération spéciale » destinée à « dénazifier » l'Ukraine, c'est-à-dire de changer son régime politique. Poutine cherchait à justifier sa décision en faisant appel à des parallèles historiques : la demande de soutien d'« États indépendants » (les deux républiques autoproclamées du Donbass), au nom de la légitime défense collective (conformément à la Charte de l'Onu); la nécessité de « lutter contre le terrorisme » et la prolifération des armes de destruction massive (en arguant d'un imaginaire programme nucléaire ukrainien).

- **Par ses enjeux.** Rapidement devenue, du point de vue de Kiev, un combat pour la survie de l'Ukraine indépendante, la guerre a été présentée rapidement comme une lutte « existentielle » par le Kremlin, qui tire argument du soutien des pays de l'Otan à l'Ukraine pour affirmer que son combat l'oppose à l'Occident tout entier.

- **Par son évolution.** Les difficultés, puis les défaites de l'armée russe ont surpris. Le Kremlin avait sans doute péché par excès de confiance, en espérant que ses forces seraient accueillies en « libératrices ». Mais le volume des forces impliquées au sol - quelque 150 000 au départ - ne pouvait faire le poids face à une armée pleinement mobilisée. Surtout, elles se sont avérées mal entraînées, mal équipées, et mal commandées. En coulant le *Mosk va*, navire amiral de la flotte de la mer Noire, l'Ukraine a infligé une défaite navale symbolique à la Russie sans équivalent depuis 1905 (guerre contre le Japon).

- **Par ses conséquences stratégiques.** Face à ce conflit, les pays occidentaux ont choisi de soutenir massivement l'Ukraine et de sanctionner lourdement Moscou, mettant un terme à tout espoir de rapprochement ou de « détente » avec la Russie de Poutine. L'unité de l'Alliance atlantique et de l'Union européenne a été aussi rapide que surprenante, et deux États frontaliers (la Suède et la Finlande) ont immédiatement changé de doctrine en indiquant leur souhait de rejoindre l'Otan. En choisissant de ne tracer la « ligne rouge » d'une intervention directe qu'aux frontières des pays de l'Otan, couverts - contrairement à l'Ukraine - par l'article 5 du traité de Washington, ils ont toutefois indiqué qu'ils ne souhaitaient pas entrer en confrontation militaire directe avec un État nucléaire qui ne les a pas attaqués directement.

- **Par ses conséquences économiques.** Au-delà de son impact énergétique - la Russie étant le premier fournisseur de gaz de l'Europe -, le poids des deux belligérants dans la production de céréales et d'engrais augurait d'une importante crise alimentaire mondiale, en renchérissant le prix des produits agricoles.

La fièvre nationaliste russe, la violence rhétorique du Kremlin face à une république pourtant longtemps présentée comme « sœur », les crimes de masse et le vocabulaire génocidaire, les flots de réfugiés (estimés par l'Onu à cinq millions à la mi-avril) : bien des traits du conflit ukrainien peuvent rappeler la longue séquence des guerres yougoslaves (1990-1999). Il est loin d'être certain, à l'heure où nous écrivons ces lignes, que celle qui a été ouverte en 2014 pourrait se conclure rapidement et sans escalade dans l'horreur.

ENTRETIEN

BORIS CYRULNIK

« MÉFIONS-NOUS DE LA PENSÉE PARESSEUSE »

Pour Boris Cyrulnik, il existe deux manières de penser le monde. À la pensée paresseuse des « *mangeurs de vent* » qui chérissent l'embrigadement, il oppose le courage de ceux qui cultivent une pensée libre, ancrée dans la réalité sensible.

Qui pourrait s'en étonner lorsque l'on connaît l'immense traumatisme qu'il a vécu dans son enfance et qu'il dévoile au fil de ses livres ? « *Ce n'était pas une bonne époque pour arriver au monde !* » mentionne-t-il.

Né en 1937 dans une famille juive ashkénase, il sera séparé à l'âge de 5 ans de ses parents qui mourront tous deux en déportation. Recueilli et caché par une institutrice bordelaise, il sera pourtant arrêté au cours d'une rafle qui réunit les Juifs dans la synagogue de Bordeaux. Mais pour cet enfant de 6 ans, fuir est une solution. Avec la connivence d'une infirmière, et peut-être, suggère-t-il, celle d'un soldat allemand qui refuse de le voir, il réussit à se cacher dans une ambulance, sous le corps d'une femme blessée, ce qui lui sauvera la vie…

Ce récit qu'il livre en détail dans son dernier ouvrage est à nouveau la base de ses réflexions. *Le Laboureur et les mangeurs de vent*, titre au départ quelque peu énigmatique, est sous-titré « Liberté intérieure et confortable servitude ». Un thème qui invite à réfléchir sur les différentes manières de penser le monde. Pourquoi certains se réfugient-ils dans le conformisme d'une pensée consensuelle qui peut mener à l'aveuglement, au meurtre et au génocide ? Pourquoi d'autres manifestent curiosité et empathie et préfèrent penser par eux-mêmes, quitte à se retrouver isolés ? Tout serait-il une question d'attachement dans la petite enfance, ou sinon de possibilités de résilience, thème cher à l'auteur ?

Vous dites dans ce livre que les écrivains et les chercheurs choisissent toujours leurs sujets en fonction de leur vécu. En quoi le fil conducteur de vos recherches et de votre œuvre s'explique-t-il par l'expérience traumatisante de votre enfance ?

Pour ma part, j'ai été arrêté par la Gestapo à l'âge de 6 ans. Avant cette expérience traumatique, j'ai probablement été sécurisé dans mon tout jeune âge par ma mère. Lorsque j'ai été séparé d'elle, à l'âge de 5 ans, j'avais déjà acquis une manière harmonieuse de voir le monde. Lorsque j'ai été agressé, j'ai répondu à cette agression par un repli sur moi. Mais dès que j'ai trouvé un substitut affectif grâce aux Justes qui m'ont protégé et à certaines rencontres, j'ai pu reprendre un développement normal. Même si j'étais très en retard à l'école et que j'avais une image de moi très dévalorisée, j'ai pu développer progressivement un processus de résilience, grâce entre autres à ma tante qui, à la Libération, m'a accueilli à Paris pour faire mes études au lycée.

On apprend à voir le monde selon les interactions précoces dont on a bénéficié. Dans la petite enfance, les milieux dans lesquels on se développe imprègnent notre mémoire. Un enfant qui se développe bien nous regarde intensément, il sourit à la personne qui s'occupe de lui, lui tend les bras… Le lien d'attachement est en train de se construire. Le sourire, la voix, la proximité sont des canaux sensoriels

dont les enfants qui ont été isolés sont privés. Ils n'ont pas pu construire de lien d'attachement. Si avant 2 ou 3 ans, donc à l'âge préverbal, ces interactions sont suffisantes, l'enfant, en intégrant différentes données, y répond en voyant un monde harmonieux.

Si, au contraire, l'enfant n'a pas bénéficié de stimulations dans la toute petite enfance (les 1 000 premiers jours), il ne voit le monde qu'à travers des objets partiels. Un enfant qui a été isolé sensoriellement n'a pas appris à communiquer et ne verra pas, par exemple, la main qu'on lui tend. Le processus de résilience aura du mal à se déclencher. Personne ne se souvient de ses premières années de vie, mais nous en gardons des traces mnésiques dans notre cerveau qui vont fortement influer sur la suite de notre existence.

Vous soulignez la puissance de ce que vous appelez l'« emprise maternelle ». Comment s'en dégage-t-on ?

Ce que j'appelle l'emprise maternelle peut être aussi celle d'une personne de substitution - père, grand-mère, nounou, mère adoptante... Dans un premier temps, le bébé est complètement soumis à l'emprise de la personne qui s'en occupe.

C'est grâce à cette empreinte précoce qu'il va acquérir un attachement sécure qui lui permettra de s'adapter aux divers événements de la vie, heureux ou difficiles. On a tous besoin de cette emprise du départ.

Plusieurs moments vont permettre de s'en émanciper. D'abord, les relations avec le reste de l'entourage proche, le deuxième parent notamment (le père dans les cas classiques mais toute autre personne dans d'autres cas) qui va donner une autre image d'attachement que celle de la mère. Au début de la troisième année, l'âge où l'enfant commence à parler, dire non est une nouvelle étape vers son autonomie. La troisième étape de l'émancipation de l'emprise maternelle est celle de l'adolescence, lorsque le jeune apprend à aimer une autre image qui sera à la fois une image sexuelle et d'attachement.

Cette emprise est donc nécessaire et sécurisante au départ, mais il est tout aussi nécessaire de s'en dégager. Si on ne s'en libère pas au cours de son développement, grâce à l'entourage, à l'école, aux copains..., cela sera très difficile d'y échapper (d'où certaines crises d'adolescence parfois violentes envers les parents).

Comment avez-vous décidé de devenir psychiatre ?

Au sortir de la guerre, en 1945, j'avais 8 ans. Rapidement, j'ai pensé que la guerre était une folie sociale et non le fait d'un seul dictateur. J'avais entendu expliquer la Deuxième Guerre mondiale par un Hitler psychotique ou malade (on le disait atteint de la syphilis entre autres). Je me disais : « *Il faut que je devienne psychiatre et la guerre ne reviendra jamais.* » Ce fantasme d'enfance que, malgré les autres guerres de la planète, j'ai longtemps gardé ancré en moi, s'est effondré avec la guerre d'Ukraine car j'entends les mêmes mots, je vois les mêmes images, les mêmes dénis que dans mon enfance.

Aujourd'hui, on explique le conflit ukrainien par la folie de Poutine. Je continue à penser que ce n'est pas la folie d'un homme qui peut expliquer un tel phénomène psychosocial. Comment se fait-il que la société russe se laisse embarquer dans un récit totalitaire ? Pourquoi des gens normalement intelligents se soumettent-ils à des récits délirants, des « *récits sans racine* » selon l'expression de Hannah Arendt ?

Venons justement à votre dernier livre qui traite ce sujet. Qui sont « les laboureurs » et « les mangeurs de vent » ?

Pour moi, le laboureur est celui qui a un savoir enraciné dans le réel comme le disait H. Arendt. Le maquignon est le seul à savoir que son cheval boîte, le paysan sait ce qu'il faut planter dans une terre grasse ou sablonneuse, le clinicien doit palper son malade pour détecter un appendicite, la mère de famille sait que son bébé sourit bien avant ce que les livres en ont dit pendant longtemps...

À l'opposé, le mangeur de vent récite un discours, qui peut d'ailleurs être logique et cohérent, mais coupé de la réalité. Lors d'un voyage en Martinique où le problème de l'esclavage est encore aigu, j'ai découvert une archive où un négrier Français affirmait qu'il fallait maintenir l'esclavage car sinon le prix du sucre augmenterait. C'est ainsi qu'une déduction logique est ancrée sur un postulat complètement déconnecté de la réalité sensible : il fallait continuer à aller chercher des esclaves noirs en Afrique, parce qu'ils étaient précisément noirs, donc voués à être esclaves, en oubliant qu'ils étaient des êtres humains. Ce raisonnement tautologique montre qu'on peut délirer sans être psychotique, c'est ce que font ceux que j'appelle les mangeurs de vent.

> JE NE PEUX PENSER PAR MOI-MÊME QUE S'IL EXISTE UNE ALTÉRITÉ. »

Vous évoquez un conformisme de la pensée et une « confortable servitude » chez les mangeurs de vent... Pouvez expliquer cela ?

On a bien vu ces mécanismes d'embrigadement et de séduction chez les nazis. Le fait de réciter des slogans ensemble, de se côtoyer et de faire les mêmes gestes, de s'habiller avec les mêmes vêtements, crée une sensation euphorisante et une sorte d'extase collective : on se sent forts ensemble, on impose la vérité de notre chef à laquelle on a décidé de croire. C'est ainsi que des Allemands ont commis d'ignobles crimes sans aucune culpabilité. L'un des exemples célèbres est celui d'Adolf Eichmann dont H. Arendt a suivi le procès à Jérusalem. Tout le monde le percevait comme un monstre (il avait fait tuer 800 000 Juifs). H. Arendt voit en Eichmann un exemple de « *la banalité du mal* » : un « *petit monsieur* » complètement soumis à un langage administratif. Il est complètement dépourvu d'empathie. Il ne dit jamais « je », n'exprime aucune pensée personnelle. Il a ainsi condamné à mort, avec un stylo, des centaines de milliers de personnes qu'il ne connaissait pas, sans aucune culpabilité, juste par un conformisme de la pensée qui lui dictait d'exécuter les ordres des nazis.

Pour le médecin d'Auschwitz Josef Mengele, la race supérieure était les blonds aux yeux bleus. À partir de ce postulat qui ne repose sur aucune donnée scientifique, il y a eu 50 millions de morts pendant la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui, on dit que 80 % des Russes pensent que les Ukrainiens sont des nazis et qu'il est moral de les bombarder et de les tuer. Ce postulat poutinien ne repose sur rien, si ce n'est que l'URSS a joué un rôle majeur dans la défaite du nazisme et que Poutine veut agrandir la Russie.

Pourquoi est-il si difficile de penser par soi-même et de se mettre à distance des discours convenus qui rassemblent les foules ?

C'est effectivement très difficile de penser par soi-même. D'abord, parce qu'on a besoin des interactions avec les autres pour penser. Une famille qui nous montre le monde et nous raconte des histoires ; on a besoin aussi de l'école, de spectacles culturels, de la télévision qui nous ouvre sur d'autres cultures, de films, de voyages, de débats où l'on se confronte... Je ne peux penser par moi-même que s'il existe une altérité. L'appartenance est nécessaire au développement de la pensée, mais si la personne n'accède pas à sa liberté intérieure, elle continue à adorer les dictateurs, à croire les gourous et les escrocs qui la conduisent à la servitude. On remarque d'ailleurs que la plupart des dictateurs, d'hier et d'aujourd'hui, ont été élus démocratiquement.

Cependant, à la fin de votre livre, vous dites que si l'on veut penser par soi-même, il faut s'apprêter à perdre ses amis. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

En effet, cela peut coûter très cher de cultiver sa liberté intérieure. H. Arendt, qui est restée autonome quel que soit le contexte, en est un exemple. Elle a perdu l'amitié de tous ses proches, de son ex-mari qui l'avait beaucoup soutenue auparavant, au fil de ses travaux. On lui a reproché de nier qu'Eichmann était un monstre. Après la guerre, elle revoit Martin Heidegger, avec qui elle avait eu une liaison intellectuelle et sentimentale dans les années 1920 et qui est devenu depuis membre du parti nazi. Mais elle continue de le soutenir en tant que grand philosophe et le fait traduire aux États-Unis, ce qu'on n'a pas manqué de lui reprocher également.

De même aujourd'hui, certains voudraient que l'on ne lise plus Tolstoï ou Dostoïevski, qu'on n'aille plus voir les ballets du Bolchoï, que l'on rompe avec les Russes même s'ils ne se soumettent pas tous à la *doxa* poutinienne. C'est ce que j'appelle la pensée paresseuse, celle des mangeurs de vent.

Penser par soi-même peut cependant procurer un véritable plaisir. Les enseignants s'y emploient très bien, en faisant découvrir l'altérité aux élèves, lorsqu'ils leur enseignent les caractéristiques des différentes cultures et les autres mondes que le leur.

Tout comme une mère sécurisée devient sécurisante pour son enfant, un enseignant sécurisé devient sécurisant pour ses élèves.

“

LA VIE EST PASSIONNANTE, À CONDITION DE CHERCHER À LA COMPRENDRE ! »

N'y a-t-il pas un certain déterminisme à penser qu'une personne ne peut trouver le plaisir de découvrir l'altérité, d'explorer d'autres cultures et d'autres mondes que si elle a été sécurisée auparavant ? Si on n'a pas été suffisamment sécurisé dans son enfance, a-t-on néanmoins des chances de s'en sortir ?

Bien sûr qu'il existe des déterminismes. Ils peuvent être de toute sorte. Les démarches scientifiques les étudient et les valident ou non. Ce qui est dangereux - voire totalitaire -, c'est de retenir une explication par une seule cause.

Il existe des convergences de déterminismes, biologiques, psychologiques, affectifs, socioculturels, religieux ou spirituels. C'est cette convergence qui fait qu'un enfant s'orientera dans une direction ou dans une autre. Un enfant qui n'a pas bénéficié d'un attachement sécure au cours de ses années préverbales pourra retrouver un développement normal plus tard, mais il lui faudra y travailler davantage, grâce notamment à des tuteurs qu'il rencontrera sur son chemin. Le cerveau est malléable, plastique et sculpté par les milieux que l'on traverse dans sa vie, d'où le rôle majeur de l'école et de la culture.

La neuro-imagerie montre toutefois que la résilience neuronale se déclenche très facilement. Dès qu'un jeune enfant abandonné est à nouveau sécurisé, on voit ses troubles neurobiologiques disparaître et le sommeil peut redevenir normal en 48 heures.

Mais plus on tarde, plus le processus de résilience sera difficile à déclencher. En Roumanie, 176 000 enfants avaient été abandonnés dans les orphelinats du gouvernement de Nicolae Ceauscescu. Les Roumains ont réussi à en sauver 100 000, mais pour les autres, le processus de résilience n'a pas pu être déclenché.

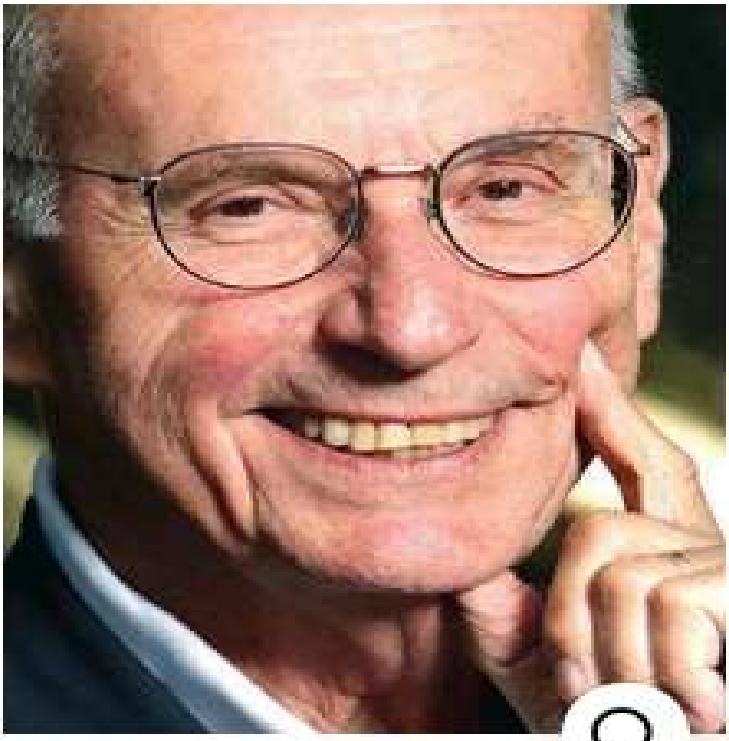
Quel regard portez-vous sur la société actuelle, en France notamment ?

À l'heure où nous parlons (entre les deux tours de l'élection présidentielle), on voit très bien que la société française est clivée, entre ceux qui ont choisi de cultiver leur liberté intérieure et ceux qui se regroupent autour de certitudes plus confortables. Une moitié de la population aime explorer, l'autre réciter.

Il est vrai qu'aller à l'opéra avec des amis ou boire un verre de vin ensemble procure beaucoup plus de plaisirs que l'effort d'exploration où l'on risque de se retrouver seul.

Mais la vie est passionnante, à condition de chercher à la comprendre !

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER



BIOGRAPHIE

Boris Cyrulnik est m édecin neuropsychiatre, directeur d'enseignement à l'université de Toulon et professeur associé à l'université de Mons en Belgique.

Directeur d'enseignement du diplôme universitaire « Clinique de l'attachement et des systèmes familiaux », il est connu pour avoir vulgarisé la notion de « résilience ».

Il a dirigé en 2018 les Assises de l'école maternelle, et s'est vu confier en 2019 la présidence du Comité des 1 000 premiers jours de l'enfant, période selon lui fondatrice dans le développement des tout-petits.

DERNIER OUVRAGE PARU

- *Le Laboureur et les mangeurs de vent.*

Liberté intérieure et confortable servitude, Odile Jacob, 2022.

DOSSIER

Des choix personnels aux orientations politiques

COMMENT DÉCIDONS-NOUS ?

Trois grandes familles de réponses ont été apportées à cette interrogation. Dès l'Antiquité, la philosophie s'intéresse notamment aux enjeux moraux : se décider, c'est préférer certaines valeurs, un modèle de vie et de société à d'autres. Aux 19e et 20e siècles, l'économie met un fort accent sur la question de la délibération, soit le calcul rationnel des décisions supposées les plus bénéfiques à un individu. Plus près de nous, la psychologie explore à nouveaux frais les choix automatiques que chacun fait au quotidien. Ces trois dimensions ne sont pas forcément exclusives et s'enrichissent même. Entre raison et intuition, préférence morale et subjective, la décision n'a pas fini de livrer ses mystères.

DOSSIER COORDONNÉ PAR **FABIEN TRÉCOURT**

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

LES RESSORTS DE NOS CHOIX

Chaque jour, nous prenons des milliers de décisions sans y penser. Ces automatismes conduisent à des erreurs mais sont le plus souvent utiles. **FABIEN TRÉCOURT**

©PIERRE-PAUL PARISEAU

Croiser quelqu'un par la gauche ou par la droite, s'engager sur le passage piéton, s'arrêter pour laisser passer un scooter trop pressé, se diriger vers le bureau de vote, mettre son bulletin dans l'urne... Toutes ces actions sont des décisions. La plupart sont automatiques, nous les prenons sans y penser. D'autres ont été l'objet d'une longue délibération. Parfois des décisions capitales doivent être prises dans l'urgence, dans une centrale nucléaire au bord de l'implosion par exemple. Et parfois nous avons tout notre temps pour des choix insignifiants, comme la couleur des gobelets à un pot de fin d'année. Dans tous les cas, nous jugeons en permanence les effets – plus que les raisons – de nos décisions. C'est ce que les chercheurs appellent des « heuristiques de jugement ». L'expression a été inventée par l'économiste Herbert Simon, dans les années 1950, pour désigner des règles de raisonnement approximatives, mais fournissant des réponses souvent satisfaisantes.

La notion d'« heuristique de jugement » a été une importante nuance apportée à celle « d'utilité espérée », forgée une dizaine d'années plus tôt par John von Neumann et Oskar Morgenstern. Dans le sillage du concept d'*Homo œconomicus*, ces deux économistes partaient du principe que nous prenions nos décisions en calculant rigoureusement leurs bénéfices. Les jeunes décideraient par exemple de leurs études en fonction des taux d'insertion professionnelle, des niveaux moyens de salaire à la sortie, etc. Ce modèle a cependant du mal à expliquer des choix apparemment irrationnels, comme le fait de jouer au loto alors que les statistiques sont contre nous. Des recherches en psychologie, en économie comportementale ou encore en sciences cognitives ont donc envisagé que le « calcul de l'utilité espérée »

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

EXPÉRIENCE DE PENSÉE
L'ÂNE DE BURIDAN

Imaginez un âne qui aurait autant faim que soif, et qui serait à égale distance d'une source d'eau et d'un picotin d'avoine. D'un point de vue purement logique, il serait incapable de se décider et mourrait sur place ! C'est du moins ce qu'envisage le paradoxe dit « de l'âne de Buridan ». En pratique on peut imaginer plusieurs solutions : un animal (ou un humain) aurait conscience qu'il vaut mieux être affamé que déshydraté et privilégierait l'eau. On peut aussi penser qu'une part d'arbitraire ou de hasard pousse à faire d'abord l'un puis l'autre ; ou encore que les individus appliquent une règle tierce pour se décider – « toujours commencer par ce qui prend le moins de temps » par exemple. L'intérêt de cette expérience de pensée est surtout de sensibiliser au fait que les préférences ou espérances n'expliquent pas forcément toutes les décisions. ● F.T.

n'obéit pas exclusivement à des règles logiques. Il dépendrait aussi de facteurs plus pragmatiques, individuels ou encore émotionnels.

DEUX VITESSES DE LA PENSÉE…

L'idée a été popularisée par le spécialiste d'économie comportementale Daniel Kahneman dans *Système 1/système 2* (2012). Selon lui, notre psychologie est tiraillée entre deux grandes tendances : le « système 1 » est intuitif, rapide et sollicite peu d'énergie ; il permet de prendre des milliers des décisions automatiques au quotidien. Le « système 2 » est plus rationnel, lent et énergivore ; il nous permet de remettre en question nos intuitions de départ, de prendre en compte des paramètres plus techniques ou abstraits. Le système 1 est souvent présenté comme une source de biais cognitifs et d'erreurs, pouvant être corrigés ou atténués grâce au système 2. Si nous investissons beaucoup de ressources dans une activité par exemple, nous aurons plus de mal à nous arrêter. Les joueurs de casino sont ainsi victimes d'un « biais d'aversion à la perte » : ils rejettent l'idée d'avoir misé tant d'argent pour rien et surestiment la possibilité d'un retour sur investissement. En revanche, s'ils font l'effort de calculer statistiquement leurs véritables chances de gains, ils peuvent comprendre qu'elles sont nulles et arrêter les frais.

La rationalité serait davantage une capacité d'adaptation à des problèmes environnementaux qu'une faculté purement logique ou technique.

Le concept de « biais cognitif » connaît une immense popularité depuis une dizaine d'années. Ce succès tend cependant à occulter – comme le souligne D. Kahneman lui-même – que le système 1 prend de bonnes décisions dans l'écrasante majorité des cas. Si nous traversons à un passage piéton et qu'une voiture fonce dans notre direction, craindre qu'elle nous renverse n'est pas scientifique. Au contraire, analyser toutes les hypothèses possibles – « *le conducteur contrôle la situation* », « *il s'est endormi* », « *il veut me faire peur* » – comporte un risque de se figer et de se mettre en danger. C'est plutôt notre système 1 qui nous incite à bondir sur le côté sans réfléchir. Or cette décision n'est-elle pas la meilleure à prendre ? Le psychologue Gerd Gigerenzer estime que ce type de raccourci ne devrait même pas être qualifié d'irrationnel : à ses yeux, la rationalité est davantage une capacité d'adaptation à des problèmes environnementaux qu'une faculté purement logique ou technique. Nos décisions seraient tout à la fois imparfaites et rationnelles.

…ET DU « BRUIT »

Outre des heuristiques plus ou moins partagées par tout le monde, le caractère de chaque personne (clément, intransigeant…) et sa situation au moment de se décider (heureux, fatigué…) auraient également une influence. C'est l'hypothèse explorée par D. Kahneman, Olivier Sibony et Cass Sunstein dans leur dernier ouvrage, *Noise* (2021). Dans une étude sur une compagnie d'assurances, les auteurs ont par exemple cherché à comprendre comment des souscripteurs évaluaient le niveau des primes. En théorie, cela aurait dû graviter autour d'un prix ni trop cher, pour se démarquer de la concurrence, ni trop bas, pour gagner suffisamment d'argent. Les cadres interrogés s'attendaient à un écart d'environ 10 % maximum, mais les auteurs ont constaté des différences allant jusqu'à 55 % ! Autre exemple donné dans *Noise* : « *Une étude portant sur six millions de décisions rendues par des juges en France en l'espace de douze ans révèle qu'ils ont tendance à être plus cléments le jour de l'anniversaire du prévenu.* » Même réfléchies, beaucoup de décisions – de justice, médicales, en entretien d'embauche… – varient de façon incompréhensible si on ne tient pas compte de ce « bruit » individuel. Le savoir aide à s'en prémunir, à douter davantage de soi. Mais seules des réflexions collectives permettraient vraiment de corriger le tir. ●

À LIRE

- *L'erreur est humaine. Aux frontières de la rationalité*
  Vincent Berthet, CNRS, 2018.
- *Quand est-ce qu'on biaise ?*
  Thomas C. Durand, humenSciences, 2019.

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

©DR

BIOGRAPHIE
Chercheur à l'Institut du cerveau, (Inserm), auteur de *Les Vacances de Momo Sapiens. Notre cerveau, entre raison et déraison* (Odile Jacob, 2021).

3 QUESTIONS À...

MATHIAS PESSIGLIONE
« LE CERVEAU N'EST PAS UNE MÉCANIQUE PARFAITE »

En matière de décision, que nous apprennent les neurosciences ?

Elles nous aident à comprendre comment l'architecture du cerveau et les contraintes biologiques impactent nos fonctions psychologiques et donc nos choix. Quand nous recevons une information, agréable ou décevante, cela se traduit dans notre cerveau par une augmentation d'activité. Pour faire la différence entre les conséquences positives et les conséquences négatives d'une décision, notre cerveau a recours à deux systèmes différents : l'un analyse les gains et l'autre les pertes. Or, il peut y avoir des déséquilibres entre ces systèmes. On l'observe par exemple chez des personnes atteintes de la maladie de Parkinson et prenant certains médicaments (les dopaminergiques) pour réduire la rigidité musculaire. 15 % d'entre elles développent un effet secondaire : elles se mettent à prendre des décisions impulsives, comme jouer au casino, alors qu'elles ne l'avaient jamais fait auparavant. Le médicament altère leur perception des gains, et leur cerveau se retrouve attiré par des jeux d'argent sans plus tenir compte des risques de perte. Cet exemple montre que le système dopaminergique, l'un des plus anciens du cerveau, peut expliquer un changement de personnalité et influer sur nos décisions. Le cerveau n'est pas une mécanique parfaite, conçue par un ingénieur omniscient, mais une machine bricolée par la sélection naturelle.

Ces observations confirment-elles des hypothèses dans d'autres champs de recherche ?

Elles expliquent des constats faits en économie comportementale et en psychologie expérimentale, tout en les regardant sous un angle différent. Elles confirment que les critères de rationalité définis par des économistes, comme la maximisation de la satisfaction (je fais le choix qui est le meilleur pour moi) et la cohérence des préférences (si je préfère A à B et B à C, alors je dois préférer A à C) ne sont pas toujours respectés. Mais plutôt que de parler de comportement irrationnel ou de biais, les neurosciences les analysent avec une perspective évolutionniste. Prenez le « jeu de l'ultimatum » par exemple : une personne devant partager 100 euros avec vous vous propose quelques centimes. Si nous cherchions constamment à maximiser nos gains, nous devrions accepter car ce serait toujours mieux que rien. Mais en pratique les gens ne le font pas, car ils ne supportent pas l'injustice. Les économistes ont tendance à décrire cette « aversion à l'inéquité » comme un biais, une sorte d'erreur de jugement, là où les neurosciences l'expliquent plutôt comme une adaptation à notre environnement social – un minimum de réciprocité étant essentiel à la vie en collectivité.

Quelles sont les limites de cette approche ?

Se demander comment le cerveau fait un choix en se contentant de lui poser des électrodes et de regarder son activité ne mène pas loin. Pour comprendre de quoi l'humain est fait, le chercheur en neurosciences a besoin d'un cadre conceptuel préétabli par les sciences humaines. Il ne sait pas interpréter des données sans l'outillage puisé dans la philosophie, l'économie, la psychologie. Certains, comme les philosophes « éliminativistes » Paul et Patricia Churchland, veulent remplacer les concepts de la psychologie par un paradigme nouveau, uniquement fondé sur les observations cérébrales. Personnellement, j'estime que les sciences cognitives jouent un peu les intermédiaires entre les termes psychologiques du langage courant et les observations des neurosciences. Pour moi, le langage conditionne tout, et de nombreuses avancées scientifiques sont d'ailleurs liées à des résolutions de problèmes terminologiques.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **LAURENCE SERFATY**

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

© PIERRE-PAUL PARISEAU

LE PARADOXE DE L'ABONDANCE

Notre société moderne met une quantité d'objets et d'opportunités à notre portée. Au risque de nous transformer en éternels indécis. EMMANUELLE PICAUD

Deux cent trente sortes de soupes, 285 variétés de cookies, 125 types de vinaigrettes à salade et 40 modèles de dentifrices. C'est ce qu'a inventorié le psychologue américain Barry Schwartz dans le supermarché à côté de chez lui ❶. Comme lui, nous sommes confrontés chaque jour à une avalanche de suggestions, lorsque nous faisons nos courses ou choisissons un film par exemple. Selon une étude menée en 2016 auprès de 2 000 consommateurs américains de Netflix, ces derniers mettraient en moyenne 18 minutes à choisir un programme avant de se décider. C'est 2 fois plus de temps que pour les utilisateurs du câble (9 minutes en moyenne). L'année dernière, des politistes américains ont également montré que, plus il y a de candidats à une élection, plus les citoyens ont tendance à ne pas lire les programmes politiques par peur de se noyer dans une masse d'informations ❷. Les votants ont consacré en moyenne 25 secondes à chaque programme lorsqu'il n'y avait que 3 candidats, alors que la majeure partie ne les a pas regardés quand il y en avait 12.

En théorie, l'abondance devrait servir notre bien-être et notre épanouissement. Mais de nombreux travaux empiriques confirment que ce n'est pas le cas – ce que B. Schwartz appelle le « paradoxe du choix ». Conférencier et enseignant à l'université du Québec à Montréal (UQAM), Denis Monneuse a voulu vérifier cette théorie en l'appliquant aux sites de rencontre en ligne ❸. En interrogeant un panel d'utilisateurs pour les besoins d'une étude exploratoire, il est parvenu aux mêmes conclusions : non seulement avoir accès à un large choix de candidats peut se révéler stressant et paralysant, mais cela augmente le temps de déci-

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

sion de celui qui doit choisir, ce qui a pour effet de repousser son choix. Une fois que l'une des deux personnes a pu se décider, cette dernière va forcément avoir des attentes importantes vis-à-vis de l'autre. Des exigences justifiées au vu des choix auxquels elle a dû renoncer, mais aussi à cause du temps qu'elle a consacré à sa décision.

« BATAILLE DE L'ATTENTION »

La question du choix se pose désormais dans tous les domaines et à tous les âges de l'existence : orientation de métier, conjoint, lieu de vie… B. Schwartz explique qu'il donne désormais environ 20 % de travail en moins à ses étudiants qu'au début de sa carrière. Non pas parce que ces derniers seraient moins intelligents, mais parce qu'ils ont plus de choix à faire au quotidien et donc moins de disponibilité pour travailler. « *Avant, le seul choix de vie que vous aviez, c'était de savoir avec qui vous alliez vous marier,* donne-t-il en exemple. *Aujourd'hui, mes élèves se demandent : dois-je me marier maintenant ? Dois-je avoir d'abord des enfants ou privilégier ma carrière ?* », etc. Chaque matin lorsqu'on se réveille, conclut-il, on ne décide plus seulement quels vêtements on va porter, mais plus généralement quand et à quel moment nous décidons d'entamer une nouvelle étape structurante de notre vie.

Sur le long terme, cette avalanche de choix peut avoir un effet néfaste sur notre bien-être. « *Nous vivons à présent une bataille de l'attention. Nous avons un temps d'éveil limité et nous devons tous les jours choisir entre mener tel projet dans notre vie, aller à telle soirée, acheter un nouveau produit, poursuivre telle activité, etc.* », analyse D. Monneuse. Or, notre cerveau humain n'est pas armé pour réagir face à tant d'options. Cette surcharge peut mener à un engrenage, conduisant l'individu à réduire des activités essentielles pour maximiser ses choix. « *Certains vont ainsi passer moins de temps en couple, d'autres vont renoncer à leur temps libre et les autres vont réduire leur temps de sommeil… jusqu'à frôler le* burn out », s'inquiète le chercheur. D. Monneuse mène actuellement des recherches afin de mieux comprendre les liens entre prise de décision et cette forme d'épuisement personnel. « *Les activités sont comme des ballons. Nous jonglons avec plus ou moins de ballons, avec des ballons plus ou moins grands, certains savent mieux jongler que d'autres…* » Si nous étions totalement rationnels, dès que nous rencontrions du mal à jongler, nous ferions des priorités en réduisant le nombre de ballons avec lesquels nous jonglons, ou nous apprendrions à mieux jongler. « *Or, dans les faits, c'est tout le contraire qui se produit !* »

ENJEU DÉMOCRATIQUE

Avec la banalisation des usages d'Internet – et plus particulièrement des réseaux sociaux –, ce fait a pris une nouvelle ampleur. En deux clics, nous sommes submergés par des milliers de propositions alternatives. Comment faire le tri entre les informations, de la bonne option de location de vacances, au choix de l'école pour les enfants, ou encore le bon traitement médical ? La chercheuse en marketing Alena Bermes a mené l'année dernière une étude exploratoire ❹ sur les liens entre surcharge d'informations et propagation des *fake news* sur le covid-19. Ses résultats montrent que les utilisateurs des réseaux sociaux, submergés d'informations au moment de l'épidémie, ont eu davantage tendance à propager ces dernières.

« *La surcharge informationnelle crée des situations de stress, ce qui a amené les utilisateurs à prendre les mauvaises décisions.* (…) *Par exemple, la fausse rumeur selon laquelle la consommation de méthanol pouvait éliminer le coronavirus a fait le tour des médias sociaux en Iran. Plusieurs centaines de personnes sont décédées entre février et avril 2020 après avoir ingéré cette substance toxique* », donne-t-elle en exemple. Pour limiter cette dérive, elle préconise de réduire les choix des utilisateurs en créant une plateforme commune où seraient regroupées toutes les données officielles disponibles au public, ce qui permettrait d'effectuer un premier tri. L'autre solution serait de guider les choix des utilisateurs, par exemple en recourant à des « *nudges* », des méthodes de suggestions indirectes utilisées par les sciences du comportement pour influencer les motivations des individus et les inciter à prendre de bonnes décisions. ●

Chiffre clé

12

C'EST LE NOMBRE OPTIMAL D'OPTIONS que nous devrions avoir pour ne pas surcharger notre cerveau lorsque nous sommes confrontés à un choix, d'après une étude publiée dans la revue *Nature* en 2018. Un chiffre difficile à appliquer dans notre vie quotidienne !

SOURCE

• « Choice overload reduces neural signatures of choice set value in dorsal striatum and anterior cingulate cortex » Elena Reutskaja *et al.*, *Nature Human Behaviour*, vol. II, n° 12, décembre 2018.

❶ Barry Schwartz, *Le Paradoxe du choix. Comment la culture de l'abondance éloigne du bonheur*, Michel Lafon, 2006.

❷ Saul Cunow *et al.*, « Less is more. The paradox of choice in voting behavior, *Electoral Studies*, vol. LXIX, n° 1, février 2021.

❸ Denis Monneuse, *Apprenez à jongler entre vie pro et vie perso*, De Boeck, 2020.

❹ Alena Bermes, « Information overload and fake news sharing. A transactional stress perspective exploring the mitigating role of consumers' resilience during covid-19 », *Journal of Retailing and Consumer Services*, n° 61, juillet 2021.

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

© DR

BIOGRAPHIE
Chercheur en sciences cognitives à l'institut Jean-Nicod à Paris, il étudie le raisonnement humain et la communication. Coauteur avec Dan Sperber de *L'Énigme de la raison* (Odile Jacob, 2021).

3 QUESTIONS À...

HUGO MERCIER
SUIVRE SON INSTINCT OU SA RAISON ?

Vous expliquez que l'humain, comme l'animal, recourt à des « mécanismes inférentiels » pour prendre les bonnes décisions. De quoi s'agit-il ?

Ce sont les briques élémentaires de notre esprit, c'est-à-dire tous les mécanismes cognitifs et psychologiques par lesquels nous percevons le monde, développons des connaissances et agissons. Quand on ouvre les yeux, des photons pénètrent dans notre rétine. On réalise alors des « inférences » qui permettent d'en tirer des informations sur la couleur des objets qu'on a devant soi ou les émotions exprimées par le visage de la personne en face de nous, par exemple. Autrement dit, on part d'une information très simple pour en extraire des données plus riches sur la base desquelles on prend des décisions. Si on infère que notre amie est triste, on peut alors prendre la décision de lui demander comment elle va. Ces mécanismes inférentiels permettent de se décider sur la meilleure chose à faire en fonction d'un ensemble d'informations qui portent sur notre environnement et sur les objectifs qu'on se fixe. Ce sont des décisions très élémentaires : on sent qu'on a soif et on sait qu'il y a de l'eau dans le réfrigérateur, alors on en déduit que c'est une bonne idée d'aller chercher la bouteille qui s'y trouve. Cela peut paraître trivial mais une des tâches principales des sciences cognitives, c'est justement d'élucider la façon dont notre esprit parvient à réaliser toutes ces choses qu'on fait sans y réfléchir.

Ces gestes inconscients sont-ils instinctifs ?

Il y a toujours une part d'instinct dans les décisions qu'on prend ! Les inférences dont elles résultent reposent en effet sur des mécanismes psychologiques en partie innés, même s'ils requièrent un peu d'apprentissage. Mais selon ce qu'on entend par « décision », cette part d'instinct va beaucoup varier. Elle joue un rôle moindre dans celles qui sont mûrement réfléchies, débattues avec d'autres, alors qu'elles sont très présentes dans celles qui relèvent d'un geste routinier comme se laver les dents le matin, se saisir de la tasse de thé qu'on a en face de soi, bref activer tel ou tel muscle pour arriver à son objectif.

Peut-on prendre de bonnes décisions quand on est tout seul ?

La raison n'a pas tant pour fonction de nous permettre, seul, d'accroître notre connaissance du monde et de prendre de meilleures décisions. Elle permet d'abord de se justifier soi-même, de convaincre autrui et d'évaluer les raisons que les autres nous offrent. Ce qui a ses limites : quand on tente de justifier nos décisions, on n'est en général pas très vigilant sur la qualité de nos arguments. En l'absence de contre-arguments amenés par autrui, notre tendance naturelle consiste à accumuler des raisons qui accréditent notre opinion initiale ou notre intuition. Si on est attiré par une boîte de céréales au supermarché, on va uniquement se concentrer sur les raisons de l'acheter plutôt que de se demander si celle d'à côté ne serait pas meilleure pour la santé, ou moins chère. On ne changera pas d'avis, nous pourrions même devenir plus confiants dans notre décision initiale ! On peut toujours essayer d'anticiper ce que seraient les réactions des autres, mais ça ne vient pas spontanément. S'autocorriger n'est jamais naturel. La raison a donc besoin, pour déboucher sur de bonnes décisions, de se confronter à l'avis d'autrui. Quand ce sont les autres qui nous donnent des arguments, on est plus attentif à ne pas accepter de mauvaises raisons, tout en restant ouvert aux bonnes.

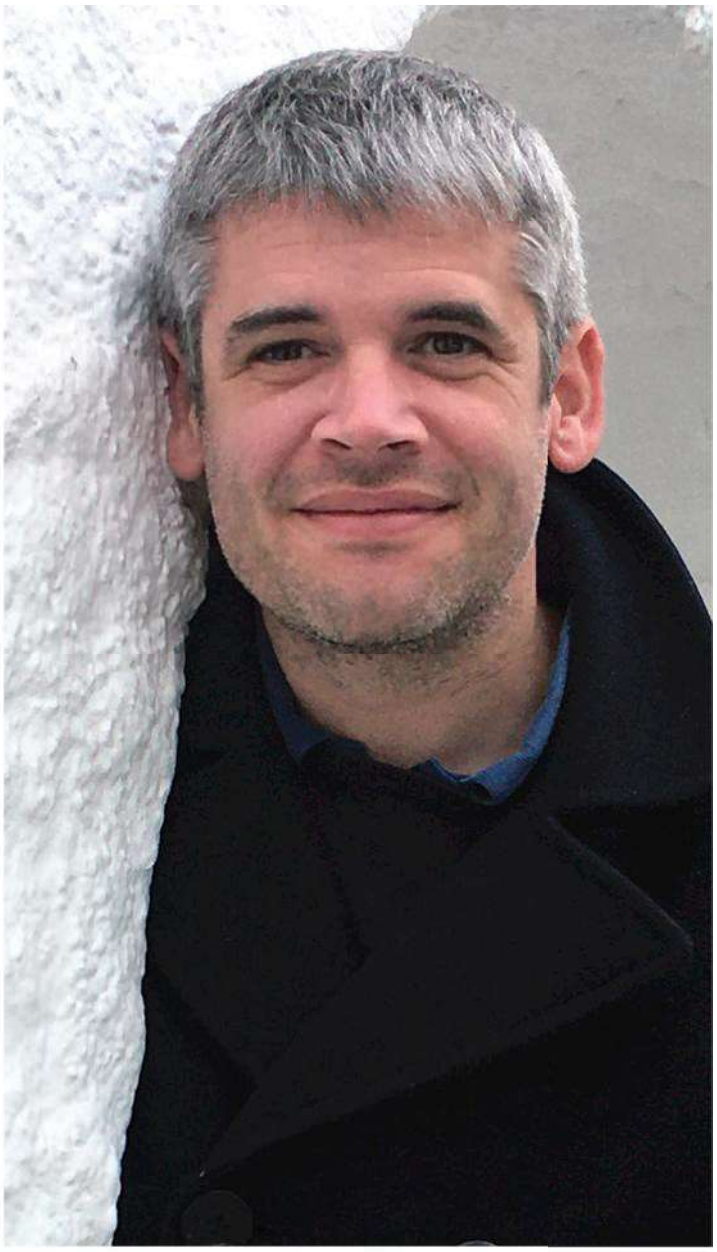
● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARION ROUSSET**

Délivré à 353101 le 6/11/2022, 7:48:01 PM

ENTRETIEN

MIKAËL COZIC
THÉORIE DE LA DÉCISION, L'ESSOR D'UNE SCIENCE

S'il existe des réflexions pionnières dès l'Antiquité et le Moyen Âge, la philosophie morale a longtemps occulté les petites décisions du quotidien. L'essor de nouvelles disciplines, comme l'économie ou la psychologie, ont tout changé.



La question de la décision est-elle aussi vieille que celle de la démocratie ?

Au moins autant ! Historiquement, la réflexion philosophique sur la décision, dans la tradition occidentale, est contemporaine des formes grecques de la démocratie. Vivre dans une culture démocratique a probablement aidé. Les questions « comment bien choisir ? » ou « comment délibérer ? » ont pu émerger à ce moment-là. Mais, si on regarde les théories actuelles de l'action ou de la décision, dans les recherches en économie, en psychologie ou encore en philosophie, elles se situent à un niveau d'abstraction et de généralité qui dépasse la seule décision politique.

De quoi parle-t-on alors, dans la « philosophie de l'action » par exemple ?

Cette approche s'intéresse à ce qu'il y a de commun à toutes les décisions. Elle se demande quels sont les fondamentaux de nos choix et délibérations, ainsi que ce qui doit les guider en général – les informations dont on dispose, les objectifs ciblés, les moyens disponibles, etc. Il existe cependant des domaines spécialisés, s'intéressant à certains types de décision en particulier. L'éthique, notamment, est liée à une myriade de décisions individuelles et quotidiennes, comme aider ou non quelqu'un, se soucier de ses proches... Les décisions à grande charge morale, qui touchent à la vie ou à la mort en particulier, constituent son terrain naturel.

Les décisions collectives, elles, sont étudiées par deux branches très proches : l'éthique sociale qui s'intéresse à la manière dont on s'organise collectivement, en particulier pour se répartir les avantages, les inconvénients ou les sacrifices nécessaires à la vie en collectivité ; et la philosophie politique qui étudie les décisions politiques et leurs institutions.

La philosophie de l'action a connu une grande vitalité depuis la Deuxième Guerre mondiale. Mais son histoire débute plus tôt. On en trouve des expressions, déjà très inventives dans la philosophie grecque, en particulier chez Aristote. Puis, pendant longtemps, elle a été éclipsée par les grandes questions de la philosophie morale, avec l'idée que les actions les plus ordinaires et les plus insignifiantes ne méritaient pas qu'on s'y arrête, contrairement aux actions à forte charge morale. C'est au 20e siècle que l'analyse générale de la décision a été revitalisée, sous l'impulsion notamment du philosophe américain Donald Davidson ❶.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

© DR

BIOGRAPHIE
Philosophe, chercheur à l'Institut de recherches philosophiques de Lyon, auteur de *Choisir rationnellement* (éd. Matériologiques, à paraître à l'été 2022).

MOTS-CLÉS

• THÉORIE DU CHOIX RATIONNEL
Les comportements que nous adoptons et les décisions que nous prenons seraient le fruit d'une délibération rationnelle et d'un calcul d'intérêts, aussi rigoureux et objectifs que possible.

• RATIONALITÉ LIMITÉE
Nos raisonnements resteraient imparfaits. Nous n'aurions par exemple pas assez de temps et d'informations pour prendre en compte tous les paramètres d'une décision, et devrions donc nous baser sur des approximations.

• COHÉRENCE SUBJECTIVE
Une décision peut paraître contraire aux intérêts supposés « objectifs » d'un agent rationnel, et néanmoins être cohérente du point de vue de la personne qui la prend, dès lors qu'elle s'accorde avec un ensemble de paramètres subjectifs (valeurs morales, désirs personnels, compromis personnels…)

• *NUDGE*
« Coup de coude » en français, pour pousser des individus à prendre de bonnes décisions, ou à adopter de bons comportements, grâce à des incitations disséminées dans l'espace public.

Mais cette philosophie de l'action ne se place pas seulement à un niveau individuel…

Elle s'y est beaucoup consacrée, parce qu'il est sans doute plus simple de commencer par ce volet. Dans un second temps seulement, elle s'est déplacée vers la question des actions collectives, en se demandant si ces idées pouvaient être transposées à une échelle de groupe. Ce déplacement soulève beaucoup de questions… Est-ce qu'on peut considérer qu'une collectivité peut avoir une intention, comme un individu ? Si oui, est-ce que cela est équivalent au fait que tous les membres de la collectivité aient en commun une certaine intention individuelle ? Sans doute pas… Prenons l'affirmation « *Les électeurs ont voulu changer de président* », il est possible qu'une part importante de ces électeurs n'aient pas eu ce souhait. Des questions analogues se posent concernant la manière dont une collectivité se représente le monde dans lequel elle évolue. Le passage de l'individuel au collectif soulève la question de savoir quelle entité est susceptible de prendre une décision ❷.

Quand on décortique ainsi une prise de décision, est-ce la rationalité qu'on recherche ?

Une bonne partie de la réflexion philosophique sur l'action et sur la décision se consacre en effet à la question « qu'est-ce qu'une décision rationnelle ? ». C'est la théorie dite « du choix rationnel » : il s'agit de rechercher les facteurs clés de la rationalité d'une décision, également appelés les « déterminants de la rationalité » : les croyances de l'individu sur son environnement, ses désirs, ses préférences, et les actions qui s'offrent à lui. Il faut s'interroger sur la nature de ces déterminants : si l'on prend les croyances par exemple, sont-elles binaires (je crois/je ne crois pas) ou sont-elles affaire de degrés ? Une fois qu'on a une telle liste, l'idée est d'analyser les configurations où

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

on peut considérer qu'une décision est rationnelle. Certaines théories du choix rationnel se situent au niveau le plus général possible. D'autres étudient des aspects plus spécifiques, par exemple la façon dont on prend en compte l'incertitude ou la temporalité.

Cet objectif de rationalité exclut-il les aspects émotionnels ou inconscients de la prise de décision ?

On distingue généralement une approche dite « descriptive », étudiant notre façon effective de prendre des décisions, et une approche « normative », qui essaie de déterminer les décisions qu'il faudrait prendre. Cette distinction ne correspond pas à une opposition entre, d'un côté, des décisions qui seraient émotionnelles et irréfléchies et, de l'autre, des décisions rationnelles et intelligentes. En réalité, la notion de rationalité est très liée à l'idée de cohérence subjective : chez quelqu'un de rationnel, il y a une certaine harmonie entre ses croyances, ses désirs et la manière dont il va les accorder dans l'action. Les aspects instinctifs ou émotionnels peuvent intervenir sans rompre cette cohérence.

Cette notion de « cohérence » irrigue une bonne partie des théories de la décision. Elle laisse les individus très libres de leurs objectifs et de leurs styles de raisonnement. D'ailleurs, ce cadre théorique est aussi appliqué à la compréhension de la décision animale. Sans avoir la même capacité de délibération que les humains, les animaux peuvent montrer une forme de cohérence dans leurs actions, comportements et peut-être dans des attitudes sous-jacentes.

La décision intéresse l'économie, la sociologie, la psychologie et les sciences cognitives… Est-ce que le croisement de toutes ces sciences nous aide à prendre de meilleures décisions ?

De manière générale, ces disciplines finissent par accroître notre stock de connaissances sur l'environnement dans lequel on évolue et sur notre comportement. Ces connaissances peuvent en principe nous permettre de prendre de meilleures décisions. Prenons des exemples simples : savoir comment fonctionne l'économie est utile avant de faire un investissement. Avoir des notions de psychologie peut nous aider à interagir avec les autres. Mais certains champs de recherche ont comme projet de nous aider à mieux décider. L'économie a un pied dans la théorie de la décision normative par exemple. Elle pense qu'elle a un mot à dire non seulement pour informer sur l'environnement sur lequel nous décidons mais également sur la manière de décider.

La psychologie aussi s'intéresse à l'évaluation voire au progrès de nos décisions individuelles. C'est particulièrement le cas depuis les années 1970, avec l'émergence de l'idée d'être handicapé dans nos raisonnements par des biais massifs *(p. 34)*. On peut estimer que connaître ses biais aide à les corriger. Cette pensée a eu un succès très fort au milieu des années 2000, avec la parution du livre *Nudge* de Cass Sunstein et Richard Thaler ❸ dont l'objectif est clairement d'aider à prendre de bonnes décisions. Pour autant, aboutit-on à des décisions plus rationnelles ? Pas forcément…

Avec tous ces outils conceptuels, savons-nous pour autant prendre des décisions face aux grands enjeux globaux que sont les crises environnementales et notamment le changement climatique ?

Ne pas prendre une décision est une décision ; c'est décider de maintenir le *statu quo*. Il n'existe pas de différence profonde entre les deux. Pour les questions climatiques, deux éléments expliquent la difficulté de décider. D'une part, il s'agit de décisions très étendues. Cela ouvre la porte à la procrastination. Celle-ci est possiblement renforcée par l'impossibilité, à l'échelle collective, d'en mesurer les conséquences simplement. Ce ne sont pas ceux qui décident qui auront à en subir les conséquences.

D'autre part, il y a aussi un problème d'incitation… C'est une sorte de gigantesque dilemme du prisonnier *(p. 42)*. À l'échelle de la planète, nous sommes tous très dépendants des uns et des autres. Notre intérêt individuel à court terme : que les autres soient vertueux et que nous puissions continuer à polluer tranquillement. Nous sommes face à un problème dit « d'action collective », lié à la nature du réchauffement climatique. Une multitude de causes locales affectent l'ensemble de planète.

Dans ce type de situation, à une échelle plus petite, une autorité peut imposer par la contrainte une solution. Par exemple, un État qui instaure un quota de poissons à ses pêcheurs pour éviter la surpêche. Mais le climat est un problème interétatique, il n'existe pas d'autorité qui s'imposerait à tous. Tout repose sur la bonne volonté des participants, or celle-ci, à court terme, se heurte à leurs intérêts. Les populations elles-mêmes sont-elles prêtes à accepter la mise en place d'un prix du carbone raisonnable ? En France, on s'en souvient, cela a créé quelques troubles…

● PROPOS RECUEILLIS PAR **AGNÈS VERNET**

❶ Donald Davidson, *Action et événement*, Puf, 1993.

❷ Christian List et Philip Pettit, *Group Agency. The possibility, design and status of corporate agents*, Oxford University Press, 2011.

❸ Richard Thaler et Cass Sunstein, *Nudge. La méthode douce pour inspirer la bonne décision*, Vuibert, 2010.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

LES DATES CLÉS

AGNÈS VERNET

• 4e SIÈCLE AV. J.-C.
Aristote pose la délibération, qui évalue les enjeux, les moyens et les conséquences de la décision, au cœur du processus menant à l'action.

• 1670
Dans ses *Pensées*, **Blaise Pascal** élabore une première théorie de la décision, l'espérance de gain, qui s'appuie sur les probabilités et donc l'importance des conséquences moyennes pour guider ses choix lorsqu'il existe de l'incertitude.

• 1713
Paradoxe de Saint-Pétersbourg : Nicolas Bernoulli remarque les conséquences paradoxales de l'espérance de gain. Son cousin Daniel Bernoulli reprend l'idée et propose la notion d'utilité, renvoyant à la valeur psychologique que chaque personne accorde à un bien, dans les *Commentarii* à l'Académie des sciences impériales de Saint-Pétersbourg, publiés en 1738.

• 1926
Le Britannique **Franck Ramsey** (1903-1930) publie *La Vérité et la Probabilité* et jette les bases de la théorie de la décision moderne en incertitude.

• 1944
John von Neumann et Oskar Morgenstern posent les fondements de la **« théorie des jeux »**, qui traite des contextes où la décision d'autrui a des conséquences sur le choix. Ils proposent la première formulation moderne, axiomatique, de la théorie de l'espérance d'utilité.

• 1947
Herbert Simon initie un dialogue entre la psychologie et la théorie du choix rationnel dans son ouvrage *Administration et processus de décision* (traduit en 1983). Il propose ainsi le concept de « rationalité limitée » pour décrire l'altération de la capacité d'un individu à décider à cause de contraintes comme le manque d'information, la complexité calculatoire ou le manque de temps. Il est lauréat en 1978 du prix dit Nobel d'économie (prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel).

• 1951
Kenneth Arrow, économiste américain, aborde la décision collective et crée la **« théorie du choix social »**. Il est colauréat en 1972 du prix de la Banque de Suède en sciences économiques.

© CULTURE CLUB/GETTY

Blaise Pascal. gravure, 18e siècle.

• 1953
L'économiste français **Maurice Allais** énonce le paradoxe d'Allais. Il montre que la théorie de l'utilité espérée ,développée par John von Neumann et Oskar Morgenstern, s'accorde mal avec certains comportements observables.

• 1979
Amos Tversky et Daniel Kahneman établissent expérimentalement l'existence d'anomalies pour la théorie de l'espérance d'utilité. Ils proposent, pour la remplacer, leur **« théorie des perspectives »**, qui fait notamment place à une « *aversion à la perte* ». Après le décès d'A. Tversky en 1996, D. Kahneman recevra en 2002 le prix de la Banque de Suède en sciences économiques.

• 2008
Richard Thaler et Cass Sunstein s'inspirent de la « théorie des perspectives » et de l'économie comportementale pour inventer le concept de ***nudges*** *(p. 45)*, des solutions de design ou de communication qui peuvent renforcer la désirabilité d'un choix parmi d'autres. Fondateur de l'économie comportementale, R. Thaler est lauréat en 2017 du prix de la Banque de Suède en sciences économiques.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

©PIERRE-PAUL PARISEAU

LE GROUPE REND-IL STUPIDE ?

On dit que l'union fait la force, mais les décisions prises à plusieurs ne sont pas toujours les meilleures. La délibération collective peut même mener à de fâcheuses issues. **SALOMÉ TISSOLONG**

Mer ou montagne ? Une famille tente de choisir sa prochaine destination de vacances. Petits et grands débattent, passent en revue plusieurs options… Après des jours de discussion, ils finissent par se mettre d'accord pour partir dans la vallée de la Dordogne. Mais derrière cet apparent consensus, personne n'est satisfait : on n'y trouve ni la mer ni la montagne ! Comme expliquer ce paradoxe dit d'Abilene *(encadré)*, bien connu des vacanciers comme des dirigeants d'entreprise ? Spontanément, se mettre d'accord à plusieurs semble préférable. Dans son traité sur *Le Politique* (4e siècle av. J.-C.), le philosophe Aristote envisageait déjà « *que de nombreux individus, dont aucun homme n'est vertueux, quand ils s'assemblent, soient meilleurs que ceux qui sont meilleurs mais peu nombreux* ». Pourtant un rapide regard sur l'histoire de l'humanité fait aussi douter de cette sagesse collective. Selon le sociologue Christian Morel ❶, on ne compte plus le nombre de ces décisions absurdes. Il évoque des situations sans gravité, tel que le paradoxe d'Abilene, mais aussi dramatiques, comme le fait de lancer la navette spatiale *Challenger* en 1986, alors que plusieurs décideurs pensaient qu'un dysfonctionnement se produirait. Des ingénieurs avaient alerté d'un possible manque de résistance des joints des propulseurs à des températures alors très basses. Mais après plusieurs heures d'évaluation des risques, par le biais d'une conférence téléphonique, les responsables

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

EXPÉRIENCE DE PENSÉE
LE PARADOXE D'ABILENE

Le sociologue Jerry Harvey et son épouse rendent visite aux parents de celle-ci. Il fait une chaleur étouffante : on supporte à peine les 40° degrés à l'ombre, et ce grâce au ventilateur et à des boissons fraîches. Le beau-père de J. Harvey leur propose alors de se rendre à Abilene pour déjeuner. Cela semble être une mauvaise idée : cette ville est à 80 km et la voiture ne possède pas d'air conditionné. Mais tous les membres de la famille disent vouloir y aller. Comme prévu, le voyage est très désagréable… Mais une fois de retour à la maison, ils se rendent compte qu'aucun d'eux ne souhaitait vraiment y aller. Pour faire plaisir aux autres et par crainte de se contredire, tous ont décidé de faire le contraire de ce qu'ils désiraient individuellement. ● S.T.

- **The Abilene Paradox and Other Meditations on Management**
  Jerry Harvey, Lexington Books, 1988.

décidèrent quand même de lancer la navette. Elle se désintégra 73 secondes après son décollage, provoquant la mort des sept astronautes.

PRESSION SOCIALE

« *Les foules accumulent non l'intelligence mais la médiocrité* », affirmait en ce sens le psychologue social Gustave Le Bon dans son ouvrage canonique *Psychologie des foules* (1895). Les individus risquent de devenir moins raisonnables et de prendre de plus de mauvaises décisions. Le sociologue Christian Thuderoz abonde et évoque plusieurs facteurs ❷. Le premier est « la pensée de groupe » ou « *group think* » – théorisée par le psychosociologue Irving Janis en 1972. Les individus d'un collectif auraient tendance à rechercher prioritairement une forme d'accord, plutôt que d'analyser réellement une situation. Derrière l'illusion d'une décision pertinente, on observerait plutôt une sorte de pensée unique, voire de « non-pensée ».

La psychologie sociale décrit aussi un phénomène de « polarisation de groupe », évoqué pour la première fois en 1961 par James Stoner, alors étudiant au MIT ❸. Un collectif a tendance à prendre des décisions plus extrêmes que les positions de départ de ses membres. Chacun s'ajuste aux réponses et arguments des autres au cours de la discussion. En fonction de la tendance initialement dominante, elles sont orientées vers un plus grand risque ou au contraire une plus grande prudence. Les sociologues David Myers et Martin Kaplan l'ont démontré en 1976 par à une simulation de procès avec un jury. Il devait déterminer la culpabilité ou l'innocence d'un individu accusé de faits criminels. Les chercheurs avaient manipulé les preuves fournies au jury afin de créer au départ deux groupes : l'un en faveur de la condamnation, l'autre en faveur de l'acquittement. Les discussions dans le groupe en faveur de la condamnation ont finalement augmenté la tendance des jurés à penser que l'accusé était coupable. L'inverse s'est aussi produit dans le groupe pro-acquittement ❹.

Un autre facteur est la « pression sociale de conformité », évoquée par C. Thuderoz. Les individus ont tendance à adopter une opinion contraire à ce qu'ils pensent si elle leur semble faire l'unanimité. Salomon Asch le démontre dans une expérience en 1951 : un professeur pose une question simple à un groupe, des complices s'empressent de lui donner une réponse absurde, seule une personne ignore participer à une expérience. L'objectif était de tenter de l'influencer en proposant une mauvaise réponse. Or dans près de 37 % des cas, alors qu'il était évident que la réponse était fausse, les cobayes se conformaient à la parole des complices. Ce genre de mimétisme se retrouve par exemple lorsque des foules ne portent pas assistance à des personnes en danger, par peur d'agir différemment des autres, alors que la raison pousserait pourtant à leur venir en aide.

COMMENT S'EN SORTIR ?

La conscience de ces phénomènes semble être un premier moyen d'y échapper. Irving Janis préconisait en effet d'informer les participants à une décision collective sur les difficultés liées à la « pensée de groupe » pour les éviter. Il proposait aussi que l'un d'eux joue le rôle « d'avocat du diable », en critiquant les idées et arguments avancés, et en en proposant d'autres. Il est en effet aisé de s'enfoncer dans l'erreur quand personne ne nous contredit – que les autres participants soient sincèrement d'accord avec nous ou qu'ils ne puissent pas exprimer leurs doutes… Spécialistes de la décision, en entreprise notamment, Bernard Bougon et Laurent Falque conseillent une approche « *par le discernement* » ❺. Ils soulignent l'importance d'une question clairement définie, d'un minimum de règles procédurales et de la participation obligatoire de chacun des membres du groupe. Ils pointent aussi la nécessité d'un animateur de groupe, « *officiel ou naturel* ». Autant d'astuces pour bénéficier d'un peu plus de sagesse collective. ●

❶ Christian Morel, *Les Décisions absurdes*, 3 t., Gallimard, 2002, 2012 et 2018.
❷ Christian Thuderoz, *Décider à plusieurs*, Puf, 2017.
❸ Maria Augustinova et Dominique Oberlé, *Psychologie sociale du groupe au travail*, De Boeck, 2013.
❹ David Myers et Martin Kaplan, « Group-induced polarization in simulated juries », *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. II, n° 1, 1976.
❺ Bernard Bougon et Laurent Falque, *Apprendre à choisir. Méthodes et outils pour mieux décider seul ou à plusieurs*, 4e éd., Dunod, 2020.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

EXPÉRIENCE DE PENSÉE
LE DILEMME DU PRISONNIER

Deux hommes sont arrêtés à proximité d'un lieu de braquage avec des armes. Prisonniers, ils sont séparés et mis face à un choix. Si l'un des deux dénonce l'autre, il est remis en liberté et l'autre écope de la peine maximale de dix ans de prison. Si les deux se dénoncent mutuellement, ils sont condamnés de manière équitable à cinq ans chacun. Si les deux refusent de dénoncer, ils auront une peine très légère faute de preuves. D'un point de vue individuel et mathématique, les deux individus ont tout intérêt à trahir. Mais d'un point de vue collectif, ils ont intérêt à coopérer et à refuser de parler. Énoncé en 1950 par le mathématicien Albert William Tucker, ce dilemme met ainsi en scène la difficulté à élaborer une stratégie quand on ignore ce que décideront les autres. ● C.R.

GOUVERNER, C'EST DÉCIDER ?

Les dirigeants politiques doivent naviguer dans un océan d'incertitude, avec de multiples paramètres à prendre en compte. Ils sont toujours en quête de nouveaux processus de délibération. **CHLOÉ RÉBILLARD**

« *Gouverner, c'est choisir, si difficiles que soient les choix.* » Lorsque Pierre Mendès France prononce ces mots devant l'Assemblée nationale en 1953, il aspire à la fonction de président du Conseil, plus haute sphère du pouvoir sous la IVe République. Les sciences sociales lui donnent-elles raison ? Une décision politique peut être considérée comme le point d'aboutissement d'un processus, allant de la formulation d'un problème à l'élaboration d'outils pour le résoudre. Elle peut aussi être envisagée comme un point de départ, à partir duquel seront fixées les prochaines échéances de l'action publique. Comme le résume la politiste Charlotte Halpern, « *la décision publique est le produit d'un arbitrage constant entre faisabilité politique et rationalité économique ou technique, de l'articulation entre* policies *et* politics*, entre l'action politique et ses publics* ❶. »

La sociologie et l'économie ont d'abord présenté la prise de décision politique comme le fruit d'acteurs rationnels. C'est la théorie qualifiée de « classique » par C. Halpern. Mais ce principe est contesté par l'émergence d'autres études depuis les années 1950, comme les travaux du sociologue et économiste Herbert Simon sur « la rationalité limitée » *(p. 34)*. Dans le domaine de la politique internationale également, l'idée d'un acteur rationnel, calculant par exemple les coûts et les gains attendus d'une entrée en guerre avec un autre État, a d'abord été prédominante. « *Si ce modèle est tant répandu, c'est parce que sa capacité explicative est indéniable* », estime le politologue étasunien Graham Allison ❷. Selon lui, elle présente néanmoins des lacunes qui ne permettent pas de se saisir de décisions qui sont jugées irrationnelles par les autres forces en présence, comme ce fut le cas avec Hitler en 1938 ou avec Saddam Hussein lors de l'invasion du Koweït en 1990. « *Les jugements de valeur, les valeurs et idéaux auxquels tient un État influencent les objectifs et les buts poursuivis par cet État, et déterminent les aspects de la réalité auxquels l'État accordera de l'importance.* » Il revient notamment sur les facteurs qui mènent aux décisions de John Kennedy et de son gouvernement dans un contexte d'escalade avec l'URSS et conteste la théorie de l'acteur rationnel, mettant en avant d'autres facteurs comme la culture des institutions américaines, ou l'importance du contexte de politique intérieure aux États-Unis.

> « LES JUGEMENTS DE VALEUR, LES VALEURS ET IDÉAUX AUXQUELS TIENT UN ÉTAT INFLUENCENT LES OBJECTIFS ET LES BUTS POURSUIVIS PAR CET ÉTAT. »
> ● **GRAHAM ALLISON**
> CHERCHEUR EN SCIENCE POLITIQUE

CRISE DÉMOCRATIQUE

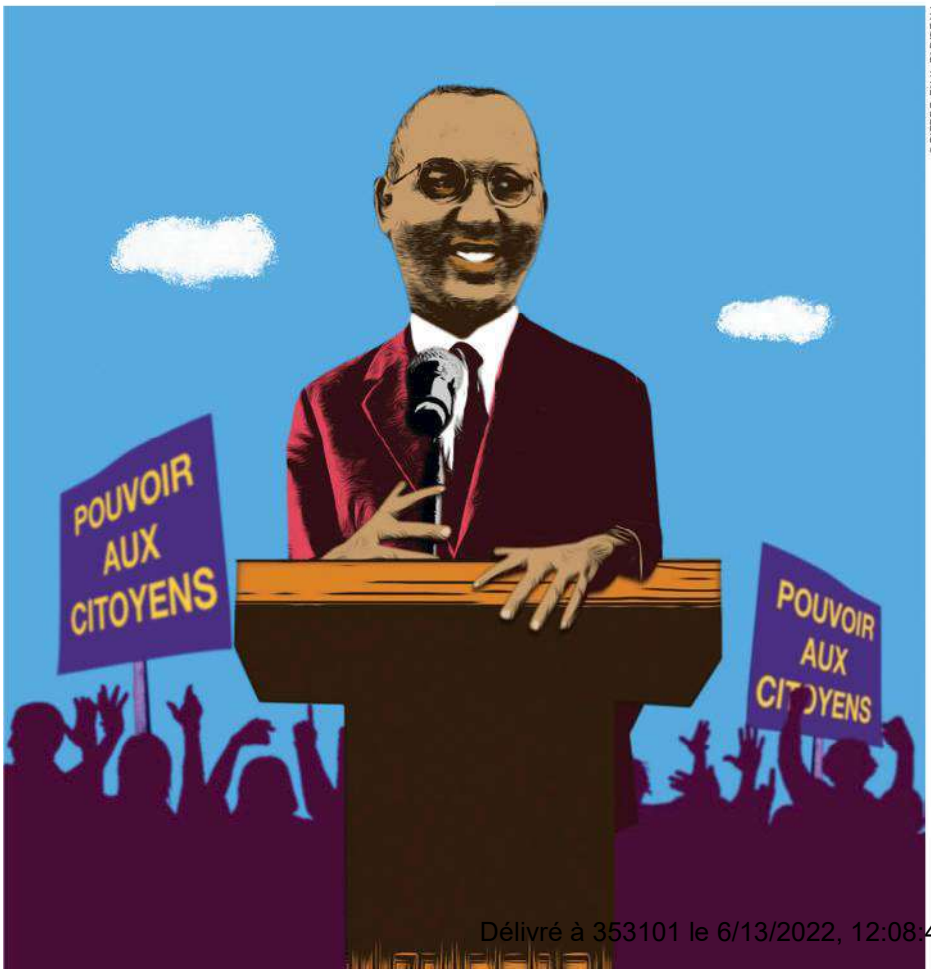
Dans une démocratie, les décisions politiques se prennent à des échelles multiples, depuis la commune, voire le quartier, jusqu'à des instances supranationales telles que l'Union européenne. Depuis plusieurs années, des chercheurs en sciences sociales, comme Pierre Rosanvallon ou Loïc

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

Blondiaux, s'interrogent sur la crise que traversent ces institutions : abstention record, perte de légitimité, remise en cause de la représentativité des élus, etc. L'attachement au principe démocratique reste certes fort en France, mais la démocratie représentative déçoit. Durant la crise sanitaire par exemple, 315 citoyens interrogés en avril et mai 2020 ont dénoncé un déficit d'information et de gestion collective ❸. « *Les décisions, prises dans l'urgence et souvent improvisées pour faire face aux crises majeures, l'ont été sans consultation démocratique,* résume l'économiste Angélique Chassy, *avec des controverses récurrentes qui suscitent de la défiance voire du rejet, contrariant l'acceptabilité sociale et dès lors l'efficacité des mesures adoptées* ❹. » Des tentatives pour impliquer les citoyens dans le processus des prises de décisions se développent : grand débat, convention citoyenne sur le climat, comité sur la stratégie vaccinale et autres, avaient pour objectif affiché d'intégrer plus de démocratie participative. Le résultat est cependant contrasté : si les efforts pour solliciter les citoyens sont réels, leur travail n'est pas toujours pris en compte. Seules 10 % des propositions de la Convention citoyenne sur le climat ont été reprises intégralement par le gouvernement français par exemple.

LE SALUT PAR LES ALGORITHMES

Plutôt que d'intégrer plus de personnes, et s'infliger des choix difficiles, la tentation apparaît parfois de laisser nos destinées à des algorithmes capables de percevoir l'opinion majoritaire sur un sujet. Cela sonne comme de la science-fiction et pourtant... Certains aspects de nos vies quotidiennes sont déjà gérés par le numérique. Ainsi, « l'*opinion mining* » consiste à extraire des données des réseaux sociaux pour ensuite les analyser et les modéliser. Ce travail, réalisé grâce à des outils d'intelligence artificielle, permet aux décideurs d'évaluer la réception de politiques publiques et, dans certains cas, de mettre des sujets à l'agenda politique. Des partis politiques se sont aussi emparés de plateformes numériques, comme ce fut le cas avec la plateforme Consul pour Podemos, en Espagne, qui s'est ensuite diffusée à l'échelle d'une centaine de collectivités dans le monde, avec pour ligne de mire un accès direct à l'opinion des citoyens sur les sujets qui les préoccupent. Mais ces tentatives se heurtent à des biais : manque de représentativité des utilisateurs des réseaux sociaux, les personnes éloignées du numérique, voire sujettes à l'« illectronisme » se retrouvent écartées. Le risque est également d'orienter l'opinion qu'on cherche à recueillir. Selon la politiste Anne Marijnen ❺, le numérique pourrait être un outil démocratique, à condition d'éduquer les citoyens au numérique et à prévenir les dérives possibles par des outils juridiques contraignants. ●



© PIERRE-PAUL PARSEAU

❶ Article « Décision », *in* Laurie Boussaguet, Sophie Jacquot et Pauline Ravinet (dir.), *Dictionnaire des politiques publiques*, 5e éd., Presses de Sciences Po, 2019.

❷ Graham Allison, *Essence of Decision. Explaining the Cuban missile crisis*, Little Brown, 1971.

❸ Angélique Chassy et Philippe Bance, « La consultation citoyenne a le vent en poupe avec la crise sanitaire de 2020 », juillet 2020.

❹ Angélique Chassy, « Les consultations citoyennes peuvent-elles redéfinir la légitimité politique ? », *The Conversation*, février 2022.

❺ Anne Marijnen, « Démocratie algorithmée. Attention, danger », *Revue Projet*, n° 384, 2021/5.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

© DR

BIOGRAPHIE
Docteur en économie et directeur exécutif de l'Observatoire du bien-être du Cepremap. Il vient de publier, avec Coralie Chevallier, *Homo sapiens dans la cité. Comment adapter l'action publique à la psychologie humaine* (Odile Jacob, 2022).

3 QUESTIONS À...

MATHIEU PERONA
BIAIS COGNITFS, COMMENT L'ACTION PUBLIQUE PEUT S'ADAPTER

Pour quelles raisons les politiques publiques peinent-elles à atteindre leur but ?

Beaucoup cherchent à influencer le choix des citoyens en proposant des incitations positives qu'elles jugent désirables : une prime d'achat pour un vélo électrique, consulter régulièrement un médecin pour s'éviter par la suite des frais plus coûteux... Les décideurs partent du principe que les individus sont des agents rationnels. Or, les sciences cognitives montrent que nos comportements, en raison de millénaires d'adaptation à notre environnement, s'écartent de ce que ferait un individu parfaitement rationnel, comme de préférer un gain immédiat à un investissement qui rapporterait davantage sur le long terme. Le cerveau humain ne sera donc pas sensible à l'argument invoqué par l'État dans le cadre de la campagne de prévention. Plutôt que de chercher à corriger ces biais, mieux vaut en comprendre les raisons et y adapter l'action publique.

Comment concevoir une action publique qui tienne mieux compte du fonctionnement réel de la cognition ?

Plus qu'un *nudge*, qui cherche à donner un « coup de pouce » au citoyen à travers un ensemble d'incitations ponctuelles et ciblées, comme de mettre les fruits devant et les desserts sucrés derrière à la cantine, ou sa version malveillante, le *sludge*, qui vous fait envoyer une lettre recommandée pour résilier un abonnement souscrit en un clic, il s'agit de revoir la conception et la mise en œuvre de ces politiques, en intégrant dès le départ les chercheurs en sciences comportementales. Leur connaissance de la psychologie individuelle et collective aide à actionner les bons leviers. Si on reprend l'exemple de la campagne de prévention, on sait que le cerveau humain a une aversion pour la perte : il accorde plus de valeur à ce qui lui appartient qu'à ce qu'il pourrait obtenir. Une solution pour inciter les individus à se faire suivre pourrait consister à leur envoyer un message du type : « *Profitez de votre visite gratuite dans tel centre de santé avant telle date.* » En personnalisant le rendez-vous, on lui donne de la valeur ; et en jouant sur l'idée de la perte, on l'incite à saisir l'occasion. Cette méthode, utilisée par plusieurs pays dans le cadre de la vaccination contre le covid, enregistre de bons résultats.

Existe-t-il d'autres exemples de méthodes pouvant être utilisées en France ?

De plus en plus d'États commencent à s'intéresser aux sciences cognitives, notamment dans les pays anglo-saxons et scandinaves. Une des initiatives les plus ambitieuses a été menée aux États-Unis dans le cadre du programme Medicaid, visant à fournir une assurance maladie aux personnes à faibles revenus. De manière générale les individus ont tendance à surestimer les risques rares et donc leurs besoins en matière d'assurance. En tenant compte de ce biais, le gouvernement a conçu un système d'aide à la décision qui analyse les dépenses passées des usagers et permet de mieux adapter la couverture maladie à leur profil. Avec à la clé des millions d'économies ! De telles méthodes restent rares en France. Mais en 2020, la direction interministérielle de la transformation publique a lancé une dizaine d'expérimentations organisées autour des sciences comportementales. L'idée fait son chemin.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 12:08:46 PM

© PIERRE-PAUL PARISEAU

DES PHILOSOPHES AU CHEVET DES PATRONS

Des consultants en philosophie apportent leur aide par le biais de formations, de conférences ou encore d'ateliers. SALOMÉ TISSOLONG

Quand des patrons ont besoin d'aide pour prendre de meilleures décisions, des professionnels de l'accompagnement philosophique proposent de les épauler. C'est le cas de Flora Bernard et de Manon Genaivre, cofondatrice de l'agence de philosophie Thaé en 2013 ❶. Elles travaillent principalement avec des grandes entreprises – la Maif, Orange, la SNCF… –, mais aussi de plus petites structures ces dernières années. « *En pleine guerre en Ukraine, un chef d'entreprise français peut se demander s'il doit garder son activité en Russie,* donne en exemple F. Bernard. *Mon rôle n'est pas de donner une réponse à ce dilemme, ni de dire aux décideurs ce qu'ils doivent faire, mais de les aider à y voir plus clair : c'est le principe d'une décision éclairée.* »

On identifie généralement trois grands courants éthiques : l'éthique des vertus, chez Aristote, met l'accent sur les qualités qui accompagnent une action (honnêteté, prudence, bienveillance, etc.) ; l'éthique du devoir, défendue par Emmanuel Kant, privilégie le respect des grands principes moraux ; enfin, l'éthique conséquentialiste est très présente dans la philosophie contemporaine.

EN QUÊTE DE VALEURS

Dans les entreprises aussi, les profils les plus fréquents seraient les « conséquentialistes », comparant les bénéfices attendus de décisions pour se prononcer. Au risque de passer à côté de questions plus fondamentales. Une entreprise en pleine expansion a par exemple sollicité Thaé pour déterminer quelles nouvelles valeurs devaient accompagner son évolution. Mais en discutant avec les employés, F. Bernard comprend que le problème est mal posé. « *Je les ai poussées à se demander pourquoi elles voulaient développer leur activité, pourquoi la croissance les empêcherait de garder leur culture d'entreprise, s'il fallait vraiment modifier leurs valeurs – qui constituent en fait leur ADN…* »

Une ressource importante pour examiner tous les aspects d'une décision est le débat contradictoire. F. Bernard pose des questions aux dirigeants et employés, leur demande pourquoi ils décideraient dans un sens ou dans un autre, et promeut la confrontation d'idées. « *Nous prenons un temps limité pour ne pas être d'accord, et aller voir tous les arguments d'un côté, tous les arguments de l'autre, se donner vraiment la possibilité de discuter.* » Selon le philosophe Pierre-Olivier Monteil ❷, ce type d'échange permet d'éviter des décisions déconnectées de la réalité car prises de manière unilatérale par la direction. « *On ne peut plus miser essentiellement sur l'obéissance hiérarchique, il faut rechercher le consentement.* » L'enjeu est de sortir d'une conception solitaire du management, qui ne prend pas assez en compte le point de vue des équipes et la mise en œuvre des projets sur le terrain.

« *On ne peut pas déplacer les gens comme des pions,* insiste-t-il. *Prendre en compte un contexte, des personnes à consulter, des discussions… C'est tout cela qui fera l'acceptabilité ou non de la décision.* » Pour être acceptée en effet, une décision doit non seulement être rationnelle mais aussi compatible avec les valeurs des personnes concernées. Autrement dit, « *on ne recherche pas la solution optimale en théorie, mais la plus satisfaisante dans le contexte donné, c'est-à-dire compte tenu des ressources disponibles et des avis en présence.* » ●

❶ Flora Bernard et Manon Genaivre, *La Prise de décision. Un peu de philosophie pour les pros qui veulent penser autrement*, Dunod, 2021.

❷ Pierre-Olivier Monteil, *Éthique et philosophie du management*, Érès, 2016.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

L'ART DE S'ORIENTER DANS LE BROUILLARD

Prendre des décisions rationnelles quand on nage en pleine incertitude relève d'une gageure, tant pour les décideurs politiques que pour les individus. Mais face à la pandémie de covid-19, les sciences de la décision auraient pu servir de boussole.

MARION ROUSSET

Confiner toute la population, fermer les écoles, instaurer le port du masque dans la rue... Tout est allé très vite. En un rien de temps, les pouvoirs publics – surpris par la pandémie de covid-19 – ont pris des décisions qui sont venues bousculer la vie de tous les jours. Sauf que ce virus était alors inconnu et son évolution imprévisible. Et c'est bien là que la tâche fut si délicate. « *Que faire lorsqu'on ne sait plus ?* » s'interroge le philosophe Alexis Lavis dans *L'Imprévu* (2021). Comment prendre des décisions rationnelles quand les scientifiques eux-mêmes avancent à tâtons sur la nature du risque encouru ? Dans les hôpitaux frappés par la crise sanitaire, la stupéfaction a rapidement cédé le pas à l'urgence et à de nombreux dilemmes éthiques *(encadré)*. Tri des patients, arrêt des traitements, interruption de grossesse pour raison médicale, chirurgie délabrante, greffe d'organes, euthanasie... La médecine est parfois confrontée à des choix graves et irréversibles qui doivent s'accompagner d'une délibération, malgré la nécessité d'agir vite voire de sauver des vies. « *Le questionnement éthique survient lorsque la décision à prendre ne s'impose plus par son évidence. En philosophie, nous disons qu'elle est "contingente". En situation critique, un fond d'angoisse se fait sentir* (...). *Comment être sûr de n'avoir rien à regretter ?* » souligne Pierre Le Coz, professeur de philosophie à l'université d'Aix-Marseille [1].

D'autant que, en période de crise, le risque de faire des choix absurdes n'est jamais loin. C'est là l'un des enseignements des travaux de Paul Slovic, pionnier de la psychologie du risque et fondateur du Decision Science Research en Oregon. Pour chacun de nous, moins une menace est maîtrisable, explique-t-il dans *The Perception of Risk* (2000), plus elle est anxiogène. « *Quand le covid-19 émerge, c'est un virus inconnu, invisible et assez incontrôlable*, renchérit le psychosociologue Jocelyn Raude, enseignant-chercheur à l'École des hautes études en santé publique. « *Tout était prêt pour une forme de panique ! On a assisté à des réactions irrationnelles, chez des gens qui faisaient des stocks de papier toilette ou nettoyaient leurs courses par exemple.* » Cette inquiétude s'accompagne d'une demande d'autorité et de régulation par les pouvoirs publics. « *D'où l'énorme indulgence de la population vis-à-vis des mesures contraignantes qui lui sont imposées, en dépit de critiques très féroces sur la gestion de la crise. Elle est même allée au-delà des recommandations. Dès que les masques ont été disponibles par exemple, les gens en ont mis ; et quand les pouvoirs publics ont commencé à le rendre obligatoire, l'usage s'est généralisé,* rappelle J. Raude. *N'oublions pas non plus qu'une semaine avant la sortie du confinement, 80 % des Français souhaitaient qu'il soit prolongé !* » Le problème, c'est que les premières décisions prises par le gouvernement ne sont pas des plus rationnelles, estime ce psychologue, qui pointe par exemple « *l'interdiction d'aller se promener sur les plages, renforçant la densité des flux de populations sur les trottoirs* ».

DES BOUSSOLES POLITIQUES

Quid du choix de confiner tout le pays ? « *On n'aurait peut-être pas tous été confinés, en dépit de la brutalité de la première vague et des informations catastrophiques qui nous venaient de*

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

© PIERRE-PAUL PARISEAU

REPÈRES
L'ÉTHIQUE MÉDICALE À L'ÉPREUVE

Comment les soignants pouvaient-ils se décider durant la crise sanitaire ? Une réponse a été apportée par Tom Beauchanp et James Childress, qui ont élaboré quatre principes à la fin des années 1970 dans *Principles of Biomedical Ethics*. D'abord, l'autonomie du patient qui doit être respectée. Autrement dit, il s'agit de s'assurer que celui-ci a pu donner son avis après avoir reçu une information « *sincère et compréhensible* ». Tout aussi importante est la bienfaisance des soignants vis-à-vis de patients, ainsi que la non-malfaisance de l'équipe – pas de souffrances inutiles ni de traitements inappropriés… Enfin le principe de justice, plus ambivalent, requiert de prodiguer les meilleurs soins à tous, quels que soient l'âge de la personne, son sexe ou sa couleur de peau… et en même temps de donner la priorité à certains, quand les lits ou les organes à greffer viennent à manquer. Aussi réfléchies soient-elles, de telles décisions restent toujours difficiles et coûteuses. ● **M.R.**

certains hôpitaux, si le Président avait consulté des économistes ou des spécialistes de la santé publique qui auraient mis dans la balance les bénéfices du confinement avec ses risques possibles en termes sociaux, de continuité des soins, d'addiction, etc. », juge le sociologue Patrick Castel, coauteur de *Covid-19. Une crise organisationnelle* (2020). L'exécutif a préféré miser sur un conseil scientifique dominé par les cliniciens et les chercheurs, plutôt que de se fier aux institutions expertes officielles comme la Haute Autorité de santé et Santé publique France qui mêlent des profils différents : des médecins de santé publique, mais aussi des personnes diplômées en droit, en sociologie, en ingénierie sociale, en économie et gestion de la santé…

Aux décideurs désorientés, plusieurs chercheurs ont proposé une autre boussole : la théorie de la décision *(p. 30)* pourrait aider les politiques à « *faire face à l'incertitude de manière sensée* », d'après une étude internationale ❷. La fermeture des établissements scolaires sert notamment de cas d'école à Loïc Berger, chercheur au CNRS, qui pointe la nécessité de trouver le bon équilibre entre protection de la santé et prévention des perturbations économiques et sociales. Pour résoudre ce problème, il évoque par exemple le calcul de l'« utilité espérée » comme outil politique : « *On calcule les "conséquences" des différentes durées de fermeture d'écoles, qui incluent à la fois leurs bénéfices et leurs coûts* ❸. » Les règles de décision peuvent aider les décideurs à clarifier le problème auquel ils sont confrontés, à tester leur intuition, à éliminer les options strictement dominées et à éviter les erreurs de raisonnement et les pièges qui ont été documentés dans les études psychologiques (par exemple, le « biais de confirmation », le « biais d'optimisme », etc.). Et aussi à justifier *a posteriori* des décisions, lorsqu'arrive le moment de rendre des comptes. ●

❶ Pierre Le Coz, « Des repères éthiques pour les décisions médicales irréversibles », *Soins*, vol. LXIV, n° 833, mars 2019.

❷ Loïc Berger *et al.*, « Rational policymaking during a pandemic », *PNAS*, vol. CXVII, n° 4, 20 janvier 2021.

❸ Loïc Berger et Massimo Marinacci, « Fermeture des écoles : comment prendre une décision rationnelle ? », *The Conversation*, 28 janvier 2021.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Choisir rationnellement. Une introduction philosophique à la théorie de la décision***
  Mikaël Cozic, éd. Matériologiques, à paraître à l'été 2022
- ***Les Vacances de Momo Sapiens***
  Mathias Pessiglione, Odile Jacob, 2021
- ***L'Énigme de la raison***
  Hugo Mercier et Dan Sperber, Odile Jacob, 2021
- ***Homo sapiens dans la cité. Comment adapter l'action publique à la psychologie humaine***
  Coralie Chevallier et Mathieu Perona, Odile Jacob, 2022
- ***L'erreur est humaine. Aux frontières de la rationalité***
  Vincent Berthet, CNRS, 2018
- ***Quand est-ce qu'on biaise ?***
  Thomas C. Durand, humenSciences, 2019
- ***Noise. Pourquoi nous faisons des erreurs de jugements et comment les éviter***
  Daniel Kahneman, Olivier Sibony et Cass Sunstein, Odile Jacob, 2021
- ***Décider ensemble. La fabrique de l'obligation collective***
  Philippe Urfalino, Seuil, 2021
- ***Qu'est-ce qu'une décision politique ?***
  Bruno Bernardi, Vrin, 2003
- ***Éthique de la pratique ordinaire***
  Pierre-Olivier Monteil, Pocket, 2021
- ***La Prise de décision. Un peu de philosophie pour les pros qui veulent penser autrement***
  Flora Bernard et Marion Genaivre, Dunod, 2021
- ***Décider à plusieurs***
  Christian Thuderoz, Puf, 2017
- ***Le Tournant délibératif de la démocratie***
  Loïc Blondiaux et Bernard Manin (dir.), Presses de SciencesPo, 2021
- ***Apprendre à choisir. Une méthode pour décider seul ou à plusieurs***
  Bernard Bougon et Laurent Falque, 4e éd., Dunod, 2020
- ***C'est (vraiment ?) moi qui décide***
  Dan Ariely, Flammarion, 2008

Notre coup de cœur

- ***Système 1/système 2. Les deux vitesses de la pensée***
  Daniel Kahneman, Flammarion, 2012

Pour faire un pas de côté

- ***L'Imprévu. Que faire lorsqu'on ne sait plus ?***
  Alexis Lavis, Autrement, 2021
- ***Penser vite ou penser bien ?***
  Joëlle Proust, Odile Jacob, 2021
- ***La Tyrannie du choix***
  Renata Salecl, Albin Michel, 2012

Podcasts, vidéos, articles en ligne

- ***La chaîne YouTube de « Monsieur Phi »***
  Sa série de vidéos sur le paradoxe de Newcomb et le dilemme du prisonnier notamment
- ***« Incertitude et médecine : perspectives historiques et contemporaines »***
  Colloque à retrouver en vidéo sur le site de l'université Lyon-III
- ***« Décision collective : comment garantir que le pire n'arrive pas ? »***
  Hervé Moulin et Aurore Basiuk, *Dialogues économiques*, CNRS, 29 septembre 2021
- ***« Les décisions dans la crise : trois modèles d'interprétation »***
  Patrick Castel sur le site de Sciences Po, 19 avril 2020
- ***« La fabrique de la décision »***
  Damien de Blic (coord.), *Revue Projet*, octobre-novembre 2021
- ***« Pourquoi les sites de rencontre ne tiennent pas leurs promesses »***
  Denis Monneuse, *The Conversation*, 3 octobre 2019

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- ***« Les décisions ont une logique »***
  Rencontre avec Michel Crozier, *Sciences Humaines*, hors-série n° 25, juillet-août 2020
- ***« Prend-on de meilleures décisions à plusieurs ? »***
  Christian Morel, *Sciences Humaines*, n° 169, mars 2006
- ***« L'énigme de la décision »***
  Achille Weinberg (coord.), hors-série n° 2, mai-juin 1993

ABONNEZ-VOUS
SCIENCES HUMAINES

CHOISISSEZ VOTRE FORMULE

ABONNEMENT 1 AN PAPIER + DIGITAL Entourez le tarif choisi	11 mensuels	11 mensuels + 4 Grands Dossiers	11 mensuels + 4 Grands Dossiers + Accès Web
France	54 €	69 €	99 €
DOM TOM / Europe	66 €	88 €	118 €
Reste du monde	73 €	98 €	128 €

NB : pour les abonnements « Étudiants, Institutions, Entreprises » veuillez consulter nos tarifs en ligne ou écrire à serviceclients@scienceshumaines.fr

Abonnez-vous par téléphone : 03 86 72 07 00 Code 348 OU Retrouvez toutes nos formules abonnements en scannant ce QRcode

Cochez les cases correspondantes :

OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de ..... €
Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par Virement BP Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 BIC CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Société .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019
Auxerre Cedex

Depuis l'étranger
à retourner dans une enveloppe AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - BP 256 - 89 004
Auxerre Cedex France

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

© REALY EASY STAR/ALAMY

Le philosophe humaniste italien du 15e siècle s'est fixé pour ambition de comprendre la nature humaine. Curieux, s'inspirant aussi bien d'Aristote que de la Kabbale, il a posé comme principe que l'être humain peut se transformer par la liberté. OLIVIER BOULNOIS

RÉFÉRENCE

PIC DE LA MIRANDOLE

PRINCE DE LA CONCORDE

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

BIOGRAPHIE

Né en 1463 dans une famille de la noblesse italienne, Pic de la Mirandole est mort en 1494 à l'âge de 31 ans. Ambitieux penseur de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance, il veut mieux connaître l'homme et sa relation avec Dieu, en assimilant tous les savoirs nouveaux, mais sans sacrifier, ni la méthode universitaire (la scolastique), ni les auteurs médiévaux (les philosophes juifs et arabes, les théologiens latins). Pic de la Mirandole s'inscrit dans la tradition de l'humanisme. Il a développé ses réflexions dans plusieurs textes, notamment le *Discours de la dignité de l'homme* (1486) ; *900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques* (1486) ; ou encore *L'Être et l'Un* (1491).

Jean Pic, comte de la Mirandole, portait aussi le titre de « prince de la Concorde ». Ses contemporains se sont plu à l'appeler ainsi, car ce titre évoquait parfaitement sa poursuite de l'harmonie universelle. Toute sa vie, Pic a cherché à accorder ce qui semblait le plus s'opposer : Platon et Aristote, le judaïsme et le christianisme, la philosophie et la théologie, et même la raison et la religion. Mais il l'a fait avec tant d'audace que ses contemporains y ont vu de l'insolence, et qu'il n'a récolté que l'échec et la condamnation.

Rien ne laissait prévoir le destin philosophique de Giovanni Pico della Mirandola. Né le 24 février 1463 au château familial de la Mirandole (près de Modène, en Italie), Pic possède par la naissance tous les traits de l'homme idéal de la Renaissance : la noblesse, la richesse, la beauté, et même le génie, reconnu comme tel par ses contemporains. Enfant précoce, il entame ses études de droit à 14 ans à Bologne, et les achève à 16. Aussitôt, il se prend d'une véritable boulimie de savoir, et cherche à acquérir une forme de science universelle : entendons par là, dans l'esprit des universités médiévales, la connaissance de tous les textes qui contiennent une étincelle de savoir sur la nature et sur l'homme.

Dans ce but, pendant sept ans (de 1479 à 1486), il fréquente les plus grands maîtres, à Ferrare, à Padoue, à Florence, à l'université de Paris. Il étudie les lettres et pratique la poésie, apprend – outre le latin qu'il pratiquait depuis l'enfance – le grec, l'hébreu, des rudiments d'arabe, et se fait enseigner le « chaldéen » (l'araméen). Surtout, en 1484, il devient le disciple et l'ami de Marsile Ficin, le grand refondateur du platonisme, qui traduisait et commentait Platon, mais aussi des textes hermétiques et des auteurs néoplatoniciens comme Plotin. Il fait alors partie de l'« Académie platonicienne » de Florence, sous l'égide de Laurent de Médicis (dit « le Magnifique »). Il se sert de sa fortune pour se constituer l'une des plus belles bibliothèques de l'époque, et absorbe avec une rapidité stupéfiante d'innombrables connaissances. Il ne faut pourtant pas l'imaginer comme un rat de bibliothèque ; ses biographes les plus pieux ne peuvent dissimiler un scandale : de passage à Arezzo, Pic a « enlevé » la belle Margherita, épouse d'un lointain cousin des Médicis. Rapt ou fugue ? En tout cas, l'histoire a mal fini : les troupes du mari l'ont rattrapé, blessé ; elles ont tué six de ses hommes et ramené l'épouse au domicile conjugal.

UNE KABBALE CHRÉTIENNE

Contrairement à l'humanisme purement littéraire, et même s'il s'exprime toujours avec éloquence, Pic a toujours maintenu qu'il faut défendre la dignité de l'homme avec des concepts rigoureux. C'est l'objet de sa lettre à Ermolao Barbaro. Il y plaide en faveur du « style parisien », c'est-à-dire du style « scolastique » (universitaire), plus sec, hérissé de mots techniques et structuré par la logique : « *Nous n'attendons pas les applaudissements du théâtre par une clausule sonore ou mesurée ;* (mais) *qu'on nous admire pour notre sagacité dans la recherche, notre prudence dans l'investigation, notre finesse dans la contemplation, notre pondération dans le jugement* » (*Lettre à Ermolao Barbaro, Sur le style des philosophes*, 3 juin 1485). L'humanisme ne peut se contenter de belles phrases ; il doit se fonder sur la nature des choses, donc sur la rationalité scolastique ; il ne peut pas réussir en lui tournant le dos. Le traité *L'Être et l'Un* est d'ailleurs un véritable traité de métaphysique, où Pic résout la contradiction entre le néoplatonisme, pour qui l'unité est divine et transcendante, et l'aristotélisme, pour qui l'unité est immanente aux choses, car tout ce qui est est un.

Comme beaucoup de néoplatoniciens de la Renaissance, Pic puise dans les savoirs magiques et religieux. L'une de ses principales originalités est d'avoir scruté les mystères de la Kabbale (une interprétation ésotérique de la Bible hébraïque, orientée vers une compréhension mystique). Il y voyait la clé d'une révélation religieuse, la trace enfouie d'une annonce du Christ et la voie d'une union mystique avec Dieu. Ce que Pic théorise

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

© STEFANO BIANCHETTI/CORBIS/GETTYIMAGES

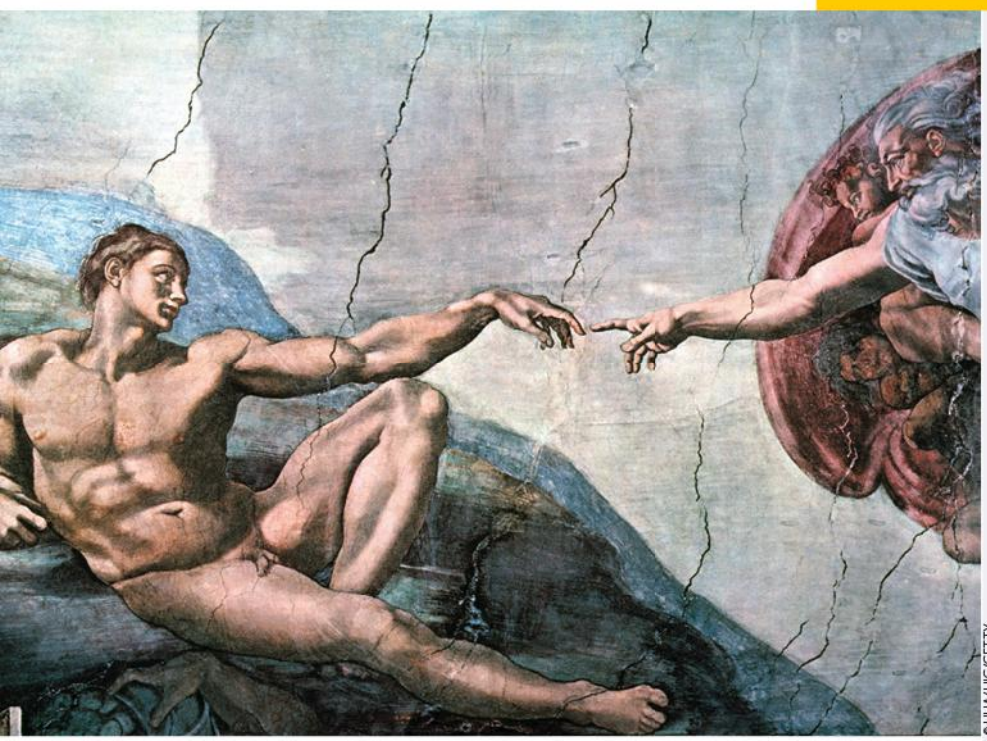
et pratique, c'est donc une Kabbale chrétienne.

En 1486, il tente une opération intellectuelle sans équivalent dans l'histoire : rassembler l'essentiel du savoir en 900 « *conclusiones* » (thèses), qu'il qualifie lui-même de « *philosophiques, cabalistiques et théologiques* » (l'adjectif « cabalistiques » est évidemment inhabituel, surtout au 15e siècle). Le nombre 900 est lui-même cabalistique : c'est le nombre de la totalité. Toutes ces thèses tentent de ressaisir une sagesse originaire (la « *prisca philosophia* », la philosophie primitive), dont chaque culture, chaque religion et chaque philosophie auraient recueilli une étincelle. Retrouver ces thèses, c'est rétablir l'unité du genre humain, sur la base d'une vérité unique, qui est à la fois la vérité que scrute la raison et celle que proclame la foi chrétienne, mais démultipliée en 900 facettes. À travers cette grande dispute, c'est donc la paix entre les hommes que Pic recherche. Âgé de 23 ans seulement, il se propose tout simplement de refonder la pensée occidentale et la société chrétienne !

Fidèle à la tradition universitaire, Pic rend ces thèses publiques afin de les soutenir lors d'une dispute ouverte à tous, dans la ville de Rome, centre de la chrétienté, et en présence du pape. Mais, grâce à une innovation technique récente (la Bible de Gutenberg date de 1455), il les fait d'abord imprimer pour faciliter leur diffusion. De surcroît, il offre le voyage à tous ceux qui

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

COURANT
UN PENSEUR HUMANISTE



© UHA/UIG/GETTY

Michel-Ange (1475-1564), *La Création d'Adam* (1508-1511), chapelle Sixtine, Vatican.

viendraient de loin disputer avec lui. Pour ouvrir la session, il rédige d'ailleurs un superbe discours, qui sera publié après sa mort par son neveu Jean-François Pic. Le *Discours sur la dignité de l'homme, dans lequel sont exposés les mystères de la philosophie sacrée et de la philosophie humaine* se présente comme une « concorde », une conciliation de la raison et de la religion. On y a vu, à tort et à raison, l'acte de naissance de l'humanisme de la Renaissance. À tort, parce que Pic se plaçait dans une tradition déjà longue de traités sur la dignité de l'homme (dès Bartolomeo Fazio, *Sur l'excellence et la préséance de l'homme*, 1447-1448). À raison, parce que jamais cette dignité n'avait été fondée aussi radicalement sur une anthropologie philosophique.

Pic commence par citer l'*Asclépius* (un ouvrage « hermétique » du 1er siècle avant ou après notre ère, ainsi nommé parce qu'il se présente comme la révélation du dieu Hermès à son disciple Asclépios) : « *C'est un grand miracle, ô Asclépios, que l'homme* » ; la nature humaine est plus admirable que toutes les autres, et la source de cette dignité réside dans sa liberté.

ANGE OU BÊTE

Contrairement à ce que disent certains interprètes, Pic ne prétend pas que la nature humaine n'existe pas (ce qui rendrait impensables les relations entre la nature et l'homme), ni que l'homme est guidé uniquement par sa volonté et ses désirs (ce qui rendrait impossible toute morale). Il soutient que la nature de l'homme est la liberté, ce qui est bien différent. C'est ainsi, dit Pic, que Dieu a parlé à Adam : « *Je ne t'ai donné ni place déterminée, ni visage propre, ni don particulier, ô Adam, afin que ta place, ton visage et tes dons, tu les*

Pic de la Mirandole appartient à l'humanisme. Mais que veut dire ce mot ? C'est une expression moderne, traduite de l'allemand *Humanismus*, qui correspond à deux réalités historiques différentes. Au premier sens, les *humanistae* désignent ceux qui se vouent à l'étude des « humanités », les lettres classiques et la rhétorique ; en ce sens, les « humanistes » s'opposent aux « scolastiques », puisque les langues anciennes n'étaient pas enseignées à l'université, et il y a déjà eu des humanistes au Moyen Âge, comme Pétrarque. Au second sens, celui du 19e siècle, un « humaniste » est celui qui défend et exalte la dignité de l'homme, ce qui implique une argumentation philosophique. Pic est évidemment un humaniste dans les deux sens.

L'idée que l'homme possède une dignité particulière avait déjà été soutenue dès l'Antiquité, et plus encore à l'ère chrétienne. En réalité, ce qu'a de propre la solution de Pic, c'est d'affirmer que l'homme tire sa perfection de sa faiblesse. À la différence des autres animaux, il naît dépourvu de tout ; pour devenir lui-même, il a besoin de se construire par l'éthique et la culture. L'humanisme prend donc un sens dynamique. Il s'agit de devenir toujours plus humain (ce que permettent les *humaniores litterae*, une éducation « plus humaine »). Avant même l'invention du mot, ce qui caractérise l'homme est la perfectibilité. Et on ne peut négliger le fait qu'il s'agit d'un humanisme chrétien : comme le Christ, l'homme passe par l'extrême misère pour atteindre la grandeur la plus haute. ● O.B.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. » L'homme ne naît pas achevé, mais c'est à lui de choisir ce qu'il deviendra. Cela signifie d'abord que l'homme n'a pas de nature fixe, contrairement à tous les autres êtres, qui sont déterminés par leur espèce. Cela signifie aussi qu'il peut parcourir l'échelle des êtres : il peut se faire ange ou bête, tomber au plus bas ou monter au plus haut, et en cela il est meilleur qu'un ange, car celui-ci est fixé dans sa nature, il n'a pas de mérite à être ce qu'il est. Mais cela signifie surtout qu'il existe une échelle objective du bien et du mal, sans quoi dire que l'homme s'élève ou s'abaisse n'aurait aucun sens.

Pic ravive donc une longue tradition théologique, qui affirme que l'image de Dieu en l'homme n'est pas dans la raison, mais dans le libre arbitre (Irénée de Lyon, Bernard de Clairvaux, Duns Scot, etc.). Il renouvelle ainsi la doctrine du microcosme : l'homme est un petit monde, il peut considérer en lui-même l'image du grand monde qu'il contemple hors de lui, car il est composé de tous ses éléments. Son libre arbitre est le propre de l'homme, ce qui lui permet d'atteindre le plus haut niveau par sa liberté, et de parvenir ainsi à la félicité (un bonheur calme et durable). En plaçant ce *Discours* en préambule de la grande dispute qu'il appelle de ses vœux, Pic veut précisément être celui qui montre aux hommes, dispersés dans le multiple, et discordants par leurs positions philosophiques, comment ils peuvent revenir à l'unité, et avant tout à l'union avec Dieu.

Mais terminer son discours par : « *J'ai eu pour principe de ne jurer sur la parole de personne, de me fonder sur tous les maîtres en philosophie, d'examiner toutes les positions et de connaître toutes les écoles* » pouvait indisposer des maîtres moins savants. Certaines thèses étaient tout simplement incompréhensibles pour beaucoup d'entre eux. D'autres thèses, qui reposaient sur une culture théologique rare, semblaient hérétiques. Enfin, le recours à la Kabbale semblait donner trop d'autorité au judaïsme, car les autorités chrétiennes craignaient que le judaïsme ne retournât les arguments de Pic contre la foi chrétienne. Une commission pontificale fit donc interdire la dispute. En 1487, Pic est obligé de rétracter treize propositions jugées hérétiques. Il cherche alors à défendre ses thèses dans la principale université du monde chrétien, celle de Paris. Mais en 1488, poursuivi par la condamnation pontificale, il est arrêté, incarcéré à Vincennes, et doit renoncer à son grand rêve.

> LA NATURE HUMAINE EST PLUS ADMIRABLE QUE TOUTES LES AUTRES, ET LA SOURCE DE CETTE DIGNITÉ RÉSIDE DANS SA LIBERTÉ.

LA VOLONTÉ HUMAINE ET LA VOLONTÉ DIVINE

Libéré grâce à Laurent le Magnifique (surnom donné à Laurent de Médicis, prince de la République de Florence), il est accueilli par lui dans la cité toscane. C'est là qu'il passe les dernières années de sa vie, travaillant comme un forcené à de nombreux ouvrages. Ses travaux, consacrés notamment à l'exégèse des psaumes, ne sont pas une rétractation de son œuvre antérieure. Ils s'efforcent plutôt d'intégrer l'essentiel de sa réflexion sur la liberté au sein de la sagesse chrétienne. Car l'exaltation du libre arbitre, selon le *Discours sur la dignité de l'homme*, a bien sûr ses lettres de noblesse chez les Pères grecs, mais elle pose problème dans la tradition latine : Augustin, en accentuant le péché originel, soulignait que l'homme ne peut rien sans la grâce de Dieu. Pic de la Mirandole va donc approfondir peu à peu le rôle de la grâce au cœur de la liberté humaine. Sans jamais renier le primat de la liberté, il insiste davantage sur l'idée qu'elle repose sur l'union de la volonté humaine à la volonté divine. Cette attitude est donc parfaitement cohérente avec une critique rigoureuse de l'astrologie, dans une discussion qui traque ses incohérences, et maintient que les astres ne peuvent pas influer sur nos choix (*Disputationes adversus astrologiam divinatricem*).

De façon mystérieuse et symbolique, Pic de la Mirandole meurt le 17 novembre 1494, le jour même où le roi de France, Charles VIII, s'empare de Florence. Des chroniqueurs laissent entendre qu'il a été empoisonné par son secrétaire. L'idée semblait trop romanesque pour être vraie, jusqu'en 2018, où ses restes ont fait l'objet d'une analyse médico-légale : on y a trouvé une dose massive d'arsenic.

Il laissait la plupart de ses œuvres à l'état de manuscrits, mais elles ont été publiées par son neveu Jean-François Pic en 1496.

OLIVIER BOULNOIS
Directeur d'études à l'École pratique des hautes études.

À LIRE

- **Œuvres philosophiques**
  Édition et traduction par Olivier Boulnois et Giuseppe Tognon, Presses universitaires de France, 1993 (contient le *Discours sur la dignité de l'homme*, *L'Être et l'Un*, *La Lettre à Ermolao Barbaro sur le style des philosophes*, etc.).
- **Commento**
  Édition et traduction par Stéphane Toussaint, L'Âge d'homme, 1989.
- **Les 900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques**
  Édition critique et traduction par Delphine Viellard, Les Belles Lettres, 2017.
- **Disputationes adversus astrologiam divinatricem**
  Édition Eugenio Garin, Vallecchi, 2 vol., 1946 et 1952.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

MAI 1980

Cornelius Castoriadis publie un article pour alerter sur les risques de l'invasion soviétique de l'Afghanistan. Cet événement pourrait selon lui mener à une guerre mondiale. Ici, Castoriadis dans son bureau de Paris (1990).

© ULF ANDERSEN/GETTY

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 1:16:06 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Castoriadis annonça l'expansionnisme russe

À la tête de la Russie, Vladimir Poutine, qui a déjà avalé la Crimée et la Géorgie et sauvé son ami Bachar El Assad en Syrie, entend substituer à l'ancien empire soviétique un nouvel empire à la botte de Moscou. En envahissant l'Ukraine et en massacrant sa population pour y instaurer son pouvoir, il vient de violer le droit international. Quel objectif s'assigne-t-il et quels sont ses ressorts ? Pour le comprendre, il est intéressant d'exhumer l'analyse alors controversée de Cornelius Castoriadis, fondateur de la revue *Socialisme ou Barbarie*.

À la fin des années 1970, le contexte est celui d'un regel dans les relations entre les deux blocs Est-Ouest. Les Soviétiques se sont lancés dans une course aux armements en installant sur leur territoire des missiles plus performants, les SS 20 : potentiellement, ils peuvent prendre en otage toute l'Europe occidentale. À cet avantage pris par les Soviétiques s'ajoute une stratégie internationale belliqueuse, avec l'invasion de l'Afghanistan en 1979.

> **En 1979, le spectre d'une nouvelle guerre mondiale plane de nouveau sur le Vieux Continent.**

Le spectre d'une nouvelle guerre mondiale plane de nouveau sur le Vieux Continent. Lorsque les États-Unis décident à leur tour en 1979 d'installer missiles de croisière et Pershing II en Europe occidentale, ils se heurtent à de fortes réticences des gouvernements européens. Castoriadis retrouve là une situation similaire à celle qu'il a connue au début des années 1950 : un péril imminent de guerre mondiale. Il décide de tirer la sonnette d'alarme avec un article paru dans la revue *Libre* en mai 1980, qui devance son livre à succès, *Devant la guerre* (1981).

Castoriadis y précise qu'il ne s'agit pas de jouer les prévisionnistes, mais de prendre conscience que la perspective d'une nouvelle guerre mondiale s'est ouverte et souligne l'incapacité des forces de l'Otan à arrêter une éventuelle offensive soviétique. Pour étayer la démonstration de l'hyperpuissance acquise par les Russes, en dépit des incapacités structurelles de leur économie, Castoriadis distingue deux sociétés russes : la société civile, laissée à l'abandon, et la société militaire, devenue un exemple de productivité et d'efficacité, objet de tous les soins des dirigeants politiques. Il estime qu'il y a eu en URSS une transmission du pouvoir de la bureaucratie à une « stratocratie » qui permet à l'URSS d'être la « première puissance militaire mondiale ». Dans cette reconfiguration du totalitarisme soviétique, le Parti et son idéologie, réduits à des coquilles vides, sont passés au second plan et font place nette à l'instance unique de domination, la seule qui fonctionne avec efficacité : l'armée et tout l'appareil sociétal qui lui est lié. Aux yeux de Castoriadis, la supériorité russe serait donc double ; technologiquement, mais aussi stratégiquement, transformant toute l'Europe en otage : « *Les divisions russes seraient à Biarritz en quelques jours* », écrit-il.

Castoriadis invite à se pencher sur les rapports des forces vives, sur la confrontation de deux stratégies portées chacune par un imaginaire social distinct, avec un monde occidental qui a renoncé à l'expansion et un empire soviétique inexorablement poussé vers une politique de domination mondiale. Selon lui, la propension de la Russie à l'expansion participe à un nouvel imaginaire social jusqu'alors inconnu, celui d'une « *force qui ne vise qu'à s'augmenter en tant que force* ».

À rebours de nombreuses analyses de l'époque, Castoriadis critique ceux qui voient en URSS le pouvoir d'une idéocratie. Pour lui, le marxisme s'est dévitalisé au point de tourner comme une rhétorique vidée de son contenu et de son sens. S'il a eu tort en 1980 dans la mesure où Gorbatchev n'a pas suivi la « stratocratie » et sa logique militaire, lui substituant au contraire la *perestroïka* et la *glasnost*, en ce début du 21e siècle, Poutine illustre malheureusement la clairvoyance de son analyse, alarmiste hier et devenue aujourd'hui tragiquement juste. ●

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

« AH, COMME VOUS ME FAITES RIRE ! »

La sociologue Laure Flandrin explore les fonctions sociales du rire : c'est un moyen de résoudre nos tensions internes, mais aussi un puissant levier de distinction sociale.

• *Le rire. Enquête sur la plus socialisée de toutes nos émotions*
Laure Flandrin, La Découverte, 2021, 392 p., 24 €.

Quel rôle le rire joue-t-il dans nos échanges quotidiens ? C'est la question que pose dans ce livre Laure Flandrin, maîtresse de conférences à l'ENS-Lyon et sociologue spécialiste des morales sociales, économiques et professionnelles. Un sujet qu'elle a exploré en profondeur dans le cadre de sa thèse soutenue en 2016 sous la direction de Bernard Lahire. Dans la veine de ce célèbre sociologue, la doctoresse s'est intéressée aux dispositions* sociales qui poussent à rire (ou pas).

À l'issue d'une enquête auprès d'une quarantaine de personnes de diverses origines sociales et d'une analyse fine de la littérature des sciences humaines sur le rire, L. Flandrin tire cette conclusion : le rire est un puissant marqueur identitaire. Il permet de définir et classer les individus, de les positionner dans l'espace social. Il est à la fois un révélateur des expériences personnelles (par exemple, certains sujets peuvent faire plus ou moins rire quand on les a vécus personnellement), mais c'est aussi un révélateur des grands clivages qui traversent la société, notamment le sexe, la race, l'origine sociale ou encore la nationalité.

La réflexion de L. Flandrin s'organise en trois temps. D'abord, elle présente les différentes formes du rire : le rire de dégradation (celui qui vise, par exemple, à dénigrer les dirigeants) ; le rire de profanation (avatar du précédent qui vise plutôt le sacré, ce qui est coupé du commun) ; le rire de prétention qui entend s'affranchir des barrières sociales, montrer que le moqueur vaut autant que le raillé (c'est aussi le comique des « pédants » comme l'appelait Pierre Bourdieu) ; et enfin, le comique de situation qui, comme l'explique L. Flandrin, atteste la suspension des automatismes sociaux qui auraient dû protéger la victime (celui qui trébuche dans la rue par exemple et dont on se moque).

L'autrice explore ensuite les catégories sociales sollicitées pour faire rire. Sans surprise, on y retrouve les clivages classiques : le genre, la race, le lexique du national et la classe sociale. En effet, dans une société de plus en plus tolérante à l'égard de la diversité, le rire est un moyen de recréer des barrières sociales sous couvert d'humour. Si les intentions implicites du moqueur sont démasquées, ce dernier pourra toujours objecter le manque d'humour de l'autrui qui se dit choqué.

DISPOSITION

En sociologie, une disposition désigne une structure cognitive qui oriente les actions des individus. Cette disposition s'acquiert en intériorisant les normes sociales par l'éducation ou l'expérience.

Comme d'autres avant elle, notamment le philosophe Henri Bergson, L. Flandrin rappelle que le rire vise à créer une communauté et à en exclure certaines personnes. Mais elle note que cette pratique culturelle sert plus souvent à des personnes à la frontière entre deux groupes sociaux. Le rire permet ainsi de réaffirmer l'appartenance à un groupe et de se distinguer de l'autre auquel la personne ne veut pas être assimilée. Ainsi, le rire des hommes sur les femmes, et inversement, vise à recréer de la distance dans une société qui promeut l'égalité des sexes. Autre exemple, les classes moyennes se moquent des catégories populaires, craignant d'y être assimilées, à l'instar de Marianne, infirmière devenue cadre qui plaisante au sujet de la « plouquerie » de ses voisins : ces derniers se plaisent à exposer soigneusement leurs nains dans leur jardin. « *C'est le kitsch de la région !* » explique-t-elle avant de concéder qu'elle le fait elle aussi pour « *se marrer* ».

Tous les milieux sociaux luttent pour s'approprier les pratiques légitimes du rire et pour imposer celles-ci aux autres. Les milieux supérieurs, par exemple, revendiquent le monopole du « bien rire », pour prendre du recul sur la réalité trop sérieuse. Et le comique, genre culturel très populaire, fait l'objet d'un regard plus distancié, voire critique, de leur part. Là où les milieux populaires affectionnent les humoristes gais qui rient de toutes leurs dents, les milieux supérieurs n'ont rien contre l'humour pratiqué avec moins d'éclats de rire.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

Ainsi, L. Flandrin en vient à considérer que le rire comme un rapport de pouvoir entre les individus pour marquer leur appartenance et renforcer leur propre position sociale, surtout lorsqu'elle est menacée. C'est un outil de luttes, dont tout le monde essaie de s'emparer pour se donner de la valeur. Son approche rappelle les travaux de Bourdieu sur les logiques de distinction des groupes sociaux selon les critères du bon et du mauvais goût culturel.

« *Anesthésie momentanée du cœur* », le rire permet donc de prendre de la distance, tant à l'égard de ses problèmes personnels qu'à l'égard des autres (qui deviennent alors l'objet du rire). Marqueur identitaire, métaémotion aussi « *qui prétend tenir toutes les autres à distance mais les trahit constamment en dévoilant leur puissance d'affectation* », le rire est un moyen de résoudre les tensions affectives liées aux aléas de l'existence sociale (ascension sociale manquée, peur du déclassement…) et procède toujours de la part de soi la moins valorisante. Le rire est donc tant un marqueur de positions sociales qu'une solution aussi pour remédier à nos tensions naissant de la vie en collectivité. C'est là toute la richesse de cette émotion universelle, et donc comme le montre ce livre, éminemment sociale, qui avait encore fait l'objet de peu d'analyses sociologiques.

● MAUD NAVARRE

● ***Sourire. Anthropologie de l'énigmatique***
David Le Breton, Métaillié, 2022, 224 p., 21 €.

CE QUE SOURIRE VEUT DIRE

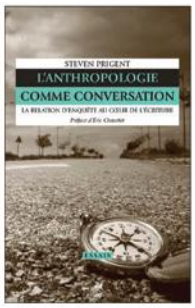
Le sourire est-il un sous-rire ? L'étymologie latine, *sub-rideo*, pourrait le laisser croire. À moins qu'il s'agisse d'un rire dissimulé, par en dessous ? Méfions-nous de l'étymologie. La langue anglaise distingue radicalement rire (*laughter*) et sourire (*smile*) : pas la moindre racine commune, pour nos voisins d'outre-Manche, entre l'un et l'autre. L'anthropologue David Le Breton serait plutôt de cet avis, comme on le verra dans ce joli petit livre empruntant autant aux sciences sociales qu'à la littérature et à l'histoire de l'art. Le sourire, remarque D. Le Breton, brille d'abord par sa plurivocité. Il en existe autant de nuances que d'états d'âme : malicieux, mystérieux, en coin, carnassier, béat, poli, ingénu, rêveur ou séducteur. C'est l'indice d'une interaction sociale heureuse, le témoin de la joie tranquille d'être ensemble. Mais un sourire ne se réduit jamais à une interprétation simple. Il recèle toujours une part de mystère. C'est un seuil, une porte qui s'entrouvre vers l'intériorité de l'autre et nous offre en retour un signe de reconnaissance : « *Il ouvre le chemin et nous donne le sentiment d'exister en étant à sa place dans le monde.* » Le rire est plus bruyant : dionysiaque, il éclate, met le corps en branle, met hors de soi. Le sourire, plus apollinien et subtil, relève du visage qu'il spiritualise et sublime. C'est celui de la mère, de l'ami, de l'amant… Il touche, comme la voix, au cœur de l'identité.

Pendant tout le temps du covid, les sourires se sont effacés derrière les masques. Certes, ils se sont parfois frayé un chemin par la voix ou la plissure des yeux. Mais on ne sourit, avertit D. Le Breton, qu'avec la totalité du visage. Et l'échange de sourires, masques baissés, est un partage d'humanité.

● HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

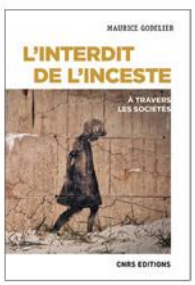
ANTHROPOLOGIE



• ***L'Anthropologie comme conversation. La relation d'enquête au cœur de l'écriture***
Steven Prigent,
Anacharsis, 2021,
112 p., 15 €.

Pour la recherche action

Dans un texte fameux comparant les démarches des anthropologues George Murdock et Claude Lévi-Strauss, Françoise Héritier affirmait en 1966 que « *l'anthropologue est un auteur* ». Une vingtaine d'années plus tard, les Américains Clifford Geertz, George Marcus et Michael Fischer faisaient de ce constat l'un des leitmotivs de leurs travaux. Mais alors que F. Héritier poursuivait sa recherche d'universaux sociaux, ce n'était plus leur cas. Chacun à sa manière, ces anthropologues ont eu soin d'abandonner une telle prétention. Ils prêchaient la sélection d'un fait local comme une « *singularité textuelle à interpréter* », et plaçaient la relation aux informateurs au centre du récit. Les effets de la présence du chercheur sur le terrain pouvaient devenir le principal objet de l'enquête (Paul Rabinow, Jean-Paul Dumont).
Après avoir travaillé sur l'éducation au Cambodge en milieu rural, Steven Prigent esquisse dans ce livre le projet d'une anthropologie qui prolongerait celle de l'école interprétative en s'ouvrant à « *un dialogue permettant aux interlocuteurs de critiquer leur ordinaire pour y agir autrement* ». En attendant ce moment, son livre passe en revue les références propres à favoriser cette démarche. Pour la philosophie, ce sont les Anglo-Saxons (John Dewey, Hilary Putnam, Richard Rorty) qui sont devenus « transactionnistes », avant finalement d'en appeler à une philosophie de « l'expérience du monde ». Pour l'anthropologie, les références se nomment Alban Bensa, Lila Abu-Lughod, Anna Tsing, Bruno Latour et Jean-Pierre Olivier de Sardan. C'est-à-dire, pour employer une vieille dénomination, une recherche-action se voulant au service des dominés. Or, si cette posture est devenue très fréquente, et peut-être même majoritaire chez les anthropologues d'aujourd'hui, on est en droit de se demander ce qu'elle apporte de neuf. Tout anthropologue sait qu'il « *produit des informations dans le cadre d'un engagement relationnel* », que son questionnement contribue à produire ce qu'il décrit, et que la longue durée et le bain de culture permettent « *des réponses à des questions qu'il n'aurait pas imaginé poser* ». Citer Donna Haraway pour affirmer « *qu'il n'y a de connaissance objective possible qu'à partir d'un point de vue* » reprend le b.a-ba du marxisme. Une bibliographie et un index auraient été bienvenus pour un livre dont l'intérêt réside surtout dans le balayage critique des auteurs et des textes sur lesquels il revient.
● **GÉRALD GAILLARD**



• ***L'Interdit de l'inceste à travers les sociétés***
Maurice Godelier,
CNRS, 2021, 120 p.,
15 €.

Retour sur un interdit universel

L'observation des sociétés montre que la prohibition de l'inceste est universelle dans son principe, et variable dans son périmètre. Les diverses terminologies de la parenté (soit la manière dont un locuteur nomme ses parents au sens large) distinguent les positions interdites de relations sexuelles en classant, par exemple, comme « mère », la fille d'un oncle, ou la rendent à l'inverse possible avec des filles et fils d'un frère de la mère, considérés comme des non-consanguins. Claude Lévi-Strauss explique que la prohibition est ce qui instaure l'échange matrimonial entre des lignages et que l'alliance entre deux beaux-frères est la plus petite unité du monde social, « son atome » (1949). Pour l'anthropologue américain George Murdock, cet atome était plutôt à chercher dans la famille, à l'intérieur de laquelle les relations sexuelles désordonnées entraîneraient des conflits empêchant l'existence même de la société (*De la structure sociale*, 1949, traduit en français en 1965). Selon Maurice Godelier, la relation sexuelle sapant la hiérarchie des positions dans la famille, il n'y aurait plus ni « *autorité* » ni « *responsabilités* ». Cependant, « *il n'a jamais existé de société fondée seulement sur la parenté. Ce qui la produit est le fait que des groupes sociaux affirment en commun leur souveraineté sur un territoire* » et la circulation des femmes entre des groupes d'hommes est un fait secondaire. La famille émerge avec la division du travail entre les sexes, ignorée chez les grands singes. Elle engendre une coopération pour survivre et protéger les enfants ; s'instaurent alors des modes spécifiques de filiation et les représentations les justifiant. Ainsi, dans la Chine des Chou organisée en clans, leurs membres sont censés partager un même souffle qui s'arrête à la progéniture des filles du clan. Les Baruya (patrilinéaires) professent l'idée que l'utérus est un sac où l'homme, seul responsable de la fécondation, dépose « *l'eau de pénis* » et que sa consommation fabrique le lait dont la mère nourrit l'enfant. Une brève et utile histoire des explications données par les anthropologues à une notion universelle. ● **G.G.**

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

ENVIRONNEMENT

• **L'Énergie du déni. Comment la transition énergétique va augmenter les émissions de CO_2**
Vincent Mignerot, Rue de l'échiquier, 2021, 92 p., 11 €.

En route vers l'abîme ?

Est-il possible de réussir une transition énergétique d'ici à 2050, comme s'y sont engagés les États suite à l'accord de Paris sur le climat signé en 2015 ? Vaste question soulevée par Vincent Mignerot dans cet opuscule. Si la réponse est oui, nous pouvons espérer surmonter ce qui ne sera qu'une crise climatique : un défi passager que nos économies peuvent relever en cessant d'utiliser des énergies fossiles perturbant le climat et en leur substituant des énergies renouvelables, voire nucléaires, qui n'émettront pas de gaz à effet de serre.

Si la réponse devait être non (et la démonstration de l'auteur incite à le penser), nous serions incapables d'éviter une « *catastrophe climatique qui mettrait en danger l'habitabilité du monde* ». Le grand récit de la transition énergétique implique de diviser de moitié les émissions excédentaires de gaz à effet de serre de l'humanité d'ici à 2030, et de les réduire à rien avant 2050. Sachant que les politiques de relance « postcovid » tendent à accroître fortement ces émissions, le défi est loin d'être gagné.

L'auteur rejoint les diagnostics posés par l'historien Jean-Baptiste Fressoz ou par l'ingénieur Jean-Marc Jancovici. Le premier souligne qu'une transition énergétique serait une première, puisqu'à ce jour les énergies se sont additionnées sans se substituer totalement. Ce que confirme le second : le pétrole s'est ajouté au charbon, que l'on extrait toujours en quantités croissantes. Les énergies renouvelables restent loin derrière les hydrocarbures en termes de volumes, quoi qu'en disent les thuriféraires de l'économie verte. Pire, leur développement participe au maintien d'une économie de la croissance, toujours plus gourmande en énergie fossile.

V. Mignerot nous rappelle, avec d'autres, que si nous ne pouvons pas contrôler notre consommation d'énergie, nous nous destinons à marcher vers l'abîme. Il y ajoute un avertissement : si le grand récit de la substitution des énergies se révélait fallacieux, il ne ferait que nous donner bonne conscience, nous poussant à accélérer la chute. D'où l'urgence d'étudier la faisabilité théorique d'une transition énergétique, ne serait-ce que pour essayer de se prémunir de ses effets délétères si elle devait s'avérer impossible. ● **LAURENT TESTOT**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté Égalité Fraternité

CANOTECH
PAR RÉSEAU CANOPÉ

Le plaisir de se former
Webinaires et conseils pratiques pour tous les enseignants

Formez-vous en ligne, à votre rythme, sur des thématiques concrètes : évaluer, prendre soin de soi, éviter l'échec scolaire...

(Re)découvrez la plateforme de Réseau Canopé
canotech.fr

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

HISTOIRE

• ***La France contre le monarque.*** Alphée Roche-Noël, Passés composés, 2022, 288 p., 22 €

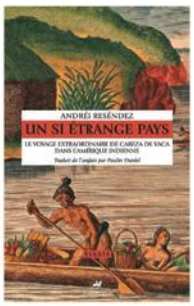
Une histoire des contre-pouvoirs

Longtemps, on a écrit l'histoire du point de vue des vainqueurs et des dirigeants. Les sources manquaient souvent, il est vrai, pour retrouver la parole de ceux qui n'eurent que la contestation pour s'exprimer. Dans la perspective d'une « *histoire à front renversé* », Alphée Roche-Noël entend restituer « *une histoire des expériences politiques communes face au gouvernement d'un seul* ». Autrement dit, selon l'auteur, faire l'histoire du commun contre l'un, Cet un est celui du *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie (sous-titré « Contr'un ») et désigne celui qui, seul, détient le pouvoir et l'exerce sur les autres. Telle est d'ailleurs l'étymologie de « monarque ».

Ce sont donc les épisodes de confrontation avec le principe monarchique qui sont la matière première de ce livre et sont mis en perspective afin de montrer quelles alternatives se sont présentées à certains moments de l'histoire de France. Les lectures ont eu pour biais de construire un récit téléologique dont sont exclus les essais, les hésitations, les flottements, produisant ainsi l'image trompeuse d'un déroulement linéaire ponctué d'événements éruptifs. Comme si tous les chemins de la mémoire ne menaient qu'au présent. Il a fallu par exemple bien du temps et bien des combats pour qu'un pouvoir unique, centralisé et territorialisé puisse s'imposer. Le roi, durant le haut Moyen Âge, n'est qu'un pair parmi ses pairs. Laborieusement, les Capétiens imposeront leur préséance ; progressivement ils instaureront leur excellence, jusqu'à la monarchie dite absolue des Bourbons. Les états généraux, institution regroupant les représentants des trois ordres du royaume, convoqués et courtisés selon les besoins notamment financiers des rois, ont pu, à certains moments (au 15e siècle notamment), contraindre le monarque. Ils furent peu à peu mis de côté au 17e siècle et c'est lors de leur dernière convocation, lorsqu'ils se déclareront souverains comme Assemblée nationale, que la monarchie s'effondra, en 1789.

D'autres formes de contre-pouvoirs ont également pu s'exprimer, comme les parlements, au premier rang desquels celui de Paris, la Chambre de justice, garante notamment des lois fondamentales du royaume, qui a joué un rôle de contrepoids face à l'absolutisme royal.

Quant aux moments révolutionnaires du 19e siècle (1830, 1848, la Commune), ils échoueront à mettre en place durablement une conception plurielle du pouvoir. Le système politique français actuel, selon l'auteur, perpétue l'exercice d'un pouvoir surdimensionné de l'Un, quand bien même il doit se soumettre périodiquement aux suffrages du peuple. ● **THIERRY JOBARD**



• ***Un si étrange pays. Le voyage extraordinaire de Cabeza de Vaca dans l'Amérique indienne*** Andrés Reséndez, Anarchasis, 2022, 351 p., 24 €.

Une autre colonisation était possible

En 1528, le conquistador Pánfilo de Narváez emmena quatre cents hommes à la conquête de la Floride. Une erreur de navigation fit échouer l'expédition. Les Espagnols s'enfoncèrent dans un monde qui leur était étranger. Ils pillèrent les villages qu'ils rencontraient, jusqu'à se trouver acculés sur une plage marécageuse. Ils y dévorèrent leurs derniers chevaux, fondirent leurs arbalètes, le métal leur servant à bricoler haches et scies afin de construire cinq radeaux, se dépouillèrent de leurs vêtements pour tisser des voiles.

Un naufrage plus tard et les voilà démunis sur les côtes du futur Texas. Recueillis par des autochtones, les survivants sont d'abord nourris avec compassion, avant de glisser vers un état de servitude. En quelques mois, leur nombre est réduit à quatre. Le quatuor endure quelques années de corvée avant de pouvoir s'enfuir. Ces survivants acquièrent une réputation de guérisseurs qui facilite leurs déplacements. Cap au sud, ils se rapprochent de territoires contrôlés par le cruel Nuño de Guzmán et prennent une décision étonnante : ils se détournent des terres chrétiennes. Ils vont traverser le continent jusqu'au Pacifique, accompagnés de foules d'Amérindiens attirés par leur aura d'hommes-médecine. Dans la tête de Cabeza de Vaca semble alors germer un projet utopique : celui d'un État chrétien qui, au lieu de réduire en esclavage les indigènes, gagnerait leur faveur en les traitant en partenaires. Mais lui et ses compagnons sont capturés par leurs compatriotes, à proximité de la Basse-Californie.

Castillo et Dorantes réendossent sans état d'âme la cuirasse du conquistador. Estebanico, esclave noir piégé entre Européens et Amérindiens, est mis à mort par ces derniers alors qu'il tente de retourner au milieu de ces peuples où il avait vécu une existence de messie. Cabeza de Vaca intrigue pour se faire nommer gouverneur d'un fief aux confins des actuels Uruguay, Paraguay et Argentine. Il échoue à convaincre tant les colons que les Indiens guaranis et mourra oublié de tous. Se clôt alors une parenthèse improbable, à la faveur de laquelle l'histoire du Nouveau Monde aurait pu emprunter un autre sentier que celui du génocide. ● **L.T.**

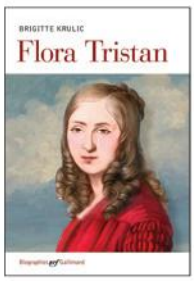
Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

• ***La Politique : une activité dangereuse en Grèce ancienne ?***
Danielle Jouanna,
Belles Lettres, 2022,
308 p., 21,50 €.

Une démocratie sans tendresse

On sait que les représentations des grandes figures et des évènements de l'histoire sont régulièrement révisées en fonction des usages auxquels on les destine. Ce fut le cas par exemple, de la Révolution culturelle chinoise pour les maoïstes français, qui s'en faisaient une idée très loin de la réalité, mais qui justifiait leur action. C'est avec plus de constance que l'image idéalisée de la démocratie en Grèce ancienne a inspiré les discours des révolutionnaires de 1789, mais a perduré jusqu'à nos jours. Soutenue par Chateaubriand et Victor Hugo, elle fut popularisée par l'enseignement public sous la III[e] République. On pardonnait à la démocratie athénienne de pratiquer l'esclavage, puisque généralisé à l'époque. Le public cultivé savait qu'elle tirait parti des métèques et du pillage de ses colonies, et que les Athéniens n'ont cessé d'écraser des révoltes et de mettre sous leur coupe d'autres territoires. On savait encore que cette démocratie excluait « la moitié du ciel » (les femmes), sans dénoncer cette injustice jusqu'il y a peu de temps. L'image d'Épinal à peine entamée est dans ce livre soumise à un examen sévère par Danielle Jouanna. Il en ressort que la démocratie antique était grevée par le clientélisme, ponctuée par des assassinats, par un harcèlement judiciaire permanent et des accusations d'impiété signant la mort des politiciens. Le livre passe en revue les pratiques judiciaires et politiques de la démocratie athénienne et les destins funestes de grands orateurs comme Eschine, Alcibiade et Démosthène. Quant à Périclès, on laisse entendre qu'il n'est mort dans son lit que parce que la peste l'a frappé à temps. Il faut attendre la conclusion pour que l'auteure en tire une leçon : si la démocratie athénienne était aussi brutale, c'est qu'elle incarnait « *l'inévitable face sombre de la démocratie directe (…) que certaines revendications actuelles aimeraient rétablir* ». À bon entendeur, salut. Reste qu'en matière de démocratie directe, l'Afrique traditionnelle, où comme en Grèce l'art de la parole était central, mériterait la comparaison.. ● **G.G.**

GENRE



• ***Flora Tristan***
Brigitte Krulic,
Gallimard, 2022,
380 p., 21,50 €.

Une indignée avant l'heure

Si l'on retient volontiers de Flora Tristan (1803-1844) qu'elle incarne l'image de la femme de lettres engagée, on connaît moins sa vie et ses écrits. C'est à cette tâche que s'attelle l'historienne Brigitte Krulic dans un style romanesque, voire épique. Ce n'est certes pas la première biographie de Flora Tristan, mais celle-ci voit le jour dans le contexte du renouveau des mouvements féministes. B. Krulic en fait un point central de son analyse, présentant Flora Tristan comme une « *indignée* » avant l'heure, qui fait entendre sa voix haut et fort ».

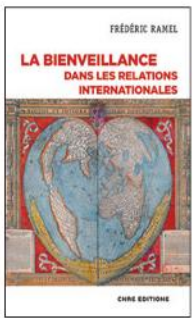
Née en 1803 d'une mère issue du petit peuple parisien et d'un père descendant d'une famille péruvienne de conquistadors, « la Paria » (comme Flora Tristan se désigne elle-même) a écrit sur sa vie : son voyage au Pérou pour retrouver ses origines paternelles, sa longue cavale pour fuir un mari violent qui a tenté de l'assassiner. Mais pour B. Krulic, il ne s'agit pas de lire ces récits autobiographiques comme une simple exploration de ses tourments intimes, mais bien comme une dénonciation de la sujétion des femmes.

Le combat de Flora Tristan s'est aussi porté sur le front de la lutte sociale au nom d'une fidélité à l'idéal révolutionnaire. En 1843, soit cinq ans avant le *Manifeste du parti communiste*, elle publie *L'Union ouvrière*. Elle y défend la mise en place d'un système d'assurances mutuelles censé couvrir les risques associés à la maladie et au chômage, et permettre la création d'un réseau d'écoles, d'infirmières et de maisons de retraite. Elle se lance ensuite dans un tour de France pour convaincre ouvriers et ouvrières de s'engager dans la lutte pour leurs droits, qui s'achève par sa mort tragique à 41 ans de la fièvre typhoïde. D'emblée, une souscription est lancée par ses amis et disciples pour que soit élevé un monument témoignant de « *la reconnaissance éternelle des ouvriers* ». C'est sur cet héritage que, comme le rappelle B. Krulic, s'est bâtie sa figure de martyre et d'icône des luttes féministes et ouvrières réactivée en Mai 68.
● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

SCIENCE POLITIQUE

Pour un monde meilleur

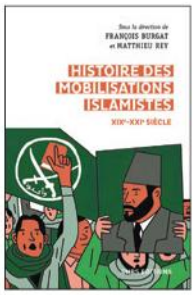


• ***La Bienveillance dans les relations internationales***
Frédéric Ramel, CNRS, 2022, 304 p., 23 €.

Il y quelque ironie à évoquer la bienveillance alors que l'Europe, après l'invasion brutale de l'Ukraine par la Russie, est plongée dans une de ses plus graves crises depuis la Seconde Guerre mondiale. C'est tout l'intérêt, justement, du livre du politiste Frédéric Ramel que de remettre au centre de sa réflexion patiente cette « *disposition affective à l'égard des autres* » à l'heure où la *realpolitik* paraît bien davantage à la mode. Cet « *instinct de relation qui nous porte à souhaiter le bien de nos semblables et, par eux, le bien de soi* » constitue selon lui une « *boussole précieuse pour s'orienter dans l'espace mondial* », susceptible de conforter un « *multilatéralisme adulte* ». *A minima*, la bienveillance est une « *non-nuisance* » qui peut aussi constituer un « *palier nécessaire* » vers une bienveillance positive. Celle-ci peut prendre trois formes : la « *retenue stratégique* », c'est-à-dire la prévention du recours à la force, l'« *humanisation de la sécurité* », par exemple en période de crise migratoire ou sanitaire, et le « *dialogue quant aux biens publics globaux* » comme l'environnement. Puisant dans de nombreuses sources philosophiques mais aussi dans des entretiens avec des diplomates, l'auteur prend soin de la distinguer de variantes plus minimalistes, comme la bienfaisance, l'empathie ou la pitié, et de possibles dérives, comme le sacrifice de soi ou le paternalisme. Cette bienveillance qu'il appelle de ses vœux trouve notamment sa source dans le « solidarisme » du dirigeant français et prix Nobel de la paix Léon Bourgeois (1851-1925), l'un des pères de la Société des nations, et s'inscrit dans une réflexion sur le monde en tant que milieu ou se meuvent des États certes indépendants mais surtout interdépendants. Un monde où, comme l'illustrent d'ailleurs les crises d'aujourd'hui, les individus et les acteurs non étatiques, des ONG aux pouvoirs locaux, sont appelés à jouer un plus large rôle.

● **JEAN-MARIE POTTIER**

Le rôle de l'islam politique



• ***Histoire des mobilisations islamistes 19e-21e siècle***
François Burgat, Matthieu Rey (dir.), CNRS éditions, 448 p., 26 €..

Regroupant des chercheurs travaillant sur l'islam politique dans plusieurs aires régionales, cet ouvrage collectif défend la thèse que l'islamisme est avant tout une pratique politique comparable à bien d'autres. Pour commencer, les auteurs contestent que le phénomène ne remonte qu'aux années 1960, par réaction à l'échec du nationalisme socialisant panarabe et à la défaite face à Israël. L'hypothèse d'une radicalisation progressive de l'islam (thèse défendue par Gilles Kepel) ne tient pas compte d'autres trajectoires vécues par des pays musulmans non arabes (Indonésie, Malaisie, Nigeria, Pakistan). Les auteurs invitent à pousser le regard au-delà du cœur historique arabe de l'islam, et proposent une lecture élargie des dynamiques de mobilisation dans d'autres aires culturelles musulmanes en tenant compte de leurs environnements locaux et régionaux respectifs. Cette nouvelle lecture leur permet de mettre l'accent sur les dimensions culturelles, identitaires, anti-impérialistes et nationalistes des causes islamistes, sous un angle sociopolitique le plus global possible.

Ce large tour d'horizon leur permet de dégager cinq césures historiques depuis les prémices du 19e siècle jusqu'à aujourd'hui. Cette mise en perspective globale les mène à conclure que la mobilisation islamiste procède moins de l'émergence d'une idéologie qu'elle est le résultat d'un processus complexe de reconnexion entre les marqueurs identitaires de la culture musulmane et le politique. Il s'agirait donc d'une sorte de modernisation non occidentale en réaction à la colonisation et à ses conséquences. Si on peut saluer la démarche et l'effort de nuance, les auteurs s'inscrivent dans une démarche de décentralisation de l'Occident, attribuant à l'entreprise coloniale un rôle de moteur dans le développement de l'intégrisme islamique. Ce faisant, ils oublient un peu de signaler le rôle financier majeur de l'Arabie Saoudite et, en moindre mesure, du Qatar dans l'exportation du wahhabisme en Afrique, au Caucase et en Occident.

● **TIGRANE YÉGAVIAN**

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

ART

• ***Le Fil d'Ariane. Lignes et pouvoir à l'âge classique***
Stanis Perez,
éd. Jérôme Millon,
312 p., 24 €.

Le géométrisation du monde

On ne se méfie jamais assez du pouvoir des formes. Depuis Erwin Panofsky et l'analyse de la perspective comme forme symbolique, c'est-à-dire comme prisme modifiant la façon de voir et de penser le monde, on pouvait tout de même en avoir une idée. Celle-ci est explicitement confirmée par ce livre de Stanis Perez, dont l'érudition et l'art subtil du décodage démontrent à quel point nous ne voyons pas ce qui est pourtant là devant nos yeux. En l'occurrence il s'agit de l'apparition d'une conception géométrique du monde. Sans doute ne mesure-t-on pas suffisamment jusqu'où l'idée galiléenne d'un livre de la nature écrit en langage mathématique a peu à peu bouleversé la représentation même qu'on se faisait du monde. Comme le résume l'auteur : « *Cette obsession diffuse, toujours arrachée aux lignes et aux angles droits, à la perspective et à la symétrie, a colonisé tous les domaines du savoir et de la création.* » Il ne s'agit donc pas seulement de rendre compte de la mutation picturale qui s'est produite entre le 15e et le 17e siècle, mais de montrer jusqu'où elle a influencé les idées et les comportements. Que la peinture, la gravure ou l'architecture l'expriment est assez évident. Que les rapports de pouvoir en soient modifiés est plus étonnant. À cet égard, l'absolutisme d'un Louis XIV en son écrin versaillais est exemplaire de la mise en ordre visée par le politique. Comme le rappelle S. Perez : « *Une allée tracée au cordeau satisfait notre sens "inné" de la géométrie mais elle incite discrètement à marcher droit.* » Si l'on ajoute à cela la « fétichisation du regard » qui s'impose partout à l'époque moderne, tant en optique qu'en théologie et en philosophie, alignant la question du point de vue en art et le *cogito* de Descartes, on mesure mieux jusqu'où cette transformation a opéré. Elle conduit également à une théâtralisation générale dans laquelle le regard du spectateur est pris dans un réseau de lignes et de champs. La nature elle-même est invitée à faire preuve d'une symétrie intrinsèque, qu'on lui imposera au besoin. Dieu lui-même, non pas simplement géomètre, mais optant pour les voies les plus simples, préférera la ligne droite, au détriment des plis et replis dans lesquels se nichent le moins pur et le moins avouable. Prenant l'image de l'araignée dans sa toile, S. Perez file ici une très belle métaphore et nous livre une réflexion riche et stimulante sur la force de ces dispositifs à peine conscients qui modèlent notre rapport au réel. Les époques changent, les procédés demeurent. ● **THOMAS LEPELTIER**

SCIENCES HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Adèle Cailleteau, Béatrice Kammerer, Marc Olano, Emmanuelle Picaud, Chloé Rébillard, Marion Rousset, Laurence Serfaty, Salomé Tissolong, Agnès Vernet

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21
Comptabilité
Ophélie Keskas : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %

Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
© Pierre-Paul Pariseau

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « L'Humanologue » est posé sur une partie des abonnés. Un encart Sciences Humaines est broché sur une partie des magazines.

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

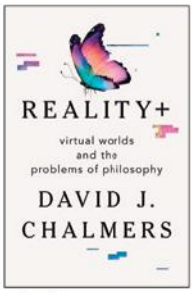
PSYCHOLOGIE

• ***Face aux animaux. Nos émotions, nos préjugés, nos ambivalences***
Laurent Bègue-Shankland, Odile Jacob, 2022.

Ce que nous pensons des bêtes

Tantôt familiers et chéris, tantôt comestibles et exploités, les animaux font partie intégrante de nos vies. Dans son dernier livre, le chercheur Laurent Bègue-Shankland questionne la nature de nos relations aux animaux avec les outils de la psychologie sociale. S'ils nous entourent depuis les origines et ont pu jouer un rôle majeur dans l'édification de nos civilisations, les animaux occupent aujourd'hui encore une place fondamentale auprès des humains. Réfutant l'animal-machine de Descartes, des expériences ont démontré depuis que de nombreuses espèces sont dotées de capacités sensorielles, cognitives et morales jusqu'alors sous-estimées. Les sciences de l'évolution et de récentes découvertes génétiques nous obligent d'ailleurs à consentir à de troublantes continuités physiques, mentales et comportementales entre les espèces. Pourtant, l'humanité se conçoit comme supérieure au reste du monde vivant, et on a pu montrer que plus cette hiérarchie était assumée, plus elle déteignait sur les rapports entre les humains. Selon l'auteur, nos interactions avec les animaux présagent donc de notre rapport à autrui. S'appuyant sur une abondante documentation, L. Bègue-Shankland met en évidence les subterfuges qui nous permettent d'oublier que les animaux sont des êtres sensibles, et donc de les exploiter et de les sacrifier tout en gardant la conscience tranquille. La minoration de leurs facultés intellectuelles et sensorielles permet notamment de réduire notre inconfort cognitif quant à leur utilisation. Dans les derniers chapitres, l'auteur revisite l'expérience de Stanley Milgram sur la soumission à l'autorité : les participants sont invités à injecter des doses toxiques puis mortelles d'un produit à un (faux) poisson, sous le prétexte d'une recherche thérapeutique. Bien que les poissons suscitent peu d'empathie, les résultats témoignent souvent d'un dilemme moral, entre administration de la souffrance et bénéfice médical. Sans défendre une cause particulière, L. Bègue Shankland confirme ainsi l'ambivalence de nos rapports avec les animaux. ● **PAULINE TRESSOLS**

INTERNATIONAL



• ***Reality+. Virtual worlds and the problems of philosophy***
David J. Chalmers, W.W. Norton & Company, 2022, 544 p.

Pas de sciences sans pseudosciences

Cette réflexion de David Chalmers s'inscrit dans la continuité de ses précédents travaux sur la conscience. Le philosophe, professeur à l'université de New York, publie avec parcimonie : son dernier titre, *Constructing The World* date de 2012. Mais chacun de ses ouvrages est le fruit d'une réflexion approfondie, comme il le prouve encore avec *Reality+*. Dans ce travail, il s'intéresse aux mondes virtuels et aux simulations numériques. Il constate qu'aujourd'hui, il est possible de plonger dans des mondes alternatifs entièrement créés par l'ordinateur. On peut s'attendre à ce que la limite entre réalité et simulation ne soit bientôt plus clairement établie. Selon lui, il pourrait être possible de sentir, toucher ou goûter des mondes virtuels. Dans un avenir si immédiat que, selon l'auteur, on peut se demander si, comme dans le film *Matrix*, nous ne vivons pas déjà dans un tel monde. Descartes, dans son *Traité du monde et de la lumière* soulevait déjà une question similaire : « *Comment savoir que votre perception du monde n'est pas une illusion ?* » D. Chalmers lui emboîte le pas en ajoutant « *virtuelle* », et tente de répondre en développant une suite de thèses denses mais bien structurées. D'abord, les mondes virtuels ne sont pas fictionnels, ce qui arrive dans ces espaces arrive vraiment, et les objets manipulés sont réels, mais ils sont faits de bits et non de bois ou de métal. Ensuite, il est possible d'avoir une vie heureuse et pleine de sens dans une réalité créée par ordinateur, enfin, le monde dans lequel on vit actuellement pourrait aussi être une illusion. D. Chalmers réfléchit davantage au principe de la réalité virtuelle qu'à ses applications mais son ouvrage se veut néanmoins une approche « technophilosophique », discipline définie par l'auteur comme invitant à poser des questions philosophiques à propos de la technologie et employer cette dernière pour répondre à certaines énigmes philosophiques classiques. En affirmant qu'un monde virtuel n'est pas si différent de celui que nous qualifions de réel, les interrogations de l'un touchent à l'autre. L'écho à l'actualité d'un tel ouvrage se fait particulièrement entendre à l'heure de la construction des métavers auxquels D. Chalmers offre leur premier cadre philosophique approfondi. ● **HADRIEN VOLLE**

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 2:29:06 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

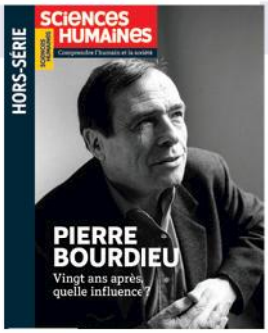
SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

LES ESSENTIELS



HORS-SÉRIE

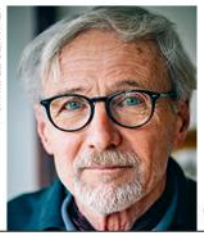
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 6:15:44 PM



© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Appropriation culturelle

Lorsqu'en janvier 2020, la romancière Jeanine Cummins publie le récit poignant des aventures d'une mère mexicaine et de son jeune fils fuyant clandestinement vers les États-Unis, elle sait qu'elle tient le bon bout : les éditeurs se sont arraché son manuscrit. De fait, *American Dirt* atteindra vite le million d'exemplaires vendus. Mais Jeanine, entretemps, va blêmir. Une vigoureuse pétition signée par 140 écrivains et écrivaines parvient à la télévision, dénonçant le fait qu'une femme s'avouant elle-même « *un peu trop blanche* » ait eu le culot de se glisser dans la peau d'une migrante latino pour en caricaturer les malheurs. Jeanine Cummins a beau rappeler qu'un de ses grands-pères était portoricain, rien n'y fera : la tournée de promotion est annulée. La faute de Jeanine s'appelle « appropriation culturelle », et elle est encore rare dans le domaine des lettres. En revanche, au cours de la décennie passée, elle a fleuri dans les domaines plus voyants de la mode, du design et des spectacles : une coiffe de plumes amérindienne dans un défilé de sous-vêtements féminins provoque la colère de la communauté Lakota, un turban signé Gucci celle des immigrés sikhs, une collection de gaines Kardashian nommée « Kimono » hérisse certains Japonais, des *dreadlocks* bantoues juchées sur des mannequins blonds enflamment les réseaux sociaux, de même qu'une chanteuse ayant osé monter sur scène en costume de mariée indienne. Et après ? L'inculpé(e) a encore le choix entre le silence, la dénégation formelle ou bien, plus souvent, pour ne pas faire de vagues, l'escamotage de l'objet litigieux et de plates excuses. Mais il ne risque pas le tribunal. L'appropriation culturelle n'est pas un délit juridiquement défini : faute de modèle déposé, ce n'est pas une contrefaçon ou un plagiat. Le problème siège dans l'identité des victimes et de l'accusé. D'un côté, une minorité culturelle dominée porteuse d'une tradition, de l'autre un emprunteur dominant qui, éventuellement, croyait bien faire en endossant cette tradition. L'appropriation culturelle, « *c'est quand la circulation s'inscrit dans un contexte de domination auquel on s'aveugle* », écrit Éric Fassin. Et l'aveuglement réserve des surprises : des étudiants américains ayant, au cours d'une soirée tequila, coiffé des sombreros mexicains ont dû non seulement s'excuser auprès de leurs camarades latinos mais accepter des sanctions. Voilà qui fait bondir certains : refus du métissage, police des échanges, entraves à la liberté de créer. En 2020, l'historien William Marx déclare au Collège de France : « *Le prétendu délit d'appropriation culturelle n'est qu'une arme au service de la limitation de la liberté de pensée et du cloisonnement des peuples et des cultures.* » Mais il se pourrait bien que le larcin fasse son chemin vers la reconnaissance. En 2017, 189 délégations de pays ont, au nom de leurs cultures minoritaires, prié instamment l'OMPI* de définir le délit. Une commission a été nommée et y travaille : pas facile de breveter une tradition qui souvent a fait quelques détours avant de se fixer. Le résultat se faisant attendre, en 2021, le ministère de la Culture mexicain a prié Zara et deux autres marques de vêtements de s'expliquer sur l'emprunt de motifs typiquement mixtèques et zapotèques, et exigé, au minimum, un peu de reconnaissance. Mais reconnaître, c'est payer, et pour l'instant, tout le monde s'en tient à de lénifiantes excuses. ●

D'un côté, une minorité culturelle dominée porteuse d'une tradition, de l'autre, un emprunteur dominant qui, éventuellement, croyait bien faire en endossant cette tradition.

*L'OMPI ou Organisation mondiale de la propriété intellectuelle est une agence des Nations unies.

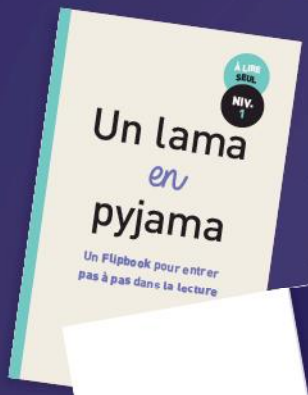
Délivré à 353101 le 6/13/2022, 6:15:44 PM

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnements et commandes sur philomag.com

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 6:15:44 PM

Donnez à votre enfant
l'envie d'apprendre à lire !



Des supports innovants :
les Flipbooks

Des cahiers d'exercices
pour déjouer les pièges de lecture

UNE HISTOIRE UN SON
La chasse au chocolat
Quelques minutes après, Charlotte déniche derrière une bûche, une belle cloche chocolatée.
Un mille-pattes cherche même à la voler !

Des histoires captivantes
à lire seul.e !

Conçus par une orthophoniste

www.clapeditions.fr

Délivré à 353101 le 6/13/2022, 6:15:44 PM